

BIBLIOTHEQUE  
MARABOUT



A.E. van Vogt

# POUR UNE AUTRE TERRE

Ils voulaient abandonner  
notre planète ...



*A.E. Van Vogt*

# ***Pour une autre Terre***

*(Rogue Ship, 1965)*



Traduction de Gérard Colson

# I

Du coin de l'œil, le jeune Lesbee vit Ganarette sur l'échelle qui menait au pont de commandement. Il en fut vaguement irrité. À dix-neuf ans, Ganarette était un grand gaillard robuste, à la mâchoire carrée et au comportement plutôt agressif. Comme Lesbee, il était né à bord du vaisseau spatial, mais il n'appartenait pas à la caste des officiers ; l'accès à la passerelle lui était interdit. C'est pourquoi sa présence contrariait Lesbee : il supportait mal cette entorse au règlement. Son antipathie personnelle vis-à-vis de Ganarette n'entrait pas en ligne de compte.

D'autre part, son tour de garde finissait dans cinq minutes.

Ganarette franchit la dernière marche et posa un pied hésitant sur le sol élastique de la passerelle. Jusque-là, toute son attention s'était portée sur la descente, mais quand il leva les yeux et vit l'immensité du ciel noir criblé d'étoiles, il sursauta et s'arrêta brusquement, envoûté par le spectacle, titubant comme un homme ivre, à trois mètres environ de Lesbee. Celui-ci, d'abord étonné par une telle réaction, en comprit bien vite la raison : Ganarette faisait partie de ces membres de l'équipage qui n'avaient jamais vu l'espace autrement que sur les vidéos.

Le vertige devait les saisir quand ils se voyaient là, sur la passerelle, comme suspendus dans le vide intersidéral. Lesbee en éprouvait un vague sentiment de supériorité. La passerelle lui était ouverte depuis sa première enfance.

Pour lui, l'univers qui s'étendait au-delà des parois de plastiglas paraissait aussi normal, aussi familier que le vaisseau même.

Il s'aperçut que Ganarette se remettait assez vite de sa bouleversante découverte. Bientôt il put parler.

— Voilà donc à quoi ça ressemble ! Où est Centaurus ?

Sans un mot, Lesbee montra sèchement du doigt l'étoile qui brillait d'un vif éclat derrière les lignes de visée des appareils d'astronavigation. Le personnel civil n'étant pas admis sur la passerelle, Lesbee se demandait s'il fallait, oui ou non, faire un rapport sur l'intrusion du jeune homme. Il n'en avait pas la moindre envie. Pour plusieurs raisons. En premier lieu parce qu'un rapport sur Ganarette pourrait dresser les jeunes gens contre lui, Lesbee. Or, en tant que fils du Capitaine, il était déjà traité comme un personnage à part, plus ou moins à l'abri de la loi commune. S'il se rangeait définitivement du côté du pouvoir, il pourrait bien être coupé des autres encore un peu plus.

Soudain, il s'imagina succédant à son père et vivant dans la même solitude.

Il secoua la tête. Un geste léger, presque imperceptible, par lequel il rejetait silencieusement une telle existence.

Dans quelques minutes, son quart quotidien serait terminé. À ce moment, il emmènerait Ganarette de la passerelle, avec douceur mais fermeté, lui donnerait un avertissement amical, aussi amical que possible. Cette décision prise, il tourna les yeux vers le jeune homme. Celui-ci le regardait, avec un mince sourire cynique.

— Eh bien, mon vieux, on n'est pas encore près d'arriver ! Ils ont joué un sale tour aux colons en leur disant que l'astronef se déplacerait à la vitesse de la lumière, ou même plus vite, et mettrait quatre ans pour atteindre son but.

— Encore neuf ans, dit Lesbee, et nous y serons.

— Ouais ! (Tout le cynisme du monde dans cette simple syllabe.) Ouais ! Ça reste à voir ! (Soudain, Ganarette parla d'autre chose.) Et où est la Terre ?

Lesbee le conduisit de l'autre côté de la passerelle, vers un appareil d'observation toujours pointé sur le Système Solaire.

La petite étoile pâle fascina Ganarette pendant une longue minute. Son visage changea ; la douleur s'y inscrivit en traits profonds. Il parut s'affaïsser un peu, puis murmura :

— Comme elle est loin ! Comme elle est loin ! Si nous faisons demi-tour maintenant, vous et moi, nous aurions quarante ans à notre retour.

Alors, Ganarette se retourna brusquement et saisit Lesbee par les

épaules.

— Vous vous rendez compte ? Quarante ans ! La moitié de notre vie derrière nous, mais encore une petite chance de nous amuser un peu, si nous faisons demi-tour immédiatement.

Lesbee secoua l'étreinte des doigts serrés. Il était profondément troublé. C'était la première fois, depuis plus d'un an, qu'il entendait de telles paroles dans la bouche d'un des jeunes. Du jour où son père avait organisé un cycle de conférences sur l'importance de ce voyage, la seconde expédition vers Alpha du Centaure, les plus bruyants parmi les cadets de l'équipage s'étaient calmés.

Ganarette sembla comprendre qu'il se couvrait de ridicule. Il fit un pas en arrière, avec un sourire penaud. Mais il retrouva le ton sarcastique de ses premières paroles.

— Bien sûr, ce serait stupide de faire demi-tour maintenant, alors que nous ne sommes plus qu'à neuf ans de Centaurus. Encore dix-huit toutes petites années, et nous reviendrons au même point qu'aujourd'hui. Alors, on pourra peut-être rentrer ?

Lesbee ne lui demanda pas : « Rentrer où ? » Depuis longtemps, le but initial du voyage n'avait plus aucun sens pour la plupart des navigants. Le Soleil était toujours là, non ? Sans changement visible. Alors, il devait toujours exister une Terre où retourner. Lesbee savait que les jeunes considéraient son père comme un vieux fou qui n'osait pas rentrer sur Terre de crainte d'essuyer les sarcasmes de ses collègues savants. L'orgueil de ce cinglé, pensaient-ils, forçait l'équipage à gâcher dans l'espace l'équivalent d'une vie normale. Souvent, Lesbee avait ressenti la même horreur que Ganarette à l'idée de gaspiller ainsi sa jeunesse. C'est pourquoi il ne pouvait s'empêcher de prendre une certaine part aux reproches faits à son père.

Tremblant, il jeta un coup d'œil à sa montre et s'aperçut avec soulagement que l'heure était venue de passer sur le pilote automatique. Le quart touchait à sa fin. Il se tourna vers le tableau de commande, manipula quelques interrupteurs, compta les lumières qui s'allumaient sur les cadrans, fit un test de contrôle avec les deux physiciens de la salle des moteurs puis, comme à son habitude, il recompta les lumières. Tout était en ordre.

Pendant douze heures, l'appareillage électronique allait désormais guider le vaisseau. Ensuite, Carson prendrait le quart

pour six heures. Le Premier Officier serait suivi, après un autre intervalle de douze heures, par le Deuxième Officier qui, à son tour, laisserait la place au Troisième, Browne. Encore douze heures de pilotage automatique et le jeune Lesbee reprendrait son tour.

Ainsi se déroulait sa vie, quart-repos, quart-repos, depuis son quatorzième anniversaire. Ce n'était certainement pas une existence pénible. Les officiers supérieurs du vaisseau n'avaient pas à se plaindre. Mais chacun tenait jalousement à son tour de garde et s'en acquittait avec une scrupuleuse exactitude. Quelques années auparavant, Browne, malade, s'était fait conduire à la passerelle dans une chaise roulante ; son fils l'avait poussé jusque-là et lui avait tenu compagnie pendant les six heures de quart.

Une telle attitude embarrassait un peu Lesbee ; il ne comprenait pas très bien les raisons de ce dévouement. Le jeune homme avait donc interrogé son père, dans une de ses rares tentatives pour communiquer avec lui. Le vieil homme avait accueilli la question par un sourire énigmatique et avait expliqué :

— Pour chaque officier, faire le quart est en quelque sorte le symbole de son rang, alors ne le prends pas à la légère. Suis l'exemple de Browne. Nous représentons le pouvoir officiel, nous formons la classe dirigeante. Traite tous les hommes avec politesse, mais n'oublie pas leur titre quand tu t'adresses à eux ; en retour, ils reconnaîtront ta place. À bord de ce vaisseau, les privilèges de l'aristocratie seront d'autant plus nombreux que les règles seront mieux respectées.

Lesbee avait déjà découvert quelques-uns de ces privilèges. Notamment que les plus jolies filles lui souriaient et s'empressaient de le rejoindre quand il répondait à leur sourire.

Le visage d'une fille en particulier le tira de sa rêverie et il s'aperçut qu'il avait à peine le temps de se changer avant la séance de cinéma.

Ses yeux revinrent à Ganarette. Le jeune homme regardait l'horloge sur le tableau de commande. Soudain, il se retourna et vint se planter devant Lesbee.

— O.K., John. Autant que vous l'appreniez tout de suite. Cinq minutes après le début du film, mon groupe va s'emparer du vaisseau. Nous avons l'intention de vous nommer Capitaine, mais seulement si vous acceptez de nous ramener sur la Terre. Nous ne

ferons aucun mal aux vieux schnocks – s'ils restent bien sages. En cas de résistance, ils auront tous les ennuis qu'ils cherchent. Si vous essayez de prévenir quelqu'un, n'importe qui, nous choisirons un autre Capitaine. (Sans prendre garde à la surprise de Lesbee, il poursuivit :) Notre problème, c'est de ne rien faire qui puisse éveiller les soupçons. Nous ne devons donc rien changer à nos habitudes. Qu'est-ce que vous faites d'ordinaire, quand vous quittez la passerelle ?

— Je rentre dans mes quartiers, je me lave et je me change, dit Lesbee.

C'était la vérité.

Il commençait à surmonter le choc terrible que lui avait causé une telle révélation. L'angoisse lui serrait la gorge, mais il se rendait compte d'une chose stupéfiante : il avait peur, bien sûr, mais surtout de voir « ces idiots » – comme il le marmonnait entre ses dents – commettre l'une ou l'autre gaffe et rater leur mutinerie ; alors, ce voyage absurde continuerait, dans l'espace infini. Cette sympathie subite pour les rebelles le remplissait soudain de honte, et il avala péniblement sa salive.

Ganarette ne lui laissa pas le temps de réfléchir.

— Très bien, dit-il à contrecœur, allez-y – mais je vous accompagne.

— Peut-être vaut-il mieux que je ne rentre pas chez moi ? dit Lesbee, perplexe.

— Pour que votre père se doute de quelque chose ! Rien à faire !

Lesbee était affreusement mal à l'aise. Il se rendait compte qu'il faisait désormais partie du complot. Et il pressentait les dangers inconnus qu'un tel choix pouvait impliquer. Pourtant, l'émotion qui avait jailli des profondeurs cachées de son être le poussait dans cette voie. Il chuchota, comme un conspirateur :

— Si vous venez, il se demandera ce que je fais avec vous. Il ne vous aime pas.

— Oh, il ne m'aime pas, hein ? (La voix de Ganarette se fit menaçante ; puis, tout à coup, il parut perdre sa belle confiance en lui-même.) O.K. Nous irons directement au cinéma. Mais rappelez-vous ce que je vous ai dit. Prenez garde. Ayez l'air aussi étonné que les autres mais tenez-vous prêt à prendre le commandement.

D'un geste impulsif, Ganarette posa la main sur le bras de

Lesbee.

— Nous *devons* gagner, dit-il. Mon Dieu, nous devons gagner.

Une minute plus tard, en descendant de la passerelle avec le jeune mutin, Lesbee découvrit qu'inconsciemment, il bandait ses muscles, rassemblait toutes ses forces pour la bataille.



## II

Lesbee se laissa tomber sur son siège. Autour de lui, dans la salle, les gens cherchaient leur place à grand bruit. Il avait le temps de réfléchir un peu, de reconsidérer la situation. S'il voulait faire quelque chose, il ne pouvait plus hésiter un seul instant.

Ganarette quitta l'allée où il venait de chuchoter quelques mots à l'oreille d'un de ses jeunes complices. Il s'écroula dans le fauteuil à côté de Lesbee et se pencha vers celui-ci.

— Plus que quelques minutes, le temps que tout le monde s'installe. À la fermeture des portes, nous attendrons que les lumières s'éteignent et que le film commence. Dans l'obscurité, j'irai jusqu'à la scène. Dès qu'on rallume, vous me rejoignez.

Lesbee approuva de la tête mais il était mal à l'aise. Peu de temps s'était écoulé depuis son élan de sympathie pour la rébellion et déjà ce sentiment s'effaçait devant la peur des conséquences. Il n'avait aucune idée de ce qui pouvait arriver. Mais, dans tout son être, Lesbee sentait venir le malheur.

Une sonnerie retentit.

— Ça y est, murmura Ganarette, le film va commencer.

Le temps passait inexorablement. Lesbee ne tenait plus en place. Son besoin d'agir devenait insupportable. Soudain, sa situation lui parut sans issue : il se perdait aux yeux des autorités, et les mutins ne se serviraient de lui qu'au premier stade de la rébellion, pour l'écarter ensuite. Il n'avait rien à gagner à leur victoire, Lesbee en acquit brusquement la certitude. Alors, le désespoir l'envahit. Il remua dans son fauteuil, jeta sur la salle des regards éperdus, cherchant par où s'enfuir.

C'était impossible. Une fois les yeux accoutumés à la pénombre

du cinéma, l'obscurité devenait insuffisante pour offrir un abri. Sur la même rangée, Lesbee voyait très nettement le Troisième Officier Browne et sa femme, assis côte à côte. Browne capta son regard et lui fit un signe amical. Égaré, Lesbee grimaça un sourire en retour, puis détourna les yeux. Près de lui, Ganarette demandait :

— Où est Carson ?

Lesbee découvrit le Premier Officier Carson assis près de la porte du fond ; il repéra le Deuxième Officier, vautré dans l'un des fauteuils proches de la scène. De tous les officiers supérieurs du vaisseau, seul manquait encore le Capitaine Lesbee. C'était un peu inquiétant, mais son fils se rassura devant l'aspect de la salle, bondée comme d'habitude.

Trois fois par « semaine », on donnait une représentation. Trois fois par semaine, les huit cents personnes du bord se rassemblaient dans cette salle et regardaient en silence les images de leur Terre lointaine glisser sur l'écran. On sautait rarement une séance et cette règle valait pour tout le monde. Son père serait là d'une minute à l'autre.

Lesbee se tendit en prévision de l'inévitable : la rébellion allait éclater incessamment. Une lumière vacilla sur l'écran, il y eut une bouffée de musique. Une voix dit quelque chose à propos d'un « grand procès » et l'on vit quelques panneaux de noms imprimés, un générique de techniciens. À ce point, l'esprit et le regard de Lesbee retournèrent au siège réservé à son père.

Il était toujours vide.

Pour le jeune homme, ce fut un choc, un choc extraordinaire. Un coup sur la nuque, la surprise totale mêlée au pressentiment du désastre, la conviction soudaine et terrible que son père savait tout du complot.

Il en éprouva une cruelle désillusion, faite d'angoisse et d'amertume : le voyage allait donc se poursuivre inexorablement. Une foule de sentiments le prirent alors par surprise : jamais, jusqu'à cet instant, il ne s'était rendu compte de la profondeur et de l'intensité de ses propres frustrations, à bord de ce vaisseau, perdu dans l'espace, à sept mille huit cents jours de la Terre. Il se retourna brusquement, prêt à cingler de reproches ce Ganarette qui était en train de bousiller la rébellion.

Les lèvres déjà ouvertes, il hésita. En cas d'échec, il valait mieux

n'avoir fait aucune remarque favorable au complot. Avec un soupir, il se laissa retomber sur son dossier. La colère passée, il sentait l'amertume se dissiper et céder peu à peu la place à la résignation devant un avenir qui paraissait inévitable.

Sur l'écran, un tribunal : quelqu'un, debout face au jury, disait : «... cet homme a commis le crime de trahison. Les lois de la Terre ne s'arrêtent pas aux limites de la stratosphère, ni sur la Lune, ni sur Mars...»

À nouveau, les mots et les images ne pouvaient retenir l'attention de Lesbee. Son regard partit, comme un éclair, vers le fauteuil du Capitaine. Un soupir lui échappa quand il vit son père se pencher pour s'asseoir. Il n'avait donc rien soupçonné. Son retard n'était qu'un incident sans importance.

Dans quelques secondes, les lampes allaient tout illuminer et les jeunes rebelles prendraient le vaisseau.

Chose curieuse, maintenant qu'il ne lui était plus possible d'agir, il put enfin suivre le film avec intérêt. Comme s'il voulait fuir cette culpabilité qui commençait à l'envahir. Le jeune Lesbee préférait regarder au-dehors qu'en lui-même.

La scène n'avait pas changé ; toujours le tribunal. Un jeune homme très pâle se tenait au garde-à-vous devant un juge en toque noire et le juge disait : « Avez-vous quelque chose à déclarer avant que la Cour ne prononce la sentence ? »

La réponse vint, en phrases hachées : « Rien, monsieur... sauf que... nous étions si loin... Tout indiquait que nous n'avions plus aucun contact avec la Terre... après sept années, il nous a paru impossible que les lois de la Terre puissent encore s'appliquer à nous...»

Un silence de mort pesait sur la salle. L'heure de la rébellion était passée depuis longtemps. Lesbee s'en aperçut. C'est alors, en écoutant les derniers mots du juge, qu'il comprit : il n'y aurait pas de révolte et il savait pourquoi. Dans son lointain tribunal, le magistrat terrestre disait : « Je ne peux que vous condamner à mort... pour mutinerie. »

Quelques heures plus tard, Lesbee entra dans la cabine de projection.

— Hello, Mr. Jonathan ! dit-il à l'homme d'âge moyen, encore très svelte, qui s'affairait à ranger ses bobines.

Jonathan rendit poliment le salut. Mais son visage trahissait une profonde surprise : il comprenait mal pourquoi le fils du Capitaine lui rendait visite. Devant cette expression, Lesbee se souvint qu'il ne fallait négliger personne à bord, pas même un subalterne insignifiant à première vue.

— Un curieux film que vous nous avez projeté là, au début de la représentation, dit-il, comme s'il n'y attachait aucune importance.

— Oui. (Les bobines tombaient dans leurs étuis protecteurs.) Moi-même, j'ai été très surpris quand votre père m'a téléphoné pour que je le passe aujourd'hui. Un très vieux film, voyez-vous ! Il date des tout premiers voyages interplanétaires.

Lesbee ne répondit rien car il avait peur de sa propre voix. Acquiesçant de la tête, il fit mine d'inspecter la pièce – sans grande conviction d'ailleurs.

Pendant soixante longues minutes, il parcourut le vaisseau mais, graduellement, une ligne de conduite se dessinait dans son esprit. Il devait aller voir son père.

Décision exceptionnelle car, depuis la mort de sa mère, il ne parlait plus au Capitaine que par monosyllabes.

### III

Il trouva le vieil homme dans le spacieux living-room de leur appartement commun. À soixante-dix et quelques années, John Lesbee I vivait entièrement replié sur lui-même et n'admettait plus que son propre conseil ; aussi leva-t-il à peine les yeux à l'entrée de son fils. Il le salua courtoisement et reprit sa lecture.

Le père mit un certain temps avant de s'apercevoir que son fils n'était pas passé aussitôt dans sa propre chambre.

— Oui ? dit-il. Je peux faire quelque chose pour toi ?

Le jeune Lesbee ne parla pas tout de suite. Une émotion indistincte lui tenait le cœur, le désir d'être en paix avec son père. Il ne lui avait jamais pardonné la mort de sa mère.

Brusquement, il sortit, d'un trait :

— Père, pourquoi mère s'est-elle tuée ?

Le Capitaine Lesbee déposa son livre. Il parut soudain plus pâle, bien qu'une différence de teint fût peu visible sur son visage naturellement gris. Il prit une longue et profonde aspiration.

— Eh bien, eh bien ! En voilà une question !

Sa voix manquait de souffle, il avait les yeux brillants.

— Je crois que j'ai le droit de savoir.

Un silence – qui se prolongea longtemps. Le visage ridé du vieillard restait livide, ses yeux gardaient leur éclat fiévreux.

Lesbee II poursuivit :

— Elle me parlait toujours de vous avec amertume, mais je n'en ai jamais compris la raison.

Le Capitaine Lesbee hocha la tête, en partie pour lui-même. Puis il sembla prendre une décision : il se redressa sur son siège et raidit les épaules.

— J’ai abusé de la situation, dit-il. Ta mère était ma pupille, elle a grandi et quand elle est devenue une femme, j’ai ressenti du désir pour elle. Dans des circonstances normales, j’aurais soigneusement caché mes sentiments et elle aurait épousé un jeune homme de sa génération. Mais je me suis persuadé qu’elle aurait au moins la vie sauve si je l’emmenais sur ce vaisseau. De cette façon, j’ai trahi la confiance qu’elle plaçait en moi ; c’était la confiance d’une fille pour son père et non d’une femme pour l’homme qu’elle aime.

Lesbee II n’avait évidemment pas connu sa mère dans sa prime jeunesse ni même songé un instant à cette période de sa vie ; il eut donc quelque peine à comprendre que là se trouvait la raison de sa violence, de ses émotions exacerbées. Toutefois, il fut immédiatement certain que son père lui avait donné une explication franche et honnête. Incomplète pourtant et, comme l’heure était venue de dire toute la vérité, il poursuivit :

— Elle vous reprochait d’être stupide et... d’autres choses. Or, s’il y a une chose que vous n’êtes pas, c’est stupide. Mais, monsieur, mère m’a donné sa parole que la mort de Mr. Tellier n’était pas un accident, comme vous le prétendiez. Elle vous appelait... euh... un assassin.

Une faible rougeur colora les joues du vieil homme qui resta longtemps immobile, avec un sourire presque imperceptible. Puis :

— Seul le temps nous dira, Johnny, si je suis un génie ou un fou. J’égalais Tellier, je lui étais même supérieur ; il devait faire appel à tout son courage pour affronter chaque difficulté, et comme j’avais plus d’expérience que lui, je pouvais prévoir les événements. Un jour, je te raconterai ce long, cet interminable combat. Tellier connaissait mieux l’équipement de bord, il aurait pu me vaincre grâce à cela. Mais il n’a jamais eu le même mordant, la même volonté que moi.

Le Capitaine dut comprendre que cette interprétation était peu accessible à son fils car il dit, après un moment :

— Je vais t’expliquer tout cela en quelques mots. Au décollage, Tellier considérait comme acquis que nous pourrions approcher de très près la vitesse de la lumière et bénéficier ainsi des avantages prévus par Fitzgerald et Lorentz dans leurs théories de la Contraction. Comme tu le sais, nous n’y sommes pas parvenus. Le moteur ne répondit pas aux espérances théoriques de Tellier – il

s'en fallut de beaucoup. Quand il a compris que nous étions en route pour un très long voyage, Tellier a voulu faire demi-tour. Naturellement, je ne pouvais accepter une chose pareille. Tellier s'est mis dans un état mental voisin de la psychose et c'est alors qu'il a eu son accident.

— Pourquoi mère vous le reprochait-elle ?

Le vieux Lesbee haussa les épaules. Un peu de l'irritation qu'il devait avoir ressentie à l'époque épaissit sa voix.

— Ta mère n'a jamais compris de quoi il était question, jamais vu l'importance scientifique de ma dispute avec Tellier. Elle ne pensait qu'à rentrer le plus vite possible. Et comme Tellier voulait la même chose, elle jugeait ses connaissances d'astrophysicien supérieures aux miennes. Simple astronome ; je n'étais donc, à ses yeux, qu'un imbécile, dressé contre un homme beaucoup mieux au fait de la situation.

— Je vois. (Le jeune Lesbee resta un moment silencieux, puis :) Je n'ai jamais bien saisi ces théories de la Contraction, par Fitzgerald et Lorentz, ni cette découverte à propos du Soleil qui vous a fait entreprendre le voyage.

Le vieil homme lui jeta un regard pensif.

— C'est une idée assez complexe, présentant de multiples aspects. Par exemple, ce n'est pas le Soleil lui-même que j'ai analysé, mais une déformation de l'espace. Elle devrait maintenant avoir provoqué la destruction du Système Solaire.

— Mais le Soleil n'a pas éclaté !

— Je n'ai jamais dit qu'il éclaterait, répliqua le père, la voix presque furieuse. Écoute, mon garçon. Tu trouveras dans les archives scientifiques du vaisseau mon rapport détaillé ainsi que le compte rendu où le Dr Tellier décrit ses tentatives pour atteindre les hautes vitesses. Ses papiers comprennent un résumé des théories de Fitzgerald et Lorentz. Pourquoi ne les lirais-tu pas, quand tu en auras le temps ?

Le jeune homme hésitait. Il n'avait pas envie d'arracher à son père un long exposé scientifique, particulièrement à cette heure de la nuit. Mais il savait que seul l'énervement causé par la rébellion avortée lui rendait possible cet essai de communication ; l'occasion ne se représenterait peut-être plus. Aussi, après un moment, Lesbee II insista-t-il encore :

— Mais pourquoi le vaisseau n'a-t-il pas accéléré, comme prévu ? Que s'est-il passé ? (Il ajouta, très vite :) Oh, je n'oublie pas les conférences qu'on nous a faites sur ce sujet mais, vous connaissant, j'ai l'impression qu'elles représentaient surtout ce que vous vouliez faire croire aux gens, à propos du voyage. Je voudrais connaître la vérité.

Les yeux du vieil homme s'allumèrent tout à coup, il eut un petit gloussement de plaisir.

— Je me suis trouvé un talent naturel pour maintenir la discipline et le moral, n'est-ce pas ? (Sa flambée de bonne humeur s'éteignit, son visage redevint sombre.) J'aimerais t'en inculquer un peu, à toi aussi. (Tout de suite, il parla d'autre chose.) Mais ça n'a pas d'importance. Ton observation est exacte. J'ai dit aux gens ce que je voulais leur faire penser. La vérité, c'est, en substance, ce que je viens de te dire. Quand Tellier découvrit qu'on ne pouvait accélérer suffisamment les particules éjectées pour les amener à leur point d'expansion, il fut nécessaire de ménager nos réserves de carburant. Théoriquement, des particules en expansion au niveau prévu, c'est-à-dire à la vitesse de la lumière, devaient nous donner une accélération presque infinie pour un dé à coudre de carburant. En pratique, nous en avons usé des centaines de tonnes pour n'atteindre que quinze pour cent de la vitesse-lumière. Comme, à ce moment, nous pouvions calculer notre situation en carburant par une simple opération arithmétique d'addition et de soustraction, j'ai ordonné de couper les moteurs. Depuis lors, nous progressons à la même vitesse, en roue libre, pour employer une vieille expression terrestre. Nous consommerons un tonnage égal de carburant pour ralentir l'astronef, à notre arrivée sur Centaurus. Si tout se déroule normalement, il n'y aura pas de problème. Sinon, nous paierons l'échec de Tellier, un jour, quelque part.

— C'est-à-dire ?

— Plus de carburant.

— Oh !

— Autre chose, dit le capitaine. Je sais très bien que les gens croient toujours à l'existence de la Terre, malgré mes calculs, et qu'on me critique durement sur ce point. J'ai réfléchi à la question voilà bien des années et j'ai conclu qu'il valait mieux pour moi souffrir dans mon orgueil que de vouloir discuter avec eux.



Pourquoi ? Parce que mon autorité me vient de la Terre. Si les hommes et les femmes du vaisseau en arrivaient à croire que la Terre est vraiment détruite, alors, nous tous qui détenons le pouvoir ici – moi, toi et les autres officiers – nous ne pourrions plus faire ce que j’ai fait ce soir : rappeler aux candidats mutins comment la Terre punit ceux qui désobéissent aux Chefs mandatés par elle.

Le jeune homme acquiesça, docile. Ce sujet-là ne lui plaisait guère, il était grand temps de terminer la conversation. Certes, une autre question lui tenait à cœur : les relations de son père avec la veuve de Tellier, depuis la mort de sa mère. Mais une seconde de réflexion suffit à le convaincre que ce n’était pas le moment.

— Merci, père, dit-il, et il se retira dans sa chambre.

## IV

Depuis des semaines, ils ralentissaient régulièrement. Et, jour après jour, dans le ciel noir face à la passerelle, les étoiles brillantes grandissaient et augmentaient encore de luminosité. Les quatre soleils d'Alpha du Centaure n'avaient plus l'apparence d'un seul diamant jetant tous ses feux, mais devenaient quatre unités distinctes, séparées par quatre trous bien nets d'espace vide.

Ils passèrent Proxima du Centaure à la distance de trois milliards de kilomètres. La faible étoile rouge s'éloigna lentement derrière eux.

Leur premier objectif n'était pas la petite Proxima mais Alpha A. Depuis la lointaine Terre, les télescopes à ombre avaient repéré sept planètes en révolution autour de A. Sur sept, ce serait à désespérer si aucune n'était habitable.

Un beau jour – le vaisseau était encore à six milliards et demi de kilomètres du système principal – le fils de Lesbee II, un garçon de six ans, vint chercher son père dans les jardins hydroponiques ; celui-ci était en train d'arbitrer une discussion sur l'emploi des réfrigérants solides pour la culture des légumes et des fruits.

— Grand-père veut vous voir, père, dans sa cabine.

Lesbee II remarqua l'attitude dédaigneuse de l'enfant vis-à-vis des ouvriers et il en fut satisfait. Un homme doit connaître sa place dans la société. Depuis la naissance de son fils, plusieurs années après la crise provoquée par Ganarette, Lesbee II avait fait tout son possible pour donner au garçon conscience de sa position sociale.

Ce sentiment de supériorité, si nécessaire à l'homme qui doit commander, s'affirmerait encore avec l'âge.

Lesbee n'y pensa plus. Il prit son fils par la main et, malgré ses

protestations, l'emmena jusqu'au terrain de jeux en lisière de la section résidentielle ; ensuite, il prit l'ascenseur pour le pont des officiers. Son père, quatre physiciens du service des machines et les trois autres officiers, Mr. Carson, Mr. Henwick et Mr. Browne, s'y trouvaient en conférence. Lesbee s'assit au dernier rang et se garda bien de poser des questions.

Il comprit bientôt le pourquoi de cette réunion. Les étincelles. Depuis plusieurs jours, le vaisseau traversait apparemment une violente tempête électrique. Des étincelles cinglaient la coque extérieure, de la proue à la poupe. Sur la passerelle de plastiglas, les hommes de quart devaient porter des lunettes noires ; les virevoltes incessantes de la lumière étincelante nuisaient à l'équilibre des yeux, provoquant douleurs et migraines.

Loin de cesser, le phénomène devenait chaque jour plus violent.

— À mon avis, dit le physicien chef, Mr. Plauck, nous sommes entrés dans un nuage de gaz. Comme vous savez, l'espace n'est pas un vide total, mais il renferme des atomes et des électrons libres en très grand nombre, particulièrement à l'intérieur ou au voisinage des systèmes stellaires. Dans une structure aussi complexe que celle réunissant Alpha A, B, C et Proxima, les forces de gravitation doivent enlever d'énormes masses d'atomes gazeux aux atmosphères extérieures des étoiles et ces atomes remplissent sans doute tout l'espace environnant. Quant aux phénomènes électriques, il semble qu'une turbulence se soit installée dans ces nuages de gaz, peut-être à cause de notre passage même, bien que cela me paraisse peu probable. Ces tempêtes électriques interstellaires n'ont rien d'exceptionnel.

Le physicien fit une pause, avec un regard interrogateur pour l'un de ses assistants. L'homme, un individu à tête de souris et répondant au nom de Kesser, prit la parole.

— Je suis d'accord sur la présence des masses gazeuses, mais non sur l'hypothèse d'une tempête électrique. Voici mon explication pour les étincelles. Dès le XX<sup>e</sup> siècle, peut-être même encore plus tôt, est apparue une théorie suivant laquelle les molécules et atomes gazeux flottant dans l'espace transforment facilement leur vitesse en chaleur ou leur chaleur en vitesse. La température de ces particules libres lors d'une telle mutation peut monter jusqu'à 20 000 degrés F.

Le physicien jeta un regard circulaire ; pour le moment, il n'avait plus du tout l'air d'une souris.

— Alors, qu'arrive-t-il si une molécule se déplaçant à de telles vitesses, heurte notre vaisseau ? Une étincelle de chaleur, évidemment. (Il s'arrêta pour chercher ses mots.) Et puis, bien sûr, nous devons toujours songer à la première expédition vers Centaurus et redoubler de précautions.

Un silence glacé tomba sur la petite assemblée. Chose étrange, Lesbee II avait l'impression que tout le monde pensait à la première expédition, mais que personne ne voulait en parler.

Il tourna les yeux vers son père. Le Capitaine Lesbee fronçait le sourcil. Avec l'âge, le maître du vaisseau s'était un peu tassé sur lui-même, mais ses six pieds trois pouces portaient encore cent soixante-quinze livres de chair et d'os. Il dit :

— La nécessité d'être prudent n'a jamais fait aucun doute. L'un des buts de ce voyage est de découvrir ce qui est arrivé à la première expédition. (Son regard, fixé sur le groupe des physiciens, jetait des éclairs.) Comme vous savez, poursuivit-il, cette expédition est partie pour Alpha du Centaure, il y a près de soixante-quinze ans. Nous avons tout lieu de croire qu'ils n'ont pas arrêté les moteurs de leur vaisseau. C'est pourquoi ils ont dû garder un certain contrôle sur leur engin en cas de chute éventuelle dans l'atmosphère d'une planète. Il doit subsister quelque part une trace de leur présence. Mais la question qui se pose est la suivante : qu'est-ce qui peut encore fonctionner après trois quarts de siècle ?

Lesbee fut surpris par la variété des réponses. Selon les physiciens, des tas de choses pouvaient avoir survécu. Les moteurs à pile. Tous les détecteurs électroniques et beaucoup d'autres sources d'énergie. On fit également remarquer que les circuits imprimés pouvaient subir sans dommage une force de 800 *g*. La coque du vaisseau ? Sa survie dépendait en premier lieu de la vitesse de chute dans l'atmosphère de la planète. Théoriquement, cette vitesse pouvait dépasser toutes les limites de sécurité, atteindre des proportions immenses. En ce cas, l'astronef avait explosé dans une gigantesque bouffée d'énergie calorifique.

Mais les experts ne croyaient pas vraiment à cette éventualité. Il devait subsister quelque chose.

— Nous devrions pouvoir repérer le vaisseau quelques heures

après notre arrivée sur la planète où il s'est abattu.

Alors que tout le monde se levait pour sortir, le Capitaine fit signe à son fils de rester. Les autres partis, le vieil homme dit aussitôt :

— Un plan s'impose pour contrer une nouvelle rébellion. Certaines personnes projettent de tourner la loi terrestre en installant une colonie permanente dans le système du Centaure. Le retour sur la Terre étant exclu, mon mandat ne vaudrait plus rien. Comme tu le sais déjà, je pense qu'il n'existe plus de Terre pour nous. C'est pourquoi la tournure que prennent les événements me contrarie beaucoup. À mon avis, nous avons encore avantage à laisser croire que la Terre existe toujours. Mais je dois te donner un conseil important : cette fois, les mutins n'ont plus l'intention de te nommer Capitaine. Alors, discutons sérieusement la tactique et la stratégie...

## V

Le quart devint un véritable cauchemar. Les trois officiers supérieurs et Lesbee divisèrent la période de garde en pauses successives de trois heures. Les hommes portaient des demiscaphandres spatiaux pour se protéger sur la passerelle. Malgré cela, Lesbee avait continuellement mal aux yeux.

Pendant son sommeil, les étincelles dansaient leur ronde infernale sous ses paupières, ou bien il rêvait d'une rébellion victorieuse conduite par Ganarette, surprenant les autorités du vaisseau malgré leur méfiance et leurs informations préalables. Il était proprement miraculeux que son père sût tant de choses sur le complot.

La vitesse du vaisseau décru jusqu'aux moyennes interplanétaires. Lentement, ils approchaient de la planète choisie pour le premier atterrissage. C'était le seul choix possible. Des sept planètes du système, six étaient déjà mesurées, reconnues de dimensions sensiblement égales à celles de Jupiter ; la septième avait un diamètre de seize mille kilomètres. Située à cent quatre-vingt-dix millions de kilomètres d'Alpha A, un soleil dont la chaleur dépassait de quinze pour cent celle du Soleil terrestre, la planète était à peu près dans les mêmes conditions que la Terre. Il y avait cependant une complication : Alpha B, étoile faible, mais aux dimensions d'un soleil, visible à un peu plus de seize milliards de kilomètres d'Alpha A, et Alpha C, si lointaine qu'elle en était presque invisible, devaient exercer toutes deux leur influence. Mais cela n'avait guère d'importance puisqu'on avait trouvé une planète d'une taille à peu près convenable, dont l'atmosphère, même à cette distance, brillait comme un bijou.

Sur orbite à six mille cinq cents kilomètres de la planète, le vaisseau géant baptisé *Espoir de l'Homme*, maintenait la vitesse convenant à cette proximité ; l'étude préliminaire de la planète permit de découvrir aussitôt plusieurs villes.

Cette révélation aurait dû représenter le point culminant de leur vie pour tous ceux qui se trouvaient à bord ; ce fut un moment de crainte profonde, une peur irrésistible, un affreux combat. Sur la passerelle, comme au P.C. de secours, les instruments enregistraient des conditions atmosphériques et de surface au moins partiellement défavorables à la vie humaine. Pourtant, chacun comprenait qu'une lecture faite à cette distance n'avait qu'une valeur indicative. Tout n'était pas encore perdu.

Un jour que Lesbee accompagnait son père sur la passerelle, le vieux chimiste Kesser accourut sur leurs talons.

— Capitaine, dit-il, plus vite nous descendrons dans l'atmosphère de la planète pour les essais finaux, mieux cela vaudra pour nous !

Lesbee partageait ce sentiment, mais son père ne fit que hocher la tête.

— Mr. Kesser, vous sortiez tout juste de l'université quand vous vous êtes engagé pour ce voyage. Vous n'êtes pas tout à fait conscient des règles de sécurité auxquelles nous devons obéir. C'est ça l'ennui, sur ce vaisseau. Quant à ceux qui sont nés pendant le voyage, ils n'ont même pas encore commencé à comprendre la signification du mot « efficacité ». Je n'ai pas l'intention d'inspecter directement cette planète avant deux semaines, au minimum.

Les jours passant, les premières informations furent confirmées par de nouvelles lectures. L'atmosphère de la planète avait une teinte nettement verdâtre, indiquant la présence de chlore. Il y avait beaucoup d'oxygène dans la stratosphère et, aussitôt, chacun vit dans cette planète une Vénus habitable ; cependant, un masque serait indispensable pour se protéger du chlore. Kesser et ses assistants s'interrogeaient encore sur la présence d'hydrogène et d'azote dans l'air de la planète. Ils avaient hâte de descendre pour vérifier leurs hypothèses.

À six mille cinq cents kilomètres d'altitude, la différence entre la terre et l'eau était suffisamment nette pour qu'on pût établir une carte photographique. Des caméras susceptibles de prendre plusieurs milliers d'images à la seconde donnèrent des clichés

absolument libres d'étincelles.

La planète comprenait quatre continents principaux et d'innombrables îles, cinq mille neuf cents villes assez grandes pour être bien visibles à distance. Elles n'étaient pas éclairées la nuit, mais cela venait peut-être de ce qu'il n'existait pas de nuit au sens terrestre du mot. Lorsque Alpha A n'éclairait pas les continents, soit Alpha B, soit Alpha C, soit les deux, envoyaient une lumière comparable à celle du jour.

— Nous ne devons pas considérer, dit le Capitaine Lesbee dans une de ses allocutions quotidiennes sur l'intercom, que la civilisation de cette planète n'a pas découvert l'électricité. Un éclairage individuel dans chaque maison ne serait pas nécessairement visible pour nous, d'autant plus qu'il ne doit pas être indispensable bien souvent.

Le jeune Lesbee II s'aperçut que ces causeries radiophoniques n'atteignaient pas le but recherché par son père. Beaucoup de critiques se faisaient entendre, on pensait dans le vaisseau que le chef devenait par trop prudent.

Un homme résuma fort bien l'opinion générale.

— Pourquoi ne pas descendre, rassembler quelques échantillons de l'atmosphère et en finir avec cette incertitude ? Si on ne peut pas respirer là, en bas, qu'on en fasse la preuve et, alors, qu'on rentre sur la Terre !

Malgré sa confiance en son père, Lesbee approuva cette idée. Les habitants de la planète les laisseraient certainement descendre un peu, sans réagir avec violence. Et dans l'autre hypothèse, si on repartait tout de suite...

En privé, son père lui apprit que les mutins avaient provisoirement remisé leur projet et attendaient la suite des événements. Leur intention de s'établir pour toujours sur la planète n'était évidemment pas réalisable si celle-ci ne convenait pas aux humains. Et dans le cas contraire, il leur faudrait d'abord obtenir l'accord des habitants.

— Les rebelles ne veulent pas l'admettre, dit le Capitaine, mais ils sont morts de peur.

Lesbee II avait peur aussi. L'idée de cette civilisation extraterrestre le bouleversait. Il se promenait le long des coursives, avec une sensation de vide dans l'estomac, en se demandant s'il



avait l'air aussi poltron qu'il le ressentait en son for intérieur. Une chose le consolait, pourtant. Il n'était pas le seul. Partout, des visages livides, des yeux angoissés, des voix tremblantes. Lui, au moins, avait la voix forte et confiante de son père pour lui redonner un peu de courage.

Il se mit à imaginer sur Centaurus une civilisation non mécanique, frappée de terreur et entièrement soumise par le merveilleux vaisseau venu de la Terre. Il se vit, marchant parmi des créatures tremblantes, comme un dieu tombé du ciel.

Cette vision disparut définitivement le neuvième jour après leur mise sur orbite, lorsque l'alerte générale retentit dans chaque haut-parleur du vaisseau.

— Le Capitaine Lesbee vous parle. Les télé-observateurs viennent de repérer un super-vaisseau spatial faisant son entrée dans l'atmosphère, juste en dessous. La direction prise par cet engin indique qu'il est passé à quelques kilomètres de nous et nous a lui-même repérés.

» Chaque officier et chaque homme doit donc prendre immédiatement son poste de combat. Je vous tiendrai au courant.

## VI

Lesbee endossa son costume de protection et grimpa sur la passerelle. Les étincelles poursuivaient leur danse folle sur la face extérieure du plastiglas et c'était un plaisir de s'asseoir au tableau de commande pour observer l'écran monté deux jours plus tôt par l'équipe des physiciens. L'écran recevait les images envoyées par des caméras exploratrices à grande vitesse et un dispositif électronique éliminait automatiquement chaque image troublée par les étincelles. Les vues de l'extérieur défilaient si vite que la scène se déroulait sans interruption.

Lesbee était assis au pupitre quand, soudain, un éclair illumina le coin inférieur de l'écran : un objet à quinze kilomètres environ.

Un vaisseau spatial !

Lesbee se demanda aussitôt comment l'engin avait pu s'approcher aussi vite. Une seconde auparavant, l'espace était vide et maintenant, un vaisseau gigantesque l'occupait.

La voix calme du Capitaine Lesbee sortit du haut-parleur.

— Apparemment, ces créatures ont découvert un mode de propulsion et des techniques anti-inertie qui les dispensent d'accélérer ou de ralentir pour le départ ou l'arrêt. Elles sont probablement capables d'atteindre les vitesses interstellaires maximales quelques instants après avoir quitté leur atmosphère.

C'est à peine si Lesbee II entendit son père. Il observait le vaisseau étranger. Un moment, il se souvint que l'*Espoir de l'Homme* avait mis plusieurs mois pour achever son accélération et sa décélération mais cette pensée s'effaça bien vite : la comparaison était trop défavorable.

Avec un sursaut, il vit que le vaisseau de Centaurus grossissait

sur l'écran. Donc, il approchait.

La voix du Capitaine éclata dans l'intercom, impérieuse.

— Torpilleurs, chargez ! Mais attendez mon avertissement. Tout officier tirant sans ordre sera puni sévèrement. Ces êtres viennent peut-être en amis.

Le silence s'appesantit sur la passerelle tandis que les deux vaisseaux se rapprochaient l'un de l'autre, à moins de trois kilomètres. Tous deux se trouvaient maintenant sur la même orbite, l'étranger légèrement derrière l'*Espoir*, mais il donnait de la puissance, c'était certain, car il réduisait encore l'intervalle. Quinze cents mètres, sept cents mètres. Lesbee passa la langue sur ses lèvres sèches. Un regard égaré au Premier Officier Carson. Celui-ci, rigide sur son fauteuil, semblait fasciné par l'écran. Son visage barbu était figé dans la même tension que le reste de son corps.

À nouveau, la voix du Capitaine Lesbee résonna dans le haut-parleur, derrière eux :

— Que tous les officiers d'armement écoutent avec attention. L'ordre que je vais donner ne s'applique qu'à la chambre des torpilles A, sous le commandement du sous-officier technicien Doud. Doud, je veux que vous lanciez une torpille. Désarmée, bien entendu. Faites-la sortir à l'air comprimé.

Lesbee II vit la torpille quitter le vaisseau et entendit son père donner d'autres ordres :

— Laissez-la courir plusieurs centaines de mètres pour qu'ils ne puissent manquer de la voir. Puis reprenez-la sous radioguidage, faites-lui décrire des cercles de petit rayon, soixante-cinq mètres à peu près.

Et le chef expliqua paisiblement à son équipage :

— J'espère ainsi leur faire comprendre que nous avons des armes, mais que nous ne voulons pas les employer d'une manière offensive. Leur réaction montrera peut-être si leur approche est un geste d'amitié ou une ruse. Nous pourrions aussi obtenir quelques renseignements dont nous avons besoin, mais je vous parlerai de cela plus tard. Ne vous inquiétez pas. Tous nos écrans protecteurs sont en place et leurs champs énergétiques de répulsion représentent ce que la science terrestre a fait de mieux.

Cette déclaration rassura Lesbee II, pour une minute. Puis, la sensation de vide le reprit lorsqu'une voix dure, tendue, annonça

sur l'intercom :

— Ici le sous-officier technicien Doud. Quelqu'un essaie de m'enlever le contrôle radio de la torpille.

La réponse du Capitaine vint aussitôt :

— Laissez-les faire ! Ils ont certainement compris que la torpille est inoffensive.

Lesbee regarda l'engin terrestre dévier vers la coque du vaisseau étranger. Une porte s'ouvrit et la torpille disparut à l'intérieur.

Une minute s'écoula ; puis deux ; enfin, la torpille ressortit par le même chemin et s'approcha lentement de l'*Espoir*.

Lesbee attendait, profondément ému, mais sans éprouver le besoin d'exprimer cette émotion par des mots. Souvent, ces derniers jours, il avait ressenti toute l'énormité de cette rencontre : les civilisations de deux soleils différents marchant l'une vers l'autre. Depuis quelque temps, le voyage prenait une nouvelle signification pour le jeune homme et puis, il y avait l'émerveillement de se trouver sur les lieux. Des milliards d'hommes nés de la Terre, il était là, lui, John Lesbee, à l'ultime frontière de l'univers humain ; il participait au plus grand événement de toute l'histoire de la race terrestre. Soudain, assis devant son pupitre de commande, il lui sembla comprendre l'orgueil que son père tirait de ce voyage.

Un moment, toute crainte disparue, Lesbee partagea cet orgueil, connut une joie dépassant toutes les émotions jamais éprouvées dans sa vie.

Mais la voix sèche du Capitaine Lesbee le tira de sa rêverie.

— Appel limité aux gradés et au service scientifique. D'abord, Doud, vous essayez de reprendre le contrôle de la torpille. Voyez s'ils la laissent partir. Tout de suite.

Une pause, puis :

— Je l'ai, monsieur.

— Bon. (Le Capitaine Lesbee semblait soulagé.) Que donne votre lecture au télémètre ?

— Clair et fort sur les deux canaux.

— Vérifiez les témoins des positions d'armement.

— Oui, monsieur. Négatif partout, monsieur. La torpille est désarmée.

— De toute façon, ils n'auraient pas eu le temps d'exécuter la manœuvre ! (Mais le Capitaine restait prudent :) Aucune lecture

anormale ? Pas d'excès de radiation ?

— Négatif, monsieur. Radiomètres normaux.

## VII

Le jugement de Ganarette commença peu après l'heure du petit déjeuner, le jour sidéral suivant. L'*Espoir de l'Homme* se trouvait toujours sur orbite autour d'Alpha A4, mais la machine étrangère avait disparu. L'équipage du vaisseau terrestre pouvait donc consacrer son temps au procès du mutin.

L'étendue des preuves surprit Lesbee II. Pendant des heures et des heures, les enregistreurs dévidèrent bobine sur bobine, des conversations où la voix de Ganarette était haute et distincte mais celles de ses interlocuteurs brouillées, méconnaissables.

— Ce brouillage est voulu, dit le Capitaine Lesbee à l'assemblée silencieuse, parce que Ganarette est le chef. Je resterai seul à connaître l'identité des autres personnes et j'ai l'intention d'oublier, d'agir à leur égard comme si rien ne s'était passé.

Les preuves étaient accablantes. Qui avait pris les enregistrements, et de quelle manière, Lesbee ne pouvait que le deviner. Mais une chose était sûre : Ganarette s'était fait surprendre au moment où il se croyait à l'abri. En certaine occasion, il allait jusqu'à proposer le massacre de tout opposant éventuel ; une douzaine de fois, il conseillait d'assassiner le Capitaine, les deux officiers supérieurs et le fils de Lesbee.

— Il faut les écarter de notre chemin ou ils nous feront des ennuis. Tous les moutons de ce vaisseau, et il y en a beaucoup, trouvent absolument normal que les Lesbee jouent les patrons.

À ce point de l'enregistrement, Émile Ganarette éclata de rire, promena sur la salle un regard de défi.

— C'est la vérité, non ? Bande d'idiots, pour vous cela va de soi qu'un individu puisse avoir le droit légal de vous commander

pendant toute votre vie. Mais réveillez-vous donc, fous que vous êtes ! Vous n'avez qu'une vie. Ne laissez pas un homme vous dicter comment vous devez la vivre.

Ganarette ne fit aucun effort pour repousser l'accusation.

— Bien sûr que c'est vrai ! Depuis quand êtes-vous devenu Dieu ? Je suis né sur ce vaisseau sans qu'on me demande si je voulais y vivre ou non. Je ne reconnais à personne le droit de me dire ce que je dois faire.

À plusieurs reprises, Ganarette exprima le doute qui, lentement, grandissait dans l'esprit de Lesbee II.

— Qu'est-ce que nous faisons ici ? Ce procès est stupide maintenant que nous savons Centaurus habitée. Je suis prêt à retourner sur la Terre comme un gentil petit garçon. C'est suffisamment désagréable de savoir que le voyage n'a servi à rien et que j'aurai soixante ans à notre retour. L'important, c'est que j'admets aujourd'hui la nécessité du retour. En outre, il n'y a pas eu de rébellion. Vous ne pouvez pas me juger simplement parce que j'ai ouvert ma grande gueule !

Vers la fin, Lesbee observait le visage de son père. Il y vit une expression incompréhensible, une dureté qui lui fit froid dans le dos, une volonté pour laquelle une preuve n'était que le moyen d'arriver à un but caché.

Moins d'une heure avant le dîner, le Capitaine posait à l'accusé la question finale :

— Émile Ganarette, avez-vous quelque chose à ajouter pour votre défense ?

Le grand jeune homme haussa les épaules.

— Non. J'ai fini.

Le silence tomba sur la salle. Lentement, solennellement, le Capitaine Lesbee entama les attendus de sa sentence. Il s'étendit longtemps sur les divers points de la loi militaire condamnant l'« incitation à la mutinerie ». Pendant dix minutes, il lut un document que Lesbee n'avait encore jamais vu auparavant et que son père appelait « Articles de Commandement sur l'*Espoir de l'Homme* », un décret spécial rendu par l'Union des Puissances occidentales quelques jours avant que le vaisseau ne quittât son orbite autour de la Terre :

— ... Il est certain qu'un vaisseau spatial est toujours le

prolongement de la civilisation qui l'a construit. En aucun cas, son personnel ne peut exercer la moindre souveraineté indépendante de la Terre. L'autorité des officiers dûment nommés à leur poste et les objectifs prévus pour l'expédition sont immuables. Toute élection tenue sur ces points par le personnel en général est nulle et non avenue. Un vaisseau spatial peut être envoyé en mission par ses propriétaires ou par un gouvernement souverain... Ses officiers sont nommés par les pouvoirs terrestres. Les règles et règlements établis par l'Administration de l'Espace y ont force de loi.

» Il est donc répété ici que *l'Espoir de l'Homme* appartient à Mr. Averill Hewitt, ses héritiers ou les personnes mandatées par lui. Du fait de sa destination et de ses objectifs, le vaisseau de Mr. Hewitt prend le statut d'un navire militaire et ses officiers dûment nommés à leur poste sont autorisés à représenter la Terre dans toute négociation éventuelle avec d'éventuels habitants d'autres systèmes stellaires et peuvent agir en tant que délégués des forces armées. Leur statut ne comporte aucune limitation.

Le document était beaucoup plus long, mais ce paragraphe en donnait la substance. Le vaisseau devait obéir aux lois d'une planète si lointaine que beaucoup à bord ne l'avaient jamais vue. Et pourtant, Lesbee ne comprenait pas encore où son père voulait en venir au juste. Ni même pourquoi le procès avait lieu, maintenant qu'il n'existait plus aucun danger de rébellion.

Les derniers mots du Capitaine tombèrent comme la foudre sur l'assemblée et le prisonnier.

— En vertu des pouvoirs qui me sont conférés par les peuples de la Terre et leurs gouvernements légitimes, je suis tenu de rendre un jugement contre ce malheureux jeune homme. Force doit rester à la loi. Je ne peux que le condamner à mort dans le convertisseur atomique. Que Dieu ait pitié de son âme !

Ganarette fut debout d'un bond. Son visage avait la couleur du plomb.

— Fou ! hurlait-il, la voix brisée. Vous savez ce que vous faites ? (Puis l'horreur de la sentence dut pénétrer plus profond car il cria :) Il y a quelque chose. Il nous réserve un sale tour. Il sait quelque chose que nous ignorons. Il...

Lesbee avait déjà compris le signal de son père. Avec Browne, Carson et quatre agents spéciaux de la MP, il fit sortir Ganarette de



la salle. Lesbee était heureux de pouvoir bouger, de faire quelques mouvements. Ça l'empêchait de penser.

Ganarette devint plus violent et plus audacieux dans le corridor, son visage retrouva un peu de couleur.

— Vous ne vous en tirerez pas comme cela. Mes amis viendront me délivrer. D'ailleurs, où m'emmenez-vous ?

Une question que Lesbee venait de se poser. Une fois de plus, Ganarette eut un éclair d'intuition et devina la vérité.

— Monstres ! bégaya-t-il, la respiration coupée. Vous n'allez pas me tuer *maintenant* ?

Lesbee se dit qu'un témoin venu de l'extérieur ne pourrait reconnaître le prisonnier de ses gardiens : tous étaient pâles comme la mort. Et quand le Capitaine arriva sur les lieux de l'exécution, quelques minutes plus tard, son visage parcheminé était tout blanc. Mais sa voix restait calme, froide et volontaire.

— Émile Ganarette, il vous reste une minute pour vous mettre en paix avec votre Dieu.

La nouvelle de l'exécution fut annoncée juste avant la période de sommeil, assez longtemps après le repas pour éviter tout malaise.

Lesbee ne risquait pas grand-chose. Il n'avait pas dîné. Les autres bourreaux non plus.

## VIII

Le lendemain, Lesbee fut tiré d'un sommeil difficile par son timbre d'appel qui vibrait doucement.

Il s'habilla et prit aussitôt la direction de la passerelle.

En s'asseyant auprès de Browne, il vit avec étonnement que la planète, si proche pendant son dernier quart, n'était plus visible. Un regard au soleil, Alpha A, lui valut une autre surprise, plus agréable. Déjà beaucoup plus petit, l'astre reculait. Les trois soleils A, B et C n'étaient pas encore réunis en un amas compact, mais seul C se situait encore sur l'avant de la passerelle ; les deux autres planaient déjà sur l'arrière, deux petites lumières vives dans le noir de l'espace.

— Ah ! dit la voix du Capitaine Lesbee dans le dos des officiers. Te voilà, John. Bonjour, messieurs.

Ils se tournèrent pour lui faire face. Le chef, apparemment bien reposé, très à son aise, marcha jusqu'à son fauteuil et s'assit.

Lesbee rendit le salut avec méfiance. Cette démonstration d'amitié ne lui plaisait pas trop ; il n'était plus très sûr de pouvoir supporter son père après ce qui s'était passé. Ganarette avait dit des choses terribles, certes, mais, après tout, ils avaient grandi ensemble et ça ne s'oubliait pas aussi facilement. En outre, Ganarette avait eu raison, au procès. Une fois le danger de mutinerie passé, pourquoi exécuter le candidat mutin ? Le final de la tragédie était venu bien trop vite et cette pensée le mettait à la torture. S'il en avait eu le temps, il aurait pu essayer de fléchir son père. Cette hâte à exécuter la sentence lui faisait horreur. Cette cruauté le rendait malade.

Son père reprenait la parole.

— Pendant que tu dormais, John, j'ai fait lancer une torpille

spécialement équipée dans l'atmosphère de A4. Je crois que tout le monde ici aimerait voir ce qui s'est passé.

Sans attendre la réponse, le Capitaine pressa un bouton et une autre image apparut sur l'écran. C'était une scène enregistrée. On y voyait la planète, encore à peu de distance et, sur le côté, une vive lueur : la torpille qui tombait vers une sorte de banc de brume : l'atmosphère de A4.

Alors, il se passa quelque chose de surprenant. La torpille se mit à rouler sur elle-même en mouvements désordonnés, lâcha un ruban de fumée.

— Une minute de plus et nous perdions le contrôle, dit le Capitaine. Je dois dire que je ne croyais plus au signal de rappel. Mais il a fonctionné.

Sur l'écran, la torpille reprit péniblement sa ligne de vol puis exécuta un demi-tour et revint vers le vaisseau. Ce trajet s'effectua, en partie, sous une forte pluie inondant le paysage mystérieux de la planète.

À proximité de l'*Espoir*, l'engin fut pris en charge et ramené à bord, par les rayons tracteurs lancés du vaisseau.

L'image disparut. Le Capitaine Lesbee se leva de son siège et s'approcha de l'objet recouvert d'une bâche que Lesbee avait remarqué en arrivant sur la passerelle.

D'un geste énergique, le chef écarta la grosse toile.

Lesbee mit tout un moment à reconnaître une torpille dans cette chose brûlée, corrodée, informe.

Comme poussé par une force aveugle, il fit quelques pas dans sa direction et regarda longuement, fasciné, stupéfait. Derrière lui, certains ne purent retenir des exclamations incrédules, horrifiées. Lesbee n'y prit pas garde. Pourtant épaisse d'un pouce, la coque de la torpille était transpercée en douze endroits au moins, comme rongée par tous les feux de l'enfer. Quelqu'un bégaya :

— Mon vieux... cela veut dire que... l'atmosphère... là... en bas... ?

— Cette torpille, dit le Capitaine, comme s'il n'avait pas entendu la question, cette torpille, et peut-être aussi le vaisseau de la première expédition, le *Centaurus I*, a essuyé l'averse de pluie que vous avez vue sur l'écran. Cette pluie est composée d'acide chlorhydrique et d'acide nitrique. Un vaisseau de verre, de platine ou de plomb, ou encore entièrement recouvert de cire, pourrait

traverser sans dommage ce genre d'atmosphère. Et nous le pourrions aussi, à condition d'arroser sans arrêt notre coque avec de l'hydroxyde de sodium ou une autre base également forte. Mais cela ne résoudrait qu'un seul des nombreux problèmes posés par cette atmosphère diabolique.

Le vieillard était grave maintenant.

— C'est à peu près tout, messieurs. Il y a d'autres détails, mais vous avez compris déjà que cette planète ne peut nous convenir. Nous ne saurons jamais si la première expédition est descendue dans cette atmosphère sans l'avoir suffisamment étudiée au préalable. S'ils l'ont fait, ils ont découvert la vérité de la façon la plus pénible.

Ces mots arrachèrent le jeune Lesbee à son angoisse. Il s'était résigné à plusieurs années d'exploration. Maintenant, ils allaient enfin rentrer.

Il verrait donc la Terre avant de mourir.

C'était une perspective exaltante, mais son père poursuivait son briefing et il fallait l'écouter, penser à autre chose.

— Quelle que soit la civilisation de ces créatures, sur Alpha 4, elles ne se sont pas montrées très amicales. Elles nous ont prévenus, mais peut-être craignaient-elles tout simplement que notre vaisseau n'allât s'écraser sur une de leurs villes. Une fois l'avertissement transmis, elles sont parties. Depuis lors, nous avons vu deux de leurs engins apparaître et disparaître, en route, probablement, vers l'espace interstellaire. Aucun des deux vaisseaux n'a fait la moindre tentative pour entrer en communication avec nous.

Une pause, puis :

— Maintenant, je voudrais aborder un autre point. De toute évidence, les habitants de ce système sont de fins psychologues. Devinant notre curiosité, ils nous ont envoyé, avec notre première torpille, des films qui décrivent la vie sur leur planète. Ces films seront projetés à l'équipage pendant les prochains jours. Je les ai déjà visionnés. Les habitants de la planète ressemblent à des serpents qui pourraient marcher. Ils sont très grands, très gracieux, très souples. Et certainement très intelligents. Leur mode de vie est sans doute fort agréable, les films montrent une civilisation d'un raffinement extrême.

Une autre pause. Puis, la voix grave :

— J'espère que vous êtes persuadés, comme moi, qu'il n'y a rien pour nous ici. Cependant, nous ne rentrons pas sur la Terre. Ceci pour deux motifs – d'abord, le fait que la Terre n'est certainement plus habitable à l'heure qu'il est. Mais je refuse de prendre ce point en considération parce que l'unanimité n'est pas faite à ce propos et je suis personnellement impliqué dans la controverse. L'autre raison doit suffire, je crois : supposons que la Terre n'ait subi aucun dommage pendant notre absence. Même dans ce cas, nous sommes obligés de poursuivre le voyage. Les ordres d'Averill Hewitt, le propriétaire de ce vaisseau, ne laissent aucun doute : nous devons continuer jusqu'à Sirius et peut-être jusqu'à Procyon. Vous voyez pourquoi le fauteur de troubles devait être éliminé. L'exemple calmera les autres têtes chaudes.

La voix du Capitaine perdit son intensité redevint quotidienne. Il finit calmement :

— Messieurs, vous possédez tous les renseignements nécessaires. Je ne doute pas que vous vous conduisiez avec la dignité, la confiance en soi qu'un officier digne de son grade montre en toute situation. Je vous souhaite bonne chance.

## IX

Assis dans le grand fauteuil de commandement qu'il avait fait installer sur la passerelle, John Lesbee III, Capitaine faisant fonction, réfléchissait au problème des gens âgés.

Il y avait trop de vieux à bord. Ils mangeaient trop. Ils exigeaient une attention constante. C'était ridicule de garder dix-neuf personnes ayant dépassé les cent ans.

Par contre, certains de ces vieux brigands en savaient plus sur la science en général et la navigation interstellaire en particulier que tous les jeunes mis ensemble. Et ils s'en rendaient fort bien compte, ces fossiles, rusés comme des singes ! Lesquels pouvait-on tuer sans risque de détruire un savoir précieux ? Lesbee III se mit à dresser une liste : des femmes et, parmi les hommes, surtout des non-gradés. Quand il eut terminé, il regarda la feuille, réfléchit plusieurs minutes : il choisissait en pensée les cinq premières victimes. Puis, il pressa un bouton près de son fauteuil.

Quelques secondes plus tard, un jeune homme bâti en force arriva sur la passerelle.

— Ouais, dit-il, qu'est-ce que c'est ?

Lesbee III le regardait avec une antipathie soigneusement déguisée. Cet Atkins était une vraie brute et Lesbee s'en accommodait difficilement ; mais eût-il été un modèle de courtoisie, le Capitaine l'aurait détesté tout autant. Chose curieuse, Lesbee III ne pouvait éprouver autre chose que de la répulsion pour l'assassin de son père, John Lesbee II ; pourtant, il avait lui-même ordonné l'assassinat.

Lesbee laissa échapper un soupir. La vie exigeait une adaptation constante à la réalité de la matière inorganique et organique parmi

laquelle il fallait vivre. Pour faire assassiner proprement, on doit avoir un assassin capable. Très jeune, Lesbee III avait compris qu'il lui faudrait un jour éliminer ce père insignifiant. De là son intérêt pour Atkins et la peine prise à le ménager, le préparer doucement. Mais l'homme devait être gardé à sa place. Bien entendu.

— Atkins, dit-il avec un geste las, Atkins, j'ai ici quelques noms pour vous. Soyez prudent. Les morts doivent paraître naturelles, sinon vous n'êtes qu'un idiot maladroit et je n'ai plus rien à faire avec vous.

La brute répondit par un grognement. Atkins était le petit-fils d'un des premiers ouvriers travaillant aux jardins hydroponiques ; quelques années plus tôt, Lesbee l'avait relevé de son service comme jardinier, non sans une jolie tempête de protestations parmi l'équipage.

L'opposition s'éteignit d'elle-même le jour où le fils d'officier qui criait le plus fort fut mis au travail à la place d'Atkins. Lesbee III savait prévoir à long terme. Plusieurs mesures du même genre avaient précédé l'assassinat de son père. Maintenant, il comptait tuer Atkins dès que l'individu aurait cessé de lui rendre service.

D'un air dégagé, Lesbee III donna les cinq premiers noms de vive voix. Surtout ne rien écrire. Lorsque Atkins disparut dans l'échelle, il reporta toute son attention à l'écran. Une légère poussée sur un autre bouton et un homme aux cheveux gris grimpait sur la passerelle, marchait lentement vers le fauteuil. C'était le fils du Premier Officier Carson.

— Qu'y a-t-il... Capitaine ?

Lesbee hésita un peu avant de répondre. Il n'était pas sûr d'apprécier beaucoup la légère pause que Carson marquait avant de lui donner son titre. La vie exigeait *tant* de concessions ! Chacun gardait jalousement ses petites bribes de savoir, comme un fétiche. On devait tolérer tant de choses et c'était curieux au fond, car il se souvenait que jadis, dans sa propre jeunesse, les gens étaient beaucoup plus francs, plus spontanés, plus généreux.

Et pourtant – à ce qu'on disait – la première génération avait légué à ses enfants toute sa science et toutes ses qualités !

— Euh... Quels sont les derniers rapports sur Sirius, Mr. Carson ?

— Le vaisseau s'est mis en place pour entamer sa décélération, mais il faut encore une semaine pour que les télescopes puissent

calculer définitivement la taille des planètes et voir si elles possèdent une atmosphère.

— Y a-t-il... euh... quelques signes de radioactivité ?

Mr. Carson ébaucha un geste de dénégation, s'arrêta pile. Une étrange expression envahit ses yeux. Lesbee se pencha sur son siège pour suivre son regard.

Tout son corps se raidit de surprise.

Sur la moitié avant de la passerelle, les panneaux de plastiglas brillaient sous l'impact des étincelles. Sous les yeux fixes de Lesbee, elles se multiplièrent, leur pluie devint plus dense, presque instantanément.

Une heure plus tard, l'*Espoir* se trouvait au cœur de la tempête de gaz interstellaire.

À huit cents millions de kilomètres, Sirius A prenait environ la taille du Soleil vu de la Terre. Lesbee III fit cette comparaison non par expérience personnelle, mais grâce aux films terrestres qui donnaient une base de référence à peu près exacte. Par contre, sous le rapport de la structure interne, le groupe différait radicalement du Système Solaire.

Entre Sirius A et son soleil jumeau, il y avait deux planètes. La plus proche de B se trouvait vraiment très près de son étoile et se déplaçait donc à grande vitesse. L'autre, à sept cents millions de kilomètres de A, se mouvait avec une sage lenteur autour de son gros soleil brillant.

Cette planète était leur unique espoir. D'un diamètre de vingt-sept mille kilomètres, elle n'était pas moitié aussi grosse que la seconde planète, et quatre-vingt-dix-neuf fois plus petite que les planètes qui se balançaient lourdement par-delà l'orbite capricieuse de Sirius B. À travers les nuages recouvrant Sirius A1, les observateurs du vaisseau pouvaient apercevoir des villes.

Lesbee III étudia les rapports puis contempla le spectacle, triste mais résolu. De toute évidence, l'Univers n'avait pas été prévu pour le confort et la facilité de l'homme. Mais Lesbee ne voulait pas accepter la défaite qu'impliquait la situation. À contrecœur, il prit le chemin de la cabine où, depuis déjà longtemps, il tenait son grand-père à l'écart, « au secret ».

Il trouva le vieillard assis devant un petit écran où l'on voyait la planète qui se rapprochait toujours. Cet écran représentait l'une de



ces nombreuses petites attentions que le jeune avait pour le vieux, sans résultat jusqu'à ce jour. Aucune chaleur dans les rapports entre le petit-fils et le grand-père. Lesbee I ne leva même pas les yeux à l'entrée de Lesbee III. Après un moment d'hésitation, celui-ci traversa la pièce et s'assit sur une chaise, face au vieil homme.

Lesbee III attendait. La conversation est difficile quand l'interlocuteur se méprend sur vos intentions. Jadis, il croyait que son grand-père comprendrait, même s'il était le seul à le comprendre, que John Lesbee III prenait à cœur la réussite du voyage.

C'était probablement trop demander. Les hommes semblent toujours être objectifs – à propos des autres hommes, rarement à propos d'eux-mêmes. C'est pourquoi le vieillard rabâchait encore sa rancune pour la manière dont il avait été mis « à la retraite ». Un jour, sans aucun doute, lui, Lesbee III, serait mis à la retraite par Lesbee IV, maintenant âgé de dix ans. Le jeune homme ressentit soudain une bouffée de pitié pour lui-même. Toutefois, lorsque le temps serait venu, il se croyait capable d'accepter la situation avec élégance – pourvu que cela n'arrivât point trop tôt.

Son inquiétude passa. Aussitôt, Lesbee lança sa bombe.

— Grand-père, je viens vous demander la permission d'annoncer aux gens que vous reprenez le service actif pour tout le temps que nous serons au voisinage de Sirius et que, pendant cette période, vous assurerez la direction du vaisseau.

Le long corps maigre remua un peu, mais ce fut la seule réponse. Lesbee retint un sourire. L'esprit de son grand-père devait travailler furieusement. Il poussa son attaque, aussi persuasif que possible.

— Pendant toute votre vie, monsieur, vous n'avez eu qu'un but : conduire l'*Espoir de l'Homme* au bout de son voyage. Je sais ce que vous ressentez. Après tout, c'est moi qui ai pris la décision de considérer ce vaisseau comme notre demeure permanente. (Il haussa les épaules.) Avant cela, les gens réclamaient toujours notre retour sur la Terre. J'y ai mis bon ordre, coupé court à ces bêtises ; j'ai adjuré chacun d'accepter la vie ici, telle que nous la vivons maintenant. On s'inquiétait parce que la troisième génération comportait une fille de plus que le nombre des garçons. J'ai résolu le problème de façon très simple en prenant une seconde épouse. Ce fut un petit scandale pour quelque temps mais, aujourd'hui, plus

personne n'y trouve à redire. Un voyage comme celui-ci représente une entreprise très spéciale. Nous formons notre petit monde bien à nous, une situation toujours changeante impose à chacun ses petits ajustements personnels. J'espérais que vous approuveriez ma conduite.

Lesbee s'arrêta et attendit. Le vieil homme ne dit toujours rien. Lesbee étouffa son irritation dans un sourire affable.

— Monsieur, j'ai une suggestion qui vous intéressera peut-être, à propos de notre séjour dans le système de Sirius. Évidemment, il est déjà presque certain que nous ne pourrons pas atterrir ici. L'atmosphère de la planète est saturée de soufre. Dans quelle mesure notre vaisseau en pâtirait, je ne le sais pas. Mais une chose est sûre : nous devons décider maintenant où nous irons ensuite.

Lesbee III eut l'impression que le coup avait porté. Le vieillard caressait sa barbe blanche, serrait les lèvres.

Mais, une fois de plus, le jeune homme dut prendre sur lui de rompre le silence.

— J'ai lu dans nos archives les rapports sur les tentatives de communication avec les Centauriens. Rétrospectivement, les méthodes paraissent bien timides. Vous n'avez pas mis trop d'énergie à forcer leur attention, vous avez passé des mois à tourner autour de la planète, en dépassant de beaucoup votre programme original ; c'était du temps perdu si vous ne vouliez pas prendre d'autres initiatives. Vous avez découvert là-bas une atmosphère à base de chlore, une civilisation adaptée à ces circonstances et un peu supérieure à celle de la Terre. Bon. À ce qu'il semble, ce monde-ci respire du soufre.

Il se pencha en avant, la voix soudain pressante, impérieuse.

— Nous devons nous faire entendre de ces créatures de Sirius A ; assez pour qu'elles nous donnent tous les renseignements souhaitables. Ça vous intéresse ?

Le vieil homme redressa lentement sa longue carcasse décharnée. Ses yeux se rétrécirent jusqu'à n'être plus que deux minces lames bleues.

— Qu'as-tu donc dans la tête ? demanda-t-il. À part l'envie de tuer quelqu'un ?

## X

La bombe atomique tomba dans l'atmosphère de Sirius A1 à la vitesse de quarante-huit kilomètres par minute. C'est pourquoi, malgré les rayons explosifs que la planète lançait pour l'intercepter, elle poursuivit sa chute jusqu'à cinquante kilomètres de la surface. À cette distance, un rayon la toucha de plein fouet et la fit sauter.

La première contre-attaque de la planète vint une heure plus tard, alors que tout le « paysage » était encore caché par un nuage impénétrable. Les observateurs du vaisseau aperçurent un missile brillant, d'un diamètre ne dépassant pas deux mètres cinquante. Le projectile était fait de matière transparente et quelque chose bougeait à l'intérieur mais restait flou sur les écrans, refusait de prendre forme.

L'obus se rapprochait toujours du vaisseau ; à bord de l'*Espoir*, les hommes avaient beau écarquiller les yeux, ils ne pouvaient distinguer nettement la chose, à l'intérieur.

Lesbee III se trouvait sur la passerelle, debout, près du fauteuil qu'occupait son grand-père. Et la sueur perlait sur son front. Quand l'obus fut à deux cents mètres, il dit :

— Croyez-vous que nous devons le laisser approcher encore ?

Le vieil homme lui lança un regard méprisant.

— Nos écrans protecteurs sont en place, n'est-ce pas ? Si c'est une bombe, elle ne peut pas nous toucher.

Lesbee III resta silencieux. Au contraire du vieillard, il doutait que la science terrestre fût égale ou supérieure à tout ce qui pouvait se rencontrer dans l'espace. Il savait très peu de choses de la science terrestre et le reconnaissait bien volontiers, mais tout de même — cet obus !

— L’engin semble avoir stoppé, monsieur.

Carson s’adressait ostensiblement au vieux Capitaine, ignorant le « Capitaine faisant fonction ».

La phrase fut un soulagement pour Lesbee III mais l’initiative du Premier Officier lui fit de la peine. Carson voulait-il se suicider ? Croyait-il que la présence du centenaire « en retraite » lui donnait une raison suffisante pour insulter l’homme qui resterait chef du vaisseau pour encore trente ans, au moins ?

Mais il oublia sa colère presque aussitôt car, de l’obus, la chose inconnue les regardait intensément. Lesbee III ressentit une sensation bizarre, une sorte d’allégresse horrible. Il dit, hoquetant de nervosité :

— Que quelqu’un se débrouille pour prendre une photo nette !

L’écran se troubla, puis s’éclaircit, mais l’aspect de la chose était toujours aussi confus. Après une minute, elle se mit à bouger, d’un mouvement non humain. Aussitôt, l’obus reprit son vol vers le vaisseau, gagna du terrain, inexorablement, à crier de peur. En quelques secondes, il était à moins de cent mètres et s’approchait encore.

— Cette chose ne traversera jamais les défenses, dit Lesbee III, la voix épaissie par le doute.

Figé, il regardait l’obus. À vingt-cinq mètres, l’engin avait déjà franchi les défenses extérieures du vaisseau. Et celles que l’esprit de Lesbee opposait fébrilement à l’angoisse. Le jeune Capitaine ne pouvait plus voir le projectile. C’est cela qui rendait la situation affreuse, à devenir fou. Ses yeux tournaient continuellement dans ses orbites comme si son cerveau refusait l’image de l’obus. Une sensation incroyable. Lesbee sentit sa volonté disparaître avec son courage. Il plongea vers l’échelle et fut surpris de trouver Carson déjà engagé sur les marches. Derrière lui, un choc, une poussée : le gros Browne lui marchait sur les talons.

Lesbee III emporta de la passerelle une dernière image : le vieux Capitaine assis, roide, dans le grand fauteuil de commandement – et l’étrange obus à quelques mètres seulement de la coque extérieure.

Au bas de l’échelle, dans le corridor, Lesbee se reprit suffisamment pour indiquer un ascenseur à ses officiers. Il les fit descendre au P.C. d’urgence. Tous trois se mirent au travail,

allumèrent en hâte les écrans de communication avec la passerelle. Des raies de lumière les traversaient en tous sens, mais aucune image ne prenait forme. Et un grondement continu sortait des haut-parleurs.

Les trois officiers ne savaient plus que faire. Lesbee III demanda, désespéré :

— Qu'est-ce qui peut bien affecter notre vue ? Nous tordre ainsi les yeux ? Y a-t-il dans la physique de la lumière un phénomène pouvant produire cet effet ?

Selon les deux officiers, un certain nombre de lasers imperceptibles à l'œil pouvaient stimuler les centres de la vue et y provoquer de la douleur.

Et certains niveaux d'angoisse dans le cerveau pouvaient « tordre » le regard, de l'intérieur. Browne et Carson ne voyaient aucune autre explication.

Lesbee III agit enfin, donna un ordre :

— Faites monter un appareil capable de réfléchir ces lasers auxquels vous pensez. Puis, il entra en communication avec le Dr Kaspar et demanda :

— Qu'est-ce qui peut causer l'angoisse, à des niveaux suffisants pour affecter la vue ?

— Certains sons.

— Nous n'en avons pas entendu.

— Des ondes cérébrales sur la fréquence exacte de la terreur.

— Ma foi... nous avons certainement été mis en fuite, mais je n'ai pas ressenti de vraie terreur. Plutôt de la confusion.

— Alors, l'une ou l'autre sorte de champ énergétique... Je ne fais que supposer et je vais presque au bout des suppositions, répondit le psychologue.

— Mettez le personnel scientifique au travail ! ordonna Lesbee III. Vérifiez toutes ces hypothèses et cherchez une parade, si c'est possible. Dépêchez-vous.

L'équipage s'acharnait encore dans les ateliers lorsque les écrans du P.C. d'urgence s'éclaircirent tout à coup. En même temps, le grondement cessa dans les haut-parleurs. Une image apparut enfin : une vue de la passerelle. Lesbee III aperçut le vieux Capitaine, toujours dans son fauteuil mais écroulé contre le dossier. Rien d'autre n'était visible. Pris d'un espoir soudain, Lesbee régla

l'appareil sur les observateurs spatiaux. À son grand soulagement, il vit que l'obus quittait le voisinage de l'*Espoir*, se trouvait à quatre cents mètres déjà. L'engin s'éloigna rapidement, ne fut bientôt plus qu'un petit point sur le fond de nuages autour de la grande planète.

Lesbee n'attendit pas de le voir disparaître entièrement, mais courut à l'ascenseur – suivi de près par Browne et Carson. Ils trouvèrent Lesbee I vivant. Le vieillard divaguait à voix basse, complètement aveugle.

Ils l'aidèrent à descendre l'échelle pour le conduire à sa chambre. Tout le long du trajet, Lesbee essaya de comprendre les bribes de phrases, les mots sans suite que le vieil homme marmonnait. Les seules choses sensées se rapportaient à son enfance sur la Terre.

Dans la chambre, Lesbee III prit les mains maigres et froides.

— Capitaine ! Capitaine !

Il dut répéter à plusieurs reprises avant que l'autre cessât ses marmonnements indistincts.

— Capitaine, qu'est-ce qui est arrivé sur la passerelle ?

Le vieil homme se mit à parler. L'oreille tendue, Lesbee III put saisir quelques mots.

— ... avons oublié l'orbite excentrique de *Canis Major A* par rapport à B. Nous avons oublié que B est l'un des soleils les plus étranges de la galaxie... si dense, si monstrueusement dense... la chose a dit qu'elle venait de la planète B... Elle a dit : « Partez, allez-vous-en... » Ils ne veulent pas approcher ceux qui ont voulu les bombarder... Allez-vous-en ! Allez-vous-en ! Elle a fixé quelque chose à la coque... des films, a-t-elle dit...

D'un bond, Lesbee fut aux commandes de l'intercom, hurla des ordres aux astronautes du bord : sortir avec un canot spatial, prendre ce qui est attaché à la coque, l'emmener à distance sûre et l'examiner soigneusement. Si l'objet est inoffensif, le ramener au vaisseau.

Cela fait, Lesbee retourna près du vieux Capitaine. Le visage de son grand-père le bouleversa. Les traits avaient de nouveau perdu toute apparence normale. Les yeux bougeaient sans arrêt comme s'ils avaient voulu regarder quelque chose d'insoutenable.

À nouveau, Lesbee tenta de forcer l'attention du vieil homme en l'appelant sans arrêt. Mais cette fois, il n'y eut pas de réponse. Le visage ridé garda la même expression, le même regard louchant vers

l'horrible.

Un médecin arriva, suivi de deux infirmiers. On déshabilla le long corps noueux, on le borda dans son lit. Lesbee III quitta la chambre.

À l'heure du dîner, les astronautes étaient rentrés à bord, avec un paquet bizarre mais sans danger. À l'intérieur, une sorte de grand flacon, de forme très particulière, contenant un liquide incolore. Quand Lesbee III vit l'objet, il aperçut aussitôt une image à l'intérieur de la bouteille. Malade de curiosité, il la prit en main – pour la regarder de plus près – et ce simple mouvement fit changer l'image. Une autre scène prit forme.

L'image changeait au moindre déplacement de la bouteille. Jamais Lesbee n'eut devant les yeux deux fois la même scène. Et pour pouvoir examiner une vue plus d'une fraction de seconde, il dut finalement déposer la bouteille sur une table et ne plus y toucher. Après quelques secondes, il la manœuvrait doucement, du bout des doigts. En procédant ainsi, Lesbee put enfin découvrir le monde étrange de Sirius A1. Selon toutes les apparences, ses habitants avaient d'abord vécu sur la mystérieuse planète de B. En premier lieu, le Terrien ne vit que des paysages déserts et des océans. La composition de ceux-ci n'apparaissait pas au premier regard : l'« eau » était jaune. Mais les premières images montraient un liquide turbulent, comme soulevé par une tempête ; d'énormes vagues, l'une sur l'autre.

Puis, la « terre » apparut, un paysage tourmenté, des montagnes couvertes d'une matière gris jaunâtre : une sorte de mousse, pensa Lesbee III, fasciné par le spectacle. Ça et là, cette substance s'amoncélait en formes irrégulières, certaines petites, d'autres à donner le vertige. Cette diversité rendait la végétation très belle – belle comme la silhouette qu'un orfèvre cisèle dans l'or et l'argent.

Il y avait d'autres « végétaux », mais beaucoup moins nombreux : une touche de rouge ou de vert, un type de « feuille » différent, c'était tout. La « mousse » gris jaune et les « arbres » or et argent dominaient dans les plaines comme sur les montagnes.

Soudain, une ville.

Au premier coup d'œil, Lesbee III vit des canaux, une multitude de canaux, remplis de ce qui semblait être de l'eau. Enthousiasmé, il se rappela les films terrestres sur cette ville de Venise, dans ce pays

qu'on appelait l'Italie. Ceci y ressemblait assez.

Puis il s'aperçut que ces « canaux » se trouvaient au sommet des bâtiments et coulaient à différents niveaux. Les édifices les plus hauts s'étendaient sur des kilomètres et des kilomètres, sans interruption, comme une seule falaise uniforme. Entre les « rives », donc entre les façades avant et arrière, coulaient deux flots de cette eau jaune... en sens opposé.

Les constructions les plus basses s'étagaient sur trois niveaux et chaque canal avait ses deux courants de direction contraire. À intervalles réguliers, un ensemble de maisons rencontrait à angle droit un autre bloc de même type.

... Des kilomètres et des kilomètres carrés pour chaque îlot, des milliers de canaux... aucune rue visible nulle part ; rien que ces masses solides de bâtiments sur quatre niveaux de toits et, sur chaque toit, de l'« eau ».

Dans cette « eau », il y avait des formes sombres – qui bougeaient. Mais Lesbee les distinguait mal.

Quand arrivèrent les images montrant ces créatures, un effet de lumière lui brouilla le regard.

Lesbee III en fut surpris et profondément déçu, car le spectacle le passionnait.

— Que je sois damné ! Ils ne veulent pas que nous voyons à quoi ils ressemblent.

Le physicien Plauck qui regardait par-dessus son épaule dit alors :

— Sur une planète aussi grosse, il est normal que les muscles d'un être vivant requièrent un liquide porteur pour aider le corps. Si leur planète d'origine est B1 – encore plus grosse – cette forme de vie intelligente se trouve dans le cas d'un homme de la Terre sur Mars : le milieu lui permet un mouvement plus facile que sur sa planète natale. Toutefois, ils ont encore besoin d'un support additionnel. Ceci suggère une structure physique très dense, difficile à mouvoir.

Les yeux de Lesbee commençaient à lui faire mal et il quitta la table.

— Prenez cette bouteille, dit-il. Filmez les images à l'intérieur. Plus tard, nous les projetterons devant tout l'équipage.

Après une minute de réflexion, il ajouta :



— Et quand vous aurez tourné le film, essayez de trouver leur méthode pour mettre ainsi les images en bouteille. Ce ne sera pas facile. Ils en savent certainement beaucoup plus que nous sur la physique et la chimie des liquides.

Ceci dit, il se dirigea vers la chambre de son grand-père. Il trouva le vieil homme dans le coma.

Le Capitaine John Lesbee, premier commandant de l'*Espoir de l'Homme*, mourut pendant l'heure de sommeil, ce même jour sidéral, à l'âge respectable de cent trente et un ans. Le vaisseau avait quitté la Terre depuis soixante-dix-sept ans, quatre mois et neuf jours.

Six mois après sa mort, il ne restait plus ni homme ni femme de sa génération.

C'est alors que Lesbee III commit sa plus lourde erreur. Fidèle à son plan, il voulut se débarrasser d'Atkins, dont il n'avait plus besoin.

L'assassinat de Lesbee III par Atkins – aussitôt exécuté bien qu'il se prétendît en état de légitime défense – provoqua une nouvelle crise à bord de l'*Espoir*.

John Lesbee IV n'avait que dix ans. Browne recommanda de le nommer Capitaine sur-le-champ mais le Premier Officier Carson était d'un autre avis.

— Il est vrai, dit-il, papelard, que le garçon aura grandi au moment où nous atteindrons Procyon mais, dans l'intervalle, un Conseil du Capitaine devrait commander à sa place.

Carson reçut l'appui du Deuxième Officier Luthers et la motion fut adoptée. Plusieurs semaines passèrent. Alors, Browne découvrit que les deux épouses de feu Lesbee III vivaient maintenant avec Carson et Luthers.

À la réunion suivante du Conseil, Browne n'y alla pas par quatre chemins.

— Vous n'êtes que deux vieux coureurs, déclara-t-il. J'exige une élection immédiate. Et si vous n'acceptez pas tout de suite, j'avertis les savants et l'équipage.

Browne se leva, dominant les autres de toute sa taille. Carson commit l'imprudence de sortir un désintégrateur de sa poche. Quand il était furieux, et pressé, Browne ne connaissait pas sa propre force. Il empoigna les deux hommes et leur fracassa le crâne

l'un contre l'autre. Dans sa rage, Browne était incapable de se maîtriser.

Au bout de ses bras, il sentit les deux corps s'amollir peu à peu et cela finit par le calmer. Lorsqu'il se fut entièrement rendu compte de la situation, il réunit les savants, et l'assemblée résolut d'organiser des élections.

Il fallut quelque temps pour faire comprendre aux électeurs ce qu'on attendait d'eux mais, en fin de compte, un Conseil exécutif fut dûment élu par bulletin secret. Et ce Conseil reconnut les droits de John Lesbee IV à la succession de son père, le jour où il atteindrait l'indispensable majorité. Entre-temps, le Conseil nommait Browne « Capitaine provisoire », avec mandat d'un an.

Mais l'année suivante, deux membres du Conseil, qui avaient bien réfléchi à la question, présentaient leur propre candidature au poste de Capitaine. Browne fut néanmoins réélu.

L'ancien Troisième Officier se chagrinait un peu de cette opposition inattendue.

— Garçons, dit-il à ses deux fils, ces gens-là ne connaissent rien à la mission d'un officier.

Et il se mit à leur apprendre le travail minutieusement, jusqu'au dernier point.

— Autant que vous en sachiez quelque chose. Quelqu'un doit être au courant.

Sa conscience le tourmenta pour un petit temps, jusqu'au jour où il apprit que certains menaient campagne contre lui, derrière son dos. Browne dit sa façon de penser au Conseil exécutif.

— Je n'ai jamais rien vu de pareil. Quand des ânes comme le jeune Kesser ou ce vieux bouc de Plauck peuvent raconter impunément des horreurs sur votre compte, il y a quelque chose qui ne va pas. Je pense, mes amis, qu'à la fin de cette année, vous feriez peut-être bien de me nommer Capitaine, jusqu'à ce que Lesbee ait vingt-cinq ans. Cela mettra fin à ces idioties. Nous ne pouvons courir le risque de laisser le commandement tomber aux mains d'un cinglé qui ne connaît rien au vaisseau.

Le conseiller Plauck fit remarquer, sèchement, qu'une bonne connaissance de la physique était un atout non négligeable pour le chef qui doit exercer son commandement au sein d'un Espace rempli de forces dangereuses, les rayons cosmiques par exemple. Le

Conseil refusa ce qu'il voulut bien appeler la « recommandation » de Browne mais lui offrit un autre mandat d'un an.

Peu après cette réunion, l'un des conseillers, passant par hasard dans les jardins hydroponiques, reconnut un visage familier parmi les travailleurs. Il fit aussitôt rapport au Conseil qui convoqua une assemblée d'urgence. Browne se fit doux.

— Pourquoi le jeune Lesbee ne se dégourdirait-il pas un peu les muscles ? Ce principe de hiérarchie séparée est tout à fait erroné. À mon avis, tous les jeunes gens devraient travailler quelque temps aux jardins, chaque année. Je vais d'ailleurs mettre la question aux voix. Et je vous parie que les vrais travailleurs des jardins seraient ravis si vous, les gros bonnets, vous alliez leur dire un beau jour que certaines personnes sur ce vaisseau sont trop précieuses pour faire un travail manuel.

Plus tard, interrogé sur les progrès du jeune Lesbee dans son instruction d'officier, Browne hocha la tête, avec toute la gravité convenant aux circonstances.

— Franchement, messieurs, ses progrès ne sont pas très rapides. C'est même lamentable. Chaque jour, je le fais monter sur la passerelle, quand il a fini son travail aux jardins. Et on dirait que cela ne l'intéresse pas du tout. J'en suis à penser, bien à contrecœur, que le garçon n'est pas très doué. Il me paraît tout simplement incapable d'apprendre quelque chose.

Pour certains conseillers au moins, il était clair que Mr. Browne, Capitaine provisoire, apprenait, lui, très vite.

## XI

Dans les jardins hydroponiques, John Lesbee IV poursuivait la cueillette des fruits mûrs, sans prendre la peine de souffler un peu. La paroi la plus proche se trouvait à une soixantaine de mètres, mais la prudence du jeune homme n'avait pas de limite. Avec une désinvolture parfaitement étudiée, il écouta ce que la jeune fille avait à lui dire.

— D'après maman, les étincelles ont fait leur apparition, il y a deux jours. Nous devons donc approcher de Procyon.

Lesbee IV ne répondit rien. Il acceptait l'explication devenue classique : le phénomène des étincelles se produisait chaque fois que deux soleils, ou plus, arrachaient à leurs champs magnétiques respectifs un grand nombre de particules à forte énergie, les accélèrent et les projetaient dans l'espace interstellaire.

Bien que ses chances d'arriver au pouvoir fussent maintenant très minces, Lesbee IV appliquait toujours une « politique » qui lui prescrivait, entre autres choses, de ne pas discuter les questions techniques avec ses partisans. Il avait donné ses instructions à la jeune fille pour le « soir » précédent. Elle avait donc à présenter son rapport.

Les doigts de la jeune fille continuaient leur travail, automatiquement, tandis qu'elle poursuivait :

— Les autres pensent que vous devriez vous présenter à cette élection. Browne veut faire entrer son fils aîné au Conseil. Si nous pouvions vous élire à sa place... (Elle s'arrêta une seconde, puis :) N'oubliez pas que vous avez vingt-neuf ans. Et le Conseil semble toujours vous oublier. Vous devez vous battre pour vos droits.

Lesbee IV resta silencieux. Il était fatigué de ces idiots qui le

pressaient continuellement d'agir à visage découvert. Ne comprenaient-ils pas le danger ? De plus, il était indispensable d'attendre le résultat de l'exploration dans le système de Procyon. Si cela ne donnait rien et si l'on reprenait le chemin de la Terre, les canailles qui l'avaient dépossédé commenceraient à réfléchir un peu.

La jeune fille poursuivit son plaidoyer, la voix anxieuse.

— Si vous n'agissez pas, les hommes vont prendre eux-mêmes les choses en main. Ils sont fatigués – nous sommes tous fatigués – de faire le sale travail pour la moins bonne nourriture. Gourdy affirme que... nous allons prendre le vaisseau.

Elle avait peur de Gourdy, c'était certain. Et pour la première fois, Lesbee fit un geste qui ne s'accordait pas avec la cueillette des fruits.

— Ah ! dit-il et il laissa tomber la main sur sa cuisse, avec mépris. Ces fous ignorants ! Ils ne savent même pas de quoi ils parlent.

Prendre le vaisseau, excusez du peu – une bande d'ouvriers qui n'avaient jamais vu l'Espace, sinon sur un écran.

— Vous feriez mieux de vous hâter, dit la jeune fille. Vous feriez mieux de vous hâter et de prendre une décision...

Le Capitaine Browne reçut quelques vagues rapports sur la résurrection du mouvement de résistance. Il n'en perdit point sa bonne humeur et dit un jour à son cadet, le Lieutenant George Browne, Premier Officier du vaisseau :

— Ces pouilleux n'ont pas assez de cervelle pour voler ma casquette. En outre, qu'ils attendent un peu de voir mes plans à propos de Procyon. Cela va les faire réfléchir à deux fois !

Le jeune Browne ne répondit rien. Il considérait son père comme un parfait imbécile et déjà l'idée lui était venue qu'avec sa robuste constitution, le Capitaine mettrait longtemps, longtemps avant de céder les rênes. À cent et quatre ans, il était encore bon pour vingt autres années sur la passerelle.

Une trop longue attente, vraiment. Lui-même serait presque vieux le jour où il prendrait enfin le fauteuil. Il avait donc discuté la question avec son frère aîné qui devait présenter sa candidature au Conseil le mois suivant.

Peut-être serait-il assez judicieux de faire l'une ou l'autre confidence au groupe d'opposition clandestin ? Quelques vagues

promesses...

Un beau jour, Procyon A, un soleil jaune blanc, six fois plus lumineux que le Soleil terrestre, apparut dans le noir, devant la passerelle. Il grandit et grandit encore, toujours plus brillant. À quelques milliards de kilomètres, l'autre soleil, Procyon B, n'était qu'une petite tache pâle, de la taille d'un grain de café ; il fallait un télescope pour en distinguer nettement les contours.

Chose surprenante quand on pensait à l'énorme luminosité de Sirius, Procyon comptait plus de planètes encore. Vingt-cinq mondes se révélèrent l'un après l'autre dans les objectifs. Le vaisseau examina les systèmes des deux soleils, découvrit que tous deux étaient habités, et que les atmosphères étaient particulièrement riches en chlore.

— Nos prédécesseurs avaient de bonnes idées, dit le Capitaine Browne, mais ils ont toujours considéré ces civilisations étrangères avec trop de méfiance. Rappelons-nous bien ceci : pas une fois, les habitants de ces systèmes n'ont essayé de nous faire du mal. Et le vieux Capitaine Lesbee, me direz-vous ! Et je vous répondrai que vous êtes dans l'erreur. Le vieux Capitaine Lesbee a regardé une chose qui n'était pas faite pour les yeux d'un humain, son cerveau n'a pas tenu le coup et il est mort. En réalité, la chose informe et étrange qui se trouvait dans l'obus tenait le vaisseau entièrement à sa merci, et pourtant elle n'a rien fait pour le détruire, ni même l'endommager. Et voilà !

L'énorme Capitaine jeta un regard circulaire sur la salle du Conseil.

— Que devons-nous penser de tout cela ? Que nous sommes aujourd'hui dans la situation la plus avantageuse que nous ayons jamais connue. Le vieux Lesbee n'a pas osé prendre de risques dans le système du Centaure parce qu'il se trouvait devant l'inconnu. À Sirius, nous avons pris peur et nous avons décampé parce que l'inconnu se montrait si complètement, si absolument surhumain ! Maintenant, nous savons comment agir. Une civilisation stellaire paraît exister ici et elle peut nous révéler ce que nous désirons connaître. Et que désirons-nous connaître ? Eh bien, quelles planètes sont de dimensions à peu près semblables à celles de la Terre et possèdent une atmosphère composée d'oxygène ?

» Si nous les découvrons, qu'est-ce que ça peut faire à ces

créatures ? Pourquoi s'en inquiéteraient-elles ? Les planètes à oxygène sont hors de leur portée, à tout jamais, exactement comme le sont pour nous les planètes dont l'atmosphère est riche en soufre ou en chlore.

— Bon. Alors, nous allons leur dire ce que nous voulons savoir. Mais comment ?

Browne eut un sourire triomphant.

— Laissez-moi faire, dit-il. Laissez-moi faire et n'ayez crainte. Dès que ces créatures enverront un vaisseau à notre rencontre, vous verrez. Et elles verront aussi.

En fait, personne ne vit rien avant l'arrivée du quatrième vaisseau. Les trois premiers ignorèrent superbement l'*Espoir de l'Homme*. Le quatrième stoppa à une trentaine de kilomètres. Ensuite, il s'approcha jusqu'à cent mètres du vaisseau terrestre et resta immobile pendant tout le spectacle organisé par Browne à son intention.

Browne avait imaginé un mécanisme assez simple. Il fit monter un grand écran de cinéma dans un des « canots de sauvetage » puis lança le petit engin à l'extérieur. L'appareil de projection, installé sur la passerelle, envoya sur l'écran une série d'images qui montraient, dans l'ordre, l'*Espoir de l'Homme* quittant la Terre, arrivant au voisinage d'Alpha du Centaure, puis de Sirius, découvrant que l'atmosphère des planètes habitées était surtout constituée de chlore et de soufre. On expliqua cette découverte en projetant sur les vues des planètes les représentations schématiques de la structure atomique du chlore et du soufre, et celles de l'oxygène et de l'azote sur les photos de la Terre. On parlait de l'hypothèse que les créatures distingueraient l'importance respective de ces deux substances pour la vie de l'homme.

Alors commença la scène la plus importante de cet étrange spectacle. Une carte astronomique fut projetée sur l'écran. Elle représentait quelque soixante étoiles, toutes à moins de vingt années-lumière du Soleil. Sur cette image vinrent se superposer trois structures atomiques : le chlore, l'oxygène et le soufre. Les trois schémas furent projetés devant un soleil, maintenu quelques secondes puis déplacé vers un autre.

— Je me demande, dit Browne, combien de temps ils vont mettre pour comprendre que nous ignorons le genre d'atmosphère régnant

sur les planètes de ces étoiles ?

Les Procyens comprirent lorsque le triple point d'interrogation passa de la sixième à la septième étoile. Et ils le firent bien voir en effaçant les schémas et en projetant eux-mêmes sur la carte une série de structures atomiques, à côté de chaque étoile.

Browne compta quatre atmosphères riches en oxygène. Immédiatement après, les Procyens firent coïncider une autre carte astronomique avec celle des Terriens. Elle représentait plusieurs milliers de soleils ; à côté de chacun, le symbole atomique révélait la nature de l'atmosphère entourant les planètes habitables.

Puis le vaisseau étranger s'éloigna, son image devint de plus en plus petite sur les écrans des observateurs.

— Rentrez le canot, ordonna le Capitaine. Nous ferions mieux de partir, nous aussi. À mon avis, nous devons nous diriger vers Alta. C'est le système le plus proche.

Un peu plus tard, quand il fit rapport au Conseil, Browne arborait sur son large visage un sourire presque fat. Il était fier de lui. Grâce à son plan, un vaisseau terrestre possédait un film sur des vingtaines, des centaines peut-être, de planètes colonisables par les humains.

Le succès de son entreprise le remplissait d'orgueil. Il passait en revue les visages de ses conseillers. Se rendaient-ils compte à quel point ils avaient eu raison de l'élire Capitaine ? Peut-être comprendraient-ils maintenant que les élections n'étaient plus nécessaires ? Ce serait une sage mesure que de les supprimer définitivement. Le système électoral était vraiment très dangereux et contraire à tous les principes sur la direction des vaisseaux militaires. L'affaire devait être réglée de manière à éviter toute confusion si par hasard il lui arrivait quelque chose.

Non qu'il se sentît vieillir. Mais le voyage vers Alta prendrait encore trente années et il pouvait très bien ne pas survivre à ces trois décennies. Pour des raisons strictement sentimentales, Browne voulait obtenir le droit de nommer son successeur. Le titre de Capitaine devait aller à son fils cadet.

Il y pensait encore quand son regard se fixa sur la porte, de l'autre côté de la pièce. Browne vit le bouton tourner ; il fut frappé d'une étrange intuition, rapide comme l'éclair.

Et il saisit son désintégrateur...



Sa vitesse de réaction sauva le vaisseau des rebelles mais ne put sauver sa propre vie. Un peu plus tard, lorsque le cadet des fils Browne accourut au secours du Conseil avec un groupe de savants et de techniciens en armes, il ne trouva que des morts, à l'exception d'un seul homme, grièvement blessé d'ailleurs. La rébellion avait tué le Capitaine Browne et son fils aîné. Les cadavres de Plauck et Kesser étaient à peine reconnaissables mais les deux hommes avaient eu le temps, semblait-il, de tirer leurs armes et de faire feu sur les rebelles conduits par Gourdy. On découvrit bientôt que Lesbee IV avait refusé de prendre part au mouvement.

Plus de vingt jeunes gens avaient suivi Gourdy dans l'insurrection, dix-sept étaient morts. Dans le couloir, une traînée de sang mena tout d'abord à deux mutins grièvement blessés puis à un entrepôt où Gourdy s'était barricadé.

Comme il refusait de se rendre, ses adversaires employèrent contre lui leur meilleure connaissance du vaisseau. D'une course secrète, on perça silencieusement un trou dans la paroi de l'entrepôt. Gourdy mourut sans savoir comment.

Le nouveau Capitaine Browne, âgé lui-même de soixante-dix ans, eut la délicatesse d'offrir sa propre cabine au conseiller blessé. Tard dans la période de sommeil, il réfléchit au problème que posait cet unique survivant du groupe électoral ; après quelques minutes, il secoua la tête, énergiquement. Sa décision était prise.

— Si ce gaillard survit, pensa-t-il, les élections peuvent être rétablies, ce qui serait absolument ridicule.

Aussitôt, il appela son fils par l'intercom. Les deux hommes – le fils avait alors quarante-cinq ans – tombèrent vite d'accord. Le plus jeune retourna dans sa cabine.

Et quand s'acheva la période de sommeil, il entendit sans aucune surprise son père annoncer à l'équipage que le conseiller était mort de ses blessures.

Plus personne à bord n'avait le droit d'exiger une élection.

## XII

Cent neuf ans après avoir quitté la Terre, *l'Espoir de l'Homme* se plaça sur orbite autour d'Alta III, la seule planète habitable et habitée du système.

Le « matin » suivant, le Capitaine Browne annonça aux quatrième et cinquième générations de « colons » qu'un canot habité serait lancé vers la surface de la planète.

— Chaque membre de l'équipage doit comprendre que sa vie est au service de la communauté. Nos arrière-grands-parents, qui sont partis jadis à la conquête des régions les plus lointaines de l'espace, ont espéré ce jour avec un indomptable courage. Nous devons nous montrer dignes de nos ancêtres.

Browne conclut son discours en annonçant que la liste des hommes désignés pour cette équipée serait rendue publique dans moins d'une heure.

— Et je sais que tous les hommes du bord, tous les vrais hommes, souhaitent voir leur nom sur la liste.

À ces mots, John Lesbee, le cinquième de sa lignée, eut un triste pressentiment – que les faits allaient bientôt confirmer.

Alors même que le jeune homme hésitait entre la résignation et la révolte désespérée, la voix du Capitaine Browne se fit entendre à nouveau dans les haut-parleurs.

— Je suis sûr que tous vous partagerez la joie et l'orgueil de John Lesbee à qui le commandement de ce navire fait l'honneur de confier la direction du canot portant les espoirs de l'humanité dans ces lointaines régions de l'espace. Voici maintenant les membres de l'équipe...

Et Browne nomma sept des neuf personnes avec qui Lesbee

complotait de prendre le pouvoir.

Comme le canot ne pouvait emmener que huit hommes, Lesbee comprit que Browne exploitait la situation au maximum. Il entendit la suite de l'allocution dans une détresse grandissante. Le Capitaine ordonnait à tout l'équipage de s'assembler dans la salle de récréation.

— Je demande à l'équipe du canot de se joindre à moi et aux autres officiers. Voici les ordres : le canot devra se rendre à tout engin qui cherchera à l'intercepter. Ses télé-observateurs relaieront toutes leurs observations jusqu'ici, ce qui nous permettra d'évaluer le niveau scientifique des créatures vivant sur la planète.

Lesbee courut vers sa chambre, sur le pont des techniciens. Peut-être Tellier ou Cautlin chercheraient-ils à le voir ? Il voulait faire le point avec ses partisans, fût-ce quelques secondes. Lesbee attendit cinq longues minutes mais aucun des conspirateurs ne vint frapper à sa porte.

Néanmoins, il eut le temps de souffler un peu, de se calmer les nerfs. L'odeur du vaisseau le réconfortait un peu. Depuis sa plus tendre enfance, les effluves d'ozone et de métal à haute température lui étaient familiers. L'astronef était sur orbite maintenant, les odeurs se dissipaient mais leur effet sur le jeune homme restait le même.

Il s'assit dans le fauteuil où il avait l'habitude de lire, ferma les yeux, respira toutes ces odeurs produites par tant d'énergies titanesques. Il sentit la peur quitter son esprit et son corps. Il retrouva son courage et sa hardiesse.

Lesbee savait que la conspiration l'exposait à de gros risques. Pire encore, le fait que Browne l'ait placé à la tête de l'équipe était parfaitement justifié ; personne ne contesterait son choix. Lesbee était le technicien le plus qualifié du bord. À dix ans, Browne III l'avait pris en main et lancé dans un long programme d'instruction ; l'une après l'autre, Lesbee avait maîtrisé toutes les connaissances indispensables dans les divers services techniques. Et Browne IV avait poursuivi son éducation.

Il avait appris à réparer les systèmes de commande, démêlé peu à peu l'enchevêtrement des fonctions cybernétiques. Depuis longtemps, la gigantesque toile d'araignée des circuits électroniques

lui était si familière qu'il la considérait un peu comme le prolongement de son propre système nerveux.

Lesbee n'avait jamais eu le temps d'étudier les principes fondamentaux de la propulsion du navire. Ces notions étaient contenues dans un cours auquel Browne lui avait donné accès mais Lesbee n'avait pu en recueillir que quelques bribes. Dans ces régions élevées de la science, il en connaissait à vrai dire moins que son père.

Celui-ci avait bien essayé de transmettre son savoir à son fils. Mais le garçon avait déjà tant de travail ailleurs qu'il lui arrivait de s'assoupir pendant les leçons. Et pour le père, il était pénible d'enseigner ces matières ardues à un élève fatigué et à moitié endormi. Il se rappelait d'ailleurs à quel point il avait peiné, autrefois, pour les apprendre, dans des conditions de surmenage à peu près semblables.

Le jeune Lesbee éprouva un certain soulagement à la mort du vieux. Sa disparition lui permettait de prendre, enfin, un peu de repos. Mais depuis lors, il s'était rendu compte qu'en imposant une formation inférieure au descendant du premier Capitaine, la famille Browne avait remporté sa plus grande victoire.

Dans le corridor menant à la salle de récréation, Lesbee se demanda tout à coup si les Browne ne l'avaient pas instruit uniquement pour lui confier un jour une mission comme celle-ci.

Ses yeux s'écarquillèrent d'horreur. Si c'était vrai, son propre complot n'était qu'un prétexte. La décision de le mettre à mort était prise depuis plus de dix ans, alors que le vaisseau se trouvait encore à des années-lumière de Procyon...

Le canot fonçait vers Alta III. Assis aux doubles fauteuils de commande, Lesbee et Tellier contemplaient sur l'écran de proue l'atmosphère brumeuse de la grande planète. Le Dr Tellier n'avait jamais compris pourquoi le vaisseau spatial ne pouvait même pas atteindre le quart de la vitesse de la lumière. D'après ses documents, il comptait dépasser la vitesse de la lumière mais il était mort trop vite pour permettre à son fils de continuer ses travaux. Depuis, personne ne s'était montré capable de reprendre les calculs là où Tellier les avait laissés.

Les savants qui lui avaient succédé croyaient vaguement que l'*Espoir* était entré dans un de ces phénomènes paradoxaux

qu'impliquait la théorie de Fitzgerald et Lorentz.

Quelle que fût l'hypothèse, le problème restait à résoudre.

Lesbee regardait Tellier, son meilleur ami et maintenant son compagnon d'aventure. Ressentait-il aussi cet étrange vide intérieur ? La situation était incroyable : pour la première fois, des hommes allaient quitter le grand vaisseau spatial. « Et nous voici, pensa Lesbee, nous voici tombant vers une planète, une de ces masses d'eau et de terre inconnues. »

Sur l'écran, à ses yeux fascinés, l'énorme boule grossissait toujours davantage.

Suivant une trajectoire oblique, ils commencèrent une longue et rapide approche, prêts à s'enfuir à pleins réacteurs si leurs systèmes de protection ne résistaient pas aux ceintures de radiations naturelles. Mais à chaque degré de radiation qu'enregistraient leurs appareils, les cadrans montraient que les machines du canot réagissaient parfaitement.

Soudain, une sonnerie d'alarme déchira le silence.

À la même seconde, le regard d'un des télé-observateurs se fixa sur un point lumineux, qui montait vers eux, à toute vitesse.

Un missile !

Mais le point brillant quitta sa première ligne de vol, décrivit un cercle complet autour du canot, prit position à plusieurs kilomètres et se mit à tomber avec eux, suivant une trajectoire parallèle.

— Ils ne nous laisseront jamais atterrir.

Et Lesbee en ressentit une profonde désillusion.

Un autre signal retentit sur le tableau de commande.

— Ils nous observent, dit Tellier, le visage tendu.

À peine avait-il parlé que le canot parut frissonner puis se raidir sous leurs pieds. Plus de doute, maintenant : l'autre engin leur décochait un rayon tracteur. Il saisit le canot et l'attira, irrésistiblement. La science d'Alta III se révélait déjà formidable.

Le canot poursuivait son mouvement, incapable de se défendre.

Rassemblés autour de l'écran, les huit hommes virent le point lumineux se rapprocher, prendre la forme d'un objet ; grandir, grandir. Sa taille dépassait nettement celle du petit canot.

Un choc, un bruit métallique. Le canot trembla de la proue à la poupe.

Avant même que les vibrations aient cessé, Tellier dit à ses

compagnons :

— Regardez ! Ils font coïncider leur sas de sortie avec le nôtre !

Derrière Lesbee, les hommes se lancèrent dans ces plaisanteries qui donnent du cœur au ventre quand le danger menace. L'humour était grossier mais efficace : il dissipa en partie la terreur. Lesbee ne put s'empêcher de rire.

Provisoirement libéré de son angoisse, persuadé que Browne l'observait et qu'il n'y avait rien d'autre à faire, il dit :

— Ouvrez le sas ! Obéissez aux ordres, laissez-vous capturer !

## XIII

Quelques minutes après l'ouverture du sas, le vaisseau étranger ouvrait également le sien. Quatre poutres caoutchoutées sortirent de sa coque, dépliant en accordéon une sorte de tunnel qui vint se fixer au canot terrestre. Les deux entrées étaient maintenant isolées de l'espace ambiant, protégées du vide.

L'air siffla dans le passage qui reliait les deux engins. Dans le sas des Procyens, une porte intérieure s'ouvrit.

Lesbee retint son souffle.

Un mouvement dans le passage. Une créature apparut sur l'écran du télé-observateur. L'être se dirigeait vers le canot avec une totale assurance. Arrivé près de la coque, il se mit à frapper le métal avec l'objet qu'il avait en main.

La créature possédait quatre bras et quatre jambes, un long corps mince qu'elle tenait très droit. Elle n'avait pour ainsi dire pas de cou, mais la « peau » faisait de nombreux plis entre la tête et le tronc, ce qui devait lui donner une grande souplesse de mouvement.

Alors que Lesbee notait soigneusement les détails de son apparence, l'être tourna légèrement la tête et deux grands yeux sans expression se plantèrent droit dans l'objectif du télé-observateur secret qui, de la paroi extérieure, photographiait la scène. La créature regardait donc Lesbee en pleine figure.

Lesbee eut un battement de paupières et détourna son regard de l'écran. Il avala péniblement sa salive, fit un signe à Tellier et ordonna :

— Ouvrez !

Quand le canot terrestre ouvrit sa porte extérieure, six autres créatures à quatre jambes firent leur apparition dans le passage, et

s'avancèrent en file indienne, aussi confiants que le premier.

Comme elles franchissaient la porte du canot, leurs pensées se transmirent instantanément à l'esprit de Lesbee.

Alors que Dzing emmenait son commando de prise dans le passage reliant le petit vaisseau des Karn à l'engin terrestre, son chef lui avait sans doute envoyé un message car il pensait maintenant la réponse, faisait son rapport.

— La pression d'air et la proportion d'oxygène sont à peu près égales à ce que nous avons sur Karn. Ils peuvent certainement vivre sur notre planète.

Dzing s'avança dans le canot et comprit tout à coup qu'il se trouvait dans la cabine de commande. Alors, pour la première fois, il aperçut les hommes. Il s'arrêta, son équipe s'arrêta derrière lui et les deux groupes – humains et Karn – restèrent face à face.

Dzing ne fut pas surpris de l'apparence de ces bipèdes. Auparavant, les rayons observateurs de son engin avaient traversé les parois du canot terrestre et photographié exactement les silhouettes de ses occupants.

Dzing voulait être sûr que les étrangers se rendaient vraiment ; aussi commanda-t-il à son équipe, toujours par télépathie :

— Faites comprendre aux prisonniers qu'ils doivent enlever leurs vêtements, par mesure de précaution.

... Cet ordre fut une indication précieuse pour Lesbee. Jusqu'alors, il se demandait si ces créatures pouvaient ou non recevoir les pensées des hommes comme il recevait les leurs. Depuis leur apparition, les Karn tenaient leurs conversations mentales comme s'ils ignoraient complètement les pensées des humains. Or, les Karn s'approchaient maintenant ; l'un d'eux vint tirer la veste de Lesbee, d'un geste éloquent. Il n'y avait donc plus de doute.

Cette transmission de pensée était à sens unique : des Karn aux hommes.

En se déshabillant, Lesbee savourait déjà toutes les implications de cette découverte... que Browne devait absolument ignorer.

Lesbee enleva tous ses vêtements, mais avant de les déposer, il prit dans une poche son calepin et son stylo. Debout, complètement nu, au milieu de la cabine, il écrivit en toute hâte :

*Attention aux écrans ! Ne montrez pas que nous pouvons lire les pensées de ces créatures.*



Il fit circuler le calepin parmi les hommes et se sentit soulagé lorsque chacun eut bien lu la phrase et approuvé d'un signe de tête.

Dzing communiquait par télépathie avec son chef resté sur la planète.

— Il est clair que ces étrangers ont reçu l'ordre de se rendre. Le problème maintenant, c'est de nous laisser prendre par eux sans éveiller les soupçons.

Lesbee ne perçut pas directement la réponse. Mais il la lut dans l'esprit de Dzing :

— Commencez à tout mettre sens dessus dessous dans le canot. Voyez si cela provoque une réaction.

Les Karn se mirent aussitôt à l'œuvre, ils arrachèrent les tableaux de commande, les plaques du plancher. En quelques instants, les instruments, les fils, les innombrables appareils furent mis à nu, exposés aux regards.

Browne regardait certainement la mise à sac car, avant que les Karn eussent pu s'attaquer aux machines automatiques, un ordre éclatait dans les haut-parleurs :

— Attention, les hommes du canot ! Je ferme votre sas. Dans vingt secondes exactement, je vous dégage et je vous lance dans une abattée violente vers la droite.

Pour Lesbee et Tellier, les mesures de précaution étaient simples ; s'asseoir dans leurs fauteuils et les tourner de manière à ce que l'accélération les pousse contre le dossier. Les autres hommes se couchèrent sur le plancher éventré, s'accrochant aux membrures pour mieux résister au choc.

Le canot se déroba sous les pieds de Dzing, lentement d'abord mais avec assez de force pour le plaquer contre l'une des parois. Là, les nombreuses « mains » de Dzing purent s'agripper aux poignées soudain apparues sur le métal lisse. Ensuite il tendit ses quatre courtes jambes au moment où le virage devenait plus serré et supporta le reste de l'accélération de son corps raidi, dans la meilleure position possible. Ses compagnons firent de même. Tous feignirent d'être affectés par l'inertie.

Bientôt, l'affreuse pression diminua, Dzing put estimer que la nouvelle direction coupait leur ancien cap presque à angle droit.

Pendant l'abattée, il avait informé la planète de ce qui se passait. La réponse lui parvenait maintenant.

— Continuez à détruire leurs appareils et attendez leur réaction. S'ils vous attaquent, soyez prêts à succomber !

Très vite, Lesbee écrivit sur son carnet : *Pas besoin de subtilités pour les capturer. Ils vont nous faciliter les choses !*

Nerveux, il attendit que ses hommes eussent bien saisi le message. Il ne comprenait pas leur attitude : n'avaient-ils donc rien remarqué ?

Tellier ajouta une note personnelle à la phrase : *Plus de doute : ces êtres ont également reçu l'ordre de se sacrifier.*

Voilà qui réglait l'affaire, pour Lesbee du moins. Les autres ne s'apercevaient de rien et interprétaient la situation tout de travers. Lesbee poussa un soupir de soulagement car cette erreur lui donnait le plus grand des avantages : son instruction de technicien le mettait en position de force.

Apparemment, il était le seul à pouvoir comprendre ce que ces créatures étaient en réalité.

La meilleure preuve se trouvait dans l'extraordinaire clarté de leurs pensées. Sur Terre, il y avait de cela bien longtemps, on avait pu établir l'existence d'un pouvoir télépathique chez l'homme. Ce pouvoir se révélait malheureusement très inconstant et ne pouvait être utilisé qu'à l'extérieur du cerveau par amplification électronique.

La quantité d'énergie nécessaire pour augmenter la puissance du phénomène brûlait les nerfs cérébraux si on l'appliquait directement.

Les Karn l'utilisaient directement ; ce n'étaient donc pas des êtres vivants.

Dzing et ses compagnons étaient en fait des robots extrêmement perfectionnés.

Les vrais habitants d'Alta III ne risquaient pas leur peau dans cette aventure. Autre aspect de la question, très important pour Lesbee : il savait comment employer ces merveilleuses machines pour vaincre Browne, se rendre maître de l'*Espoir de l'Homme* et entamer le long retour vers la Terre.

## XIV

Tout le temps qu'il échafaudait son plan de manœuvre, Lesbee avait regardé passivement les Karn occupés à leur travail de destruction. Soudain, il dit tout haut :

— Hainker, Graves.

— Oui ?

Les deux hommes répondirent ensemble.

— Dans un petit moment, je vais demander au Capitaine Browne de faire tourner le canot encore une fois. Au changement de direction, servez-vous de vos fusils à gaz !

Les hommes grimacèrent de soulagement.

— C'est comme si c'était déjà fait, dit Hainker.

Aux quatre autres membres de son équipe, Lesbee ordonna de mettre en action les mécanismes de capture dès que le canot aurait atteint la vitesse maximum. Il dit à Tellier :

— Tu prends le commandement s'il m'arrive quelque chose.

Ensuite, il écrivit un dernier message sur le calepin : *Ces créatures vont feindre de perdre connaissance mais elles poursuivront leur communication télépathique. N'y prenez pas garde et ne faites aucun commentaire là-dessus.*

Lesbee se sentit beaucoup plus à l'aise, lorsqu'il eut récupéré le carnet. Aussitôt il alla se placer devant l'écran.

— Capitaine Browne ! Faites-nous prendre un nouveau virage, juste assez rapide pour les coller à la paroi !

C'est ainsi qu'ils capturèrent Dzing et ses étranges compagnons.

Comme prévu, les Karn continuèrent leurs échanges télépathiques. Dzing transmit à son chef lointain :

— Je pense que nous ne nous sommes pas trop mal débrouillés.

(La planète dut répondre car il poursuivit, un peu plus tard :) Oui, Commandant. Selon vos instructions, nous sommes maintenant prisonniers et nous attendons les événements. La méthode de capture ? Chacun de nous est maintenu contre la paroi par une machine dont la section principale s'ajuste aux contours de notre corps. Plusieurs appendices métalliques rigides nous emprisonnent les bras et les jambes. Tous ces mécanismes sont commandés électroniquement et nous pouvons, bien sûr, nous échapper quand nous le voulons. Naturellement, cette action est pour plus tard.

Lesbee en eut froid dans le dos ; mais pour les sacrifiés, il n'est aucun retour.

Un nouvel ordre à ses hommes.

— Habillez-vous. Puis commencez à réparer le canot. Refixez toutes les plaques du sol sauf la section G8. Ils ont enlevé quelques instruments et je préfère m'en occuper moi-même pour être sûr que tout soit remis en place correctement.

Une fois rhabillé, Lesbee remit le canot sur son ancien cap et appela Browne.

L'écran s'alluma presque aussitôt et Browne, le visage sombre, regarda fixement Lesbee avec une expression soucieuse, un manque d'assurance assez lamentable chez un officier de quarante ans.

Browne dit, sans aucune chaleur :

— Mr. Lesbee, je vous félicite, vous et votre équipage, du succès de votre mission. On dirait que nous possédons une légère supériorité scientifique sur cette race et que nous pouvons tenter un atterrissage.

Comme il n'y aurait jamais d'atterrissage sur Alta III, Lesbee attendit, sans répondre. Browne paraissait maintenant plongé dans ses pensées.

Enfin, l'officier bougea un peu sur sa chaise. Il semblait toujours incertain, peu sûr de lui.

— Mr. Lesbee, dit-il, comme vous le comprenez sans doute, cette situation est extrêmement dangereuse pour moi, et, s'empressa-t-il d'ajouter – pour l'expédition tout entière.

En entendant ces mots, Lesbee eut soudain la conviction que Browne ne le laisserait pas rentrer à bord de l'astronef. Or, il *devait* à tout prix regagner l'*Espoir* pour atteindre son propre objectif. « Il faudra donc que je révèle toute l'affaire et que je feigne de proposer

un compromis. »

Il respira profondément, planta son regard droit dans les yeux de Browne, sur l'écran, et dit, avec le courage désespéré d'un homme à qui la situation n'offre aucune voie de retraite :

— Il me semble, monsieur, que deux solutions s'offrent à nous. Tous ces problèmes personnels peuvent se régler soit par une élection démocratique soit par un commandement double.

À toute autre personne écoutant cette conversation, l'offre de Lesbee pouvait paraître sans conséquence. Mais Browne comprit qu'elle venait à son heure. Il ricana :

— Ainsi, vous jetez le masque. Eh bien ! laissez-moi vous dire une chose, Mr. Lesbee. On n'a jamais parlé d'élections lorsque les Lesbee étaient au pouvoir. Et pour une excellente raison. Un vaisseau spatial doit être commandé par une aristocratie technique. Quant au double commandement, cela ne marcherait pas.

Lesbee poussa son mensonge un peu plus avant.

— Si nous débarquons, il faudra deux chefs d'autorité égale – un sur la planète, un sur le vaisseau.

— Je ne vous ferais jamais confiance sur le vaisseau, dit Browne, carrément.

— Alors, restez sur le vaisseau. Ce ne sont que des détails sur lesquels nous pouvons tomber d'accord.

L'autre devait avoir peine à dominer ses sentiments. Hors de lui, il éclata :

— Votre famille a quitté le pouvoir depuis plus de cinquante ans ! Comment pouvez-vous croire qu'il vous reste encore quelque droit ?

Lesbee contra tout aussitôt :

— Comment se fait-il que vous sachiez de quoi je parle ?

Browne répondit, la voix grinçante de rage :

— Le pouvoir héréditaire est une invention du premier Lesbee. La Terre n'avait donné aucun ordre à ce sujet.

— N'empêche que vous en bénéficiez vous-même, de ce pouvoir héréditaire.

Et l'autre, les dents serrées :

— Voyons, c'est absolument ridicule. Le gouvernement terrestre en poste au moment de notre départ, un gouvernement dont les membres sont morts depuis longtemps, nomme quelqu'un à la tête de ce vaisseau... et aujourd'hui, le descendant de ce premier chef

viendrait prétendre que le fauteuil lui revient, à lui et à sa famille, pour l'éternité !

Lesbee resta silencieux, l'éclat de Browne le stupéfiait, ainsi que la sombre rancune libérée par son initiative. Il n'en fut que plus certain de son bon droit, si c'était possible, et soumit son autre proposition sans le moindre remords.

— Capitaine, nous sommes en pleine crise pour le moment. Nous devrions remettre notre querelle privée à plus tard, dans l'intérêt général. Pourquoi ne pas emmener un de ces prisonniers à bord pour l'interroger, à l'aide de films ou de tout autre moyen ? Ensuite, nous pourrions discuter votre situation et la mienne.

À voir le visage de Browne sur l'écran, il comprit que le bien-fondé de cette suggestion et ses avantages possibles faisaient tout doucement leur chemin dans l'esprit de son adversaire.

Browne dit, très vite :

— Vous rentrez seul à bord – et avec un seul prisonnier. Personne d'autre !

Lesbee en ressentit comme un vertige, il frémit de joie : l'autre mordait à l'appât. « On dirait un exercice de logique, pensa-t-il. Browne va tenter de m'assassiner dès qu'il me tiendra, tout seul, et qu'il sera sûr de pouvoir attaquer sans risque. Mais ce plan même va me permettre de rentrer à bord et là, je pourrai exécuter *mon* plan. »

Browne fronçait les sourcils maintenant. Il dit, la voix inquiète :

— Mr. Lesbee, y a-t-il une raison pour que nous n'amenions pas une de ces créatures à bord ?

Lesbee hocha la tête.

— Aucune raison, monsieur.

Pieux mensonge.

Browne avait maintenant le visage d'un homme qui prend une irrévocable décision.

— Parfait. À bientôt. Nous pourrions discuter les autres détails.

Lesbee n'osa plus rien ajouter. Il hocha la tête en signe d'assentiment et coupa le contact, frissonnant, troublé, mal à l'aise.

Puis, il haussa les épaules, se pencha sur la section du plancher que ses hommes avaient laissée ouverte à son intention. Il étudia les codes sur chaque unité de programmation comme s'il cherchait celles qui devaient reprendre place à cet endroit.

Lesbee découvrit la série voulue : un ensemble compliqué d'unités à raccordement transversal conçu pour la programmation d'un système d'atterrissage à commande lointaine, un mécanisme Waldo perfectionné, pouvant amener l'engin sur une planète ou l'en faire repartir ; le tout réglé sur la longueur d'onde de la pensée humaine.

Lesbee glissa chaque unité de la série dans sa position séquentielle et remit la plaque de protection.

Une fois cet important travail terminé, il ramassa l'accessoire de commande à distance pour la série et le mit discrètement dans sa poche.

Puis, il retourna au tableau de commande et examina les montagnes de fils électriques, les comparant à un diagramme fixé à la paroi. Les Karn avaient arraché un certain nombre de fils. En même temps, il s'arrangea pour court-circuiter d'un tour de pince un relais vital du pilotage automatique à commande lointaine.

Il remplaça le panneau sans l'attacher complètement. Le temps passait et, comme cette dernière initiative serait facilement justifiable aux yeux de Browne, il sortit une cage de la cabine-entrepôt et y enferma Dzing.

Avant de refermer le couvercle, il monta dans la cage un système à résistance simple qui empêcherait le Karn d'émettre sur la longueur d'onde de la pensée humaine. L'appareil était simple en ce qu'il n'était pas sélectif. Un interrupteur lançait à volonté un courant d'énergie dans les parois métalliques de la cage, sur la longueur d'onde de la pensée. Un léger mouvement du doigt pouvait donc mettre Dzing en contact avec l'extérieur ou l'en isoler.

Son appareil installé, Lesbee en glissa la petite commande à distance dans son autre poche. Il n'envoya pas le courant, pas encore.

De sa cage, Dzing transmettait par télépathie.

— Il est significatif que ces êtres m'aient choisi tout spécialement. À moins d'une pure coïncidence, on peut conclure qu'ils sont très observateurs et se sont aperçus que je dirigeais les opérations. Quel que soit le motif, il serait stupide de retourner en arrière, maintenant.

Une cloche retentit dans le canot. Lesbee vit un point lumineux apparaître dans le coin supérieur d'un écran, se diriger très vite vers

le centre, à l'intersection des deux lignes graduées. Inexorablement, *l'Espoir de l'Homme* et le canot se rapprochaient, pour leur terrible rendez-vous.



## XV

Browne avait dit :

— Venez tout de suite au P.C. d'urgence.

Lesbee avait chargé la cage sur un chariot électrique ; au volant du petit véhicule, il quitta le sas B de l'astronef – et s'aperçut que l'homme chargé de la manœuvre dans la chambre de commande du sas était le Deuxième Officier Selwyn. Un bien haut grade pour un travail aussi routinier ! Selwyn le salua de la main avec une grimace qui pouvait passer pour un sourire.

Lesbee ne rencontra personne sur son trajet. L'équipage avait évidemment reçu la consigne d'évacuer cette partie du vaisseau. Un peu plus tard, plein d'une farouche détermination, Lesbee déposait la cage au milieu du P.C. d'urgence et l'ancrait magnétiquement au sol.

Browne quitta son fauteuil de commandement sur l'estrade recouverte de caoutchouc et descendit les quelques marches, à sa rencontre. Il s'avancait, souriant, la main tendue. C'était un homme de haute taille, comme tous les Browne, d'une tête plus grand que Lesbee, taillé à la hache et par là même assez séduisant. Tous deux se trouvaient seuls dans la pièce.

— Votre franchise m'a fait plaisir, dit Browne. Je n'aurais jamais pu vous parler aussi carrément si vous ne m'aviez donné l'exemple.

Mais, tout en lui serrant la main, Lesbee était sur ses gardes, prêt à la riposte : « Il essaie de racheter son erreur, cette colère idiote. On peut dire que je l'ai poussé à bout. »

Browne poursuivait sur le même ton cordial.

— Ma décision est prise. Une élection est tout à fait hors de propos. Le navire fourmille d'opposants, dépourvus de formation

technique. Pour la plupart, ils n'ont qu'une seule idée : retourner sur Terre. Ils ne voient pas plus loin.

Lesbee, qui désirait exactement la même chose, se cantonna dans un silence prudent.

— Vous serez Capitaine au sol, dit Browne, je serai Capitaine sur le vaisseau. Pourquoi ne pas nous mettre au travail immédiatement et rédiger un communiqué commun ? Dès que nous serons d'accord sur un texte, je pourrai le lire sur l'intercom, informer tout le monde à bord.

En s'asseyant à côté de Browne, Lesbee pensait : « Quel avantage trouve-t-il à me nommer Capitaine au sol ? »

Il finit par conclure, avec un certain cynisme, que l'autre voulait gagner sa confiance, le bercer de belles paroles, l'endormir, le tromper... puis, le détruire.

Lesbee examina furtivement les lieux. Le P.C. d'urgence était une vaste pièce carrée, jouxtant les gros moteurs centraux. Son tableau de commande reproduisait dans ses moindres détails celui de la passerelle. Le vaisseau se dirigeait de l'un ou l'autre endroit mais les signaux électroniques lancés de la passerelle pouvaient passer en priorité, annuler ceux du P.C. d'urgence, sur une simple manœuvre de l'officier de quart.

Un rapide calcul mental et Lesbee conclut que le Premier Officier Miller devait être de service sur la passerelle. Miller comptait parmi les plus chauds partisans de Browne. Le gaillard les observait sans doute sur ses écrans, prêt à secourir Browne au moindre appel.

Quelques minutes plus tard, Lesbee écoutait Browne lire leur communiqué commun et le désigner comme Capitaine au sol. Il était surpris, et troublé ; Browne devait avoir une confiance absolue en son propre pouvoir, en sa position sur le vaisseau. Concéder le grade de Capitaine à son rival le plus dangereux présentait un risque énorme. Mais Browne n'avait pas fini de le surprendre. Alors que tous deux se trouvaient encore sur les vidéos, Browne se pencha vers Lesbee, lui donna une tape affectueuse sur l'épaule et dit :

— Comme vous ne l'ignorez pas, John est le dernier descendant direct du premier Capitaine. Personne ne sait exactement ce qui s'est passé lorsque mon grand-père a pris le commandement, il y a maintenant un demi-siècle. Mais je sais très bien que le vieil homme se croyait le seul à pouvoir comprendre la situation et décider la

conduite à suivre. Je crois qu'il se serait opposé à n'importe quel jeune freluquet échappant aussi peu que ce fût à son contrôle. Je me suis souvent dit que mon père avait été la victime plutôt que le bénéficiaire des initiatives prises par mon grand-père dans la conviction de sa supériorité.

Browne eut un sourire engageant.

» De toute manière, bonnes gens, si nous ne pouvons réparer les pots cassés jadis, nous pouvons certainement commencer à guérir les blessures, sans – le ton devint soudain très ferme – sans oublier que ma propre formation et ma propre expérience me donnent le droit de commander le vaisseau.

Une pause.

» Le Capitaine Lesbee et moi, nous allons maintenant essayer, ensemble, de communiquer avec les êtres intelligents venus de la planète et capturés par nous. Vous pouvez assister à l'entrevue bien que nous nous réservions le droit de couper l'intercom si la situation le justifie. (Et, se tournant vers Lesbee :) À votre avis, que devons-nous faire d'abord, John ?

Lesbee était devant un dilemme. Pour la première fois, il doutait vraiment ; après tout, l'autre pouvait être sincère. Une éventualité d'autant moins agréable que dans quelques secondes, il allait dévoiler son propre plan.

Il soupira, comprenant qu'il en était au point où le recul n'est plus possible. « Il faudra, pensa-t-il, amener toute cette folie en pleine lumière. Alors seulement, nous pourrons considérer l'accord comme réel. »

Puis il dit, la voix haute et calme :

— Pourquoi ne pas amener le prisonnier ici, pour que nous puissions l'observer ?

Le rayon tracteur souleva Dzing de sa cage, le libérant des énergies qui avaient intercepté ses ondes cérébrales ; aussitôt, le Karn transmit par télépathie à son contact sur Alta III.

— J'ai été retenu dans une sorte de cage dont les parois métalliques sont aimantées pour empêcher la communication. Je vais essayer maintenant de découvrir l'état et les performances de ce vaisseau...

Browne se jeta immédiatement sur la manette et coupa l'intercom. L'équipage ne pouvant plus voir ni entendre, il se tourna

vers Lesbee, accusateur :

— Dites-moi pour quelle raison vous m'avez caché que ces êtres communiquent par télépathie.

Le ton était menaçant. Une flamme de colère brillait dans ses yeux.

Le moment de la vérité.

Lesbee hésita puis rappela simplement combien leurs relations étaient tendues auparavant. Il conclut avec franchise :

— En gardant la chose secrète, j'espérais vivre un peu plus longtemps ; ce n'était certainement pas ce que vous désiriez quand vous m'avez offert le commandement du canot pour cette mission suicide.

Browne aboya :

— Mais comment espériez-vous employer ces... (Il s'arrêta net, murmura :) Ça n'a pas d'importance.

Dzing commençait un nouveau rapport :

— Sous de nombreux aspects, ce vaisseau est fort perfectionné. Tous les systèmes automatiques sont bien conçus et comprennent souvent un mécanisme d'autoréparation. La coque est protégée par des écrans énergétiques à haute puissance et ils peuvent engendrer un rayon tracteur égal à tout ce que nous produisons dans nos usines mobiles. Mais le propulseur atomique est extrêmement inefficace. Les bobines des champs de résonance qui commandent l'accélération des particules sont mal équilibrées, comme si le principe de base était mal compris. Au lieu d'être accélérées au point d'approcher la vitesse de la lumière, les particules sont éjectées à des vitesses relativement basses où leur masse est à peine augmentée. Il n'y a pas assez de masse dans tout le vaisseau pour avoir maintenu le mode de réaction pendant plus d'une petite fraction de la distance qui nous sépare du système planétaire le plus proche. Je vais transmettre maintenant les données que j'ai pu recueillir pour que nos compteurs les interprètent...

Lesbee prit peur et cria :

— Vite ! Remettez-le dans la cage pendant que nous examinons ce qu'il vient de dire.

Browne obéit ; la communication prit fin sur cette phrase de Dzing :

— Mon analyse est correcte ! Ces créatures sont donc

entièrement à notre merci.

Puis, les parois de la cage le réduisirent au silence. Browne reprit le micro de l'intercom.

— Je suis navré d'avoir dû couper, bonnes gens. Vous serez heureux de savoir que nous avons pu interpréter les ondes cérébrales de cette créature et intercepter ses messages à quelqu'un, son chef sans doute, resté sur la planète. Ceci nous donne l'avantage. (Et, se tournant vers Lesbee :) Vous partagez cette opinion, Capitaine ?

Visiblement, Browne ne s'alarmait pas du tout aux derniers mots de Dzing, alors que Lesbee en restait abasourdi, la respiration coupée. «... *entièrement à notre merci* » ça disait bien ce que ça voulait dire et ça ne pouvait pas vouloir dire autre chose. Comment Browne n'avait-il pas saisi cette menace ?

Bien loin de s'effrayer, Browne était enthousiaste.

— Dites donc, Lesbee, cette histoire de télépathie m'emballerait vraiment. Quel merveilleux raccourci dans le problème des communications, si seulement nous savions amplifier nos propres ondes cérébrales ! Peut-être pourrions-nous employer le principe de notre mécanisme d'atterrissage avec commande à distance ? Comme vous savez, cet appareil donne à la pensée humaine le même niveau de puissance qu'un transmetteur sur fréquence radio.

Une suggestion fort intéressante pour Lesbee : le jeune homme avait en poche une commande lointaine à trois stades, conçue précisément pour l'amplification électronique des ondes cérébrales. Mais cette commande n'actionnait que le canot, hélas ! Donc, il fallait la relier aux organes du vaisseau. Lesbee avait envisagé ce problème juste avant son retour à bord et voici que Browne lui offrait une solution facile.

Avec un effort pour garder la voix ferme, presque indifférente, il dit :

— Capitaine, laissez-moi programmer ce système d'atterrissage, pendant que vous préparez la communication par film avec le Karn. De cette manière, nous serons prêts à le contrer, quoi qu'il fasse.

Browne n'avait probablement aucun soupçon car il accepta tout de suite. Sur son ordre, un projecteur cinématographique fut mis en place au bout de la salle. L'opérateur et le Troisième Officier Mindel – entré avec lui – s'attachèrent sur les deux fauteuils fixés à

l'appareil.

Tandis que ces préparatifs allaient leur train, Lesbee appela plusieurs membres du personnel technique. Un seul technicien fit des difficultés.

— Voyons, John, dit-il. Ainsi on obtient une double commande — et celle du canot prend la priorité sur celle du vaisseau ! C'est contre tous les principes de guidage que de subordonner un mécanisme permanent à un gadget. Ça ne se fait jamais !

En effet, mais Lesbee se battait pour sa vie. Et c'était la commande du canot qui se trouvait dans sa poche, à sa disposition, prête à donner ses ordres en une seconde. C'est pourquoi il répondit :

— Vous voulez parler au Capitaine Browne ? Vous voulez qu'il vous donne lui-même confirmation ?

Ces mots parurent convaincre le technicien.

— Non. Non. Je sais que vous êtes aussi Capitaine à présent. C'est vous le patron. Ce sera fait.

Lesbee raccrocha le téléphone en circuit fermé et se tourna vers les autres. Le film était prêt. Browne avait déjà sa main sur la commande du rayon tracteur et questionnait Lesbee du regard.

— On y va ?

Lesbee eut un sursaut. Il comprit que Browne avait un plan et que sa seule parade était de révéler tout ce qu'il avait caché jusque-là.

Il hésitait, déchiré par le doute. Enfin :

— Voulez-vous couper l'intercom, Capitaine ?

Browne dit à l'assistance invisible :

— Nous reviendrons sur antenne dans une minute, bonnes gens.

Puis, il coupa le contact et attendit ce que Lesbee avait à lui dire.

Le jeune homme commença, d'une voix très basse.

— Capitaine, je vous dois une explication. J'ai amené le Karn à bord dans l'espoir de l'employer contre vous.

— Eh bien ! siffla Browne, voilà ce qu'on appelle un aveu dénué d'artifice !

— Je vous fais cet aveu pour une raison bien simple : si vous avez les mêmes intentions à mon égard, il vaut mieux vider complètement l'abcès avant notre tentative de communication avec cette créature.

Le visage de Browne s'empourpra. Plusieurs secondes s'écoulèrent. Enfin, il dit, lentement :

— Je ne sais comment vous convaincre. Mr. Lesbee, mais je n'avais aucune intention, pour reprendre votre terme.

Lesbee regardait ce visage ouvert, rouge d'indignation. Soudain, il comprit que l'autre était sincère. Browne avait accepté le compromis, se ralliant sans arrière-pensée au pouvoir partagé.

Assis là, devant l'officier, Lesbee connut un mélange d'allégresse et de doute. Il ne pouvait surmonter entièrement sa peur de Browne, effacer tout soupçon quant à ses mobiles véritables. Par contre, les barrières entre eux ne semblaient pas infranchissables. On pouvait exprimer ses idées et se faire entendre – si ces idées apportaient quelque chose de positif.

Or, tout semblait prouver que cette confession était entièrement positive. Il offrait à Browne la paix sur le vaisseau. Une paix conditionnelle, bien sûr, mais la paix quand même. Et dans ce cas d'extrême urgence, Browne considérerait la solution comme tout à fait valable.

Cela ne faisait plus de doute, maintenant.

Sans hésiter, Lesbee dit à Browne que les créatures capturées n'étaient que de simples robots, sans un souffle de vie.

Le Capitaine hocha la tête, plongé dans ses réflexions. Enfin, il dit :

— Je ne vois toujours pas comment vous auriez pu vous en servir pour prendre le vaisseau.

Lesbee expliqua que ces robots comportaient un système d'autodestruction conçu de telle manière qu'une fois lancé, il pouvait détruire également tout ce qui se trouvait sur le chemin de l'explosion.

— C'est pourquoi, dit Lesbee, j'avais placé le Karn sur le dos en l'amenant ici. J'aurais pu le déplacer, le pointer dans votre direction. Naturellement, je me suis assuré que cela n'arriverait pas tant que je ne serais pas sûr de vos intentions. Il nous est possible de lire les pensées de cette créature sans...

En parlant, Lesbee glissa la main dans sa poche pour montrer à Browne la petite commande à distance qu'il suffisait de mettre en position *off* pour lire les pensées de Dzing sans le tirer de sa cage.

Mais, soudain, il coupa net ses explications. Une vilaine

expression venait d'apparaître sur le visage de Browne.

Le Capitaine jeta un coup d'œil au Troisième Officier Mindel.

— Eh bien ! Dan, nous y voilà, non ?

Lesbee vit avec effroi que Mindel portait dans l'oreille droite un petit appareil d'amplification acoustique. Il devait avoir entendu chaque mot de la conversation.

Mindel fit un signe affirmatif.

— Oui, Capitaine, je suis persuadé qu'il vient de nous dire ce que nous voulions savoir.

Comme dans un nuage, Lesbee s'aperçut que Browne avait détaché sa ceinture et descendait de son siège. Très droit, l'officier dit, sur un ton de commandement :

— Technicien Lesbee, nous avons reçu vos aveux de négligence grave, conspiration pour renverser le gouvernement légitime de ce vaisseau et employer des créatures étrangères à la destruction d'êtres humains. Sans parler d'autres crimes inqualifiables. Un jugement dans les règles n'est pas nécessaire. Les énormes dangers qui nous menacent justifient une exécution sommaire. Je vous condamne donc à mort et je charge le Troisième Officier Mindel d'exécuter la...

Sa voix se brisa soudain, s'éteignit tout à fait.



## XVI

Deux choses étaient arrivées pendant que Browne parlait. D'abord, Lesbee poussa le bouton *off* pour la cage, d'un geste absolument irréfléchi, automatique, un mouvement convulsif causé par sa détresse. Un acte entièrement machinal. Pour autant qu'il pût en juger, libérer les pensées de Dzing ne lui offrait aucun avantage, aucune possibilité de défense. Son seul espoir véritable – il le comprit presque aussitôt – était de pouvoir mettre la main dans son autre poche pour actionner la commande d'atterrissage dont il avait si naïvement révélé le secret.

En outre, Dzing, que plus rien n'empêchait de transmettre, dit à son chef :

— Je suis à nouveau libre – et cette fois, bien sûr, de façon permanente ! Je viens de mettre en action par commande télépathique les relais qui, dans quelques instants, vont faire démarrer les moteurs de ce vaisseau. Naturellement, j'ai changé la programmation du mécanisme réglant le taux d'accélération.

À ce moment, Browne dut sans doute comprendre tout ce qu'impliquait les pensées du robot car il s'était immédiatement arrêté de parler.

Dzing poursuivait son rapport.

— Comme j'ai rectifié le système de contrôle du champ, le propulseur atomique va pouvoir atteindre maintenant une vitesse proche de celle de la lumière. J'ai également synchronisé la gravité artificielle de sorte qu'un écart considérable la séparera de l'accélération. Ces gens n'ont aucune protection véritable contre la capture par cette méthode...

Lesbee se jeta en avant, empoigna le microphone et hurla :

— Ceci pour tout le monde ! Préparez-vous à subir une accélération terrible ! Accrochez-vous à n'importe quoi ! (Puis, à l'intention de Browne :) Retournez dans votre fauteuil, *vite, vite*.

Ses actes et ses paroles n'étaient que réactions automatiques devant un péril grave. Après avoir parlé, Lesbee se rendit compte qu'il n'avait aucun intérêt à la survie du Capitaine Browne. D'autant plus que Browne se trouvait en danger pour une seule raison : il avait quitté son fauteuil et détaché sa ceinture de sécurité pour ne pas gêner le tir de Mindel et permettre à son désintégrateur de tuer Lesbee sans courir aucun risque.

Browne comprit aussitôt que l'accélération serait extrêmement dangereuse. Il courut à son fauteuil. Ses mains tendues n'en étaient plus qu'à quelques centimètres lorsque le choc de l'accélération le rejeta en arrière. Tout en reculant, Browne appuya de toutes ses forces les paumes de ses mains et ses semelles de caoutchouc sur le plancher. Par un effort terrible, il réussit à s'asseoir, ce qui lui épargna sans doute une blessure à la tête, car son dos seul heurta le mur.

Le revêtement élastique de la paroi était prévu pour ce genre d'accident. Browne rebondit plusieurs fois.

Cloué par plusieurs *g* d'accélération continue, il parvint tout de même à sortir un cri étranglé :

— Lesbee, prenez-moi dans un rayon tracteur. Sauvez-moi. Je vous revaudrai ça !

Lesbee fut un instant surpris par cet appel au secours lancé d'une voix sauvage. Bien sûr, il ne pouvait rien faire. Lui-même était paralysé par l'accélération. Toutefois, il était stupéfait d'entendre Browne lui demander son aide après ce qui s'était passé.

Mais bientôt, Lesbee oublia son étonnement, Lesbee oublia Browne, Lesbee oublia tout ce qui n'était pas cette accélération démentielle, à rompre les os, et constante maintenant. Une douleur aiguë lui rappela sa propre position qui n'avait rien d'enviable. En se tournant pour avertir Browne, il s'était placé dans le mauvais sens. Quand les moteurs avaient lancé le vaisseau en avant, il avait reçu le choc dans le creux de l'estomac. Maintenant, il était toujours sur son siège mais cassé en deux, « pendu » dans sa ceinture, les bras et les jambes liés. Il lui semblait que ses entrailles allaient lui jaillir du corps. Les yeux lui sortaient des orbites. Une sensation affreuse.

... Tourner le fauteuil pour que son dos reçoive le choc colossal de l'accélération.

Lesbee se préparait à tenter un gros effort dans ce sens lorsque le couvercle de la cage se souleva et la tête de Dzing apparut... Le robot n'avait pas cessé de transmettre pendant toutes ces terribles secondes.

... Eh bien, Commandant. Tout s'est passé très simplement. Je maintiens l'écart d'accélération à quatre  $g$ , c'est suffisant pour retenir ces bipèdes sans les tuer. Quand arrivera notre équipage de prise ?

Il y eut une pause et certainement une réponse de la planète car Dzing pensa : « Oui. Cela me donne le temps nécessaire pour un examen direct de la chambre des machines. Il existe une certaine confusion de commande mais à un niveau si dérisoire que ma programmation ne me permet pas de m'en occuper par signaux énergétiques à distance. »

En faisant ces commentaires, la créature sortit de la cage et – sans paraître affectée le moins du monde par l'accélération – marcha jusqu'à la porte et disparut dans le corridor. Lesbee put encore percevoir ses transmissions pendant quelques secondes. Mais bientôt, les ondes s'affaiblirent et cessèrent tout à fait.

Lesbee s'aperçut que Browne, lui aussi, avait observé la sortie de Dzing. Les deux hommes se regardèrent longuement ; puis Browne essaya de parler. Son visage était horrible à voir. L'accélération lui tirant les lèvres et les muscles de la face, il ne put prononcer qu'une phrase rauque, étranglée, hoquetant. Lesbee parvint à saisir quelques mots :

...Votre folle initiative... nous serons capturés... détruits...

« Que je sois damné ! pensa-t-il. C'est moi qu'il rend responsable. »

Lesbee en eut comme un remords, mais il ne dura guère. Trouver la cause réelle d'un désastre humain, alors que tous les protagonistes sont des hommes, n'était pas aussi simple que Browne semblait le croire... Par exemple, depuis quand Browne avait-il le droit de désigner Lesbee pour une mission-suicide... ?

Lesbee garda ces réflexions pour lui. Pour le moment, il essayait de ramener sur l'accoudoir son bras droit, tendu devant lui par l'accélération. En pliant le coude, il découvrit que le mouvement

n'était pas impossible. Avec prudence, dans un effort d'une infinie lenteur, il tira le bras vers l'arrière ; enfin, du bout des doigts – et presque de toute sa force – il agrippa le siège... fit progresser sa main, millimètre par millimètre, à la recherche du bouton-presseur qui ferait pivoter le fauteuil face au tableau.

Là ! Triomphant, il posa le doigt.

À ce moment, Lesbee s'arrêta. Son esprit se remettait au travail. Et, bien qu'il eût l'impression de parler avec un morceau de savon dans la bouche, il parvint à éructer, à l'intention de Browne :

— Combien de carburant... dans les moteurs ?

À voir le visage de Browne, on ne pouvait dire s'il rusait ou non. La réponse vint, étouffée, à peine audible.

— De... nombreuses... heures.

Lesbee en fut cruellement désappointé. Pendant un bref instant, il avait mis tout son espoir dans les interminables conversations de l'équipage sur le manque de carburant. Pendant la décélération au voisinage d'Alta, on avait même dit que les moteurs n'en avaient plus que pour soixante minutes, à certains moments. Et de fait, lui-même avait parfois reçu l'ordre de couper au chalumeau des plaques de métal, dans les parties interdites du vaisseau et de les porter à la salle des machines. Il avait obéi, persuadé que les moteurs dévoreraient le carburant et que le métal serait employé tout aussitôt.

Si c'était vraiment le cas, comment expliquer cette relative abondance ?

Dans une fureur rétrospective, Lesbee trouva l'explication : le commandement du vaisseau avait harassé les colons, mis leurs nerfs à vif par une propagande continuelle. Certes, le carburant manquait. Mais Browne avait délibérément grossi le péril pour justifier la mission-suicide et choisir lui-même les noms des sacrifiés.

Mais maintenant, malgré son irritation, Lesbee croyait Browne. Les moteurs disposaient encore du carburant nécessaire. Son faible espoir s'évanouissait : aucune « panne sèche » ne viendrait les délivrer... Il devait trouver un autre moyen pour se libérer de cette terrible accélération... Et la seule méthode possible était extrêmement dangereuse. Pourtant, le risque payait parfois.

Lesbee poussa le bouton sur l'accoudoir de son fauteuil.

Mû par son petit moteur électrique, le siège se mit à tourner.

Lesbee souffrit le martyre. Le mouvement bouleversa tout son organisme. Ses bras et ses jambes, agités de soubresauts, se balancèrent un moment, puis la pression les rabattit avec force. Il y eut un choc sourd et Lesbee se retrouva contre le haut dossier capitonné du fauteuil, hors d'haleine, complètement étourdi mais en sécurité. Un long moment encore, pour récupérer... il était prêt à reprendre le combat.

Tous les muscles du bras tendus par cet effort inaccoutumé, Lesbee poussa la main vers le haut, progressa centimètre par centimètre. Enfin, les doigts parvinrent à hauteur de sa poche. Il avait l'impression de soulever un rocher d'une tonne. Mais quelques secondes plus tard, sa main – contusionnée et bizarrement engourdie – se trouvait dans sa poche.

De toutes ses forces, il obligea la main à s'ouvrir pour saisir la commande à distance. Mais il ne déclencha pas tout de suite la première phase.

« Attends, pensait-il, attends que le Karn se soit un peu éloigné. »

Il restait là, dans son fauteuil, assis ou plutôt, ratatiné sur lui-même, respirant avec peine, soudain conscient de la fatigue qui l'envahissait. Ce fut un signal d'alarme pour le jeune homme. Était-il possible que son corps s'épuisât, sous une accélération de quatre *g* seulement, et assis ?

L'évanouissement menaçait, il fallait donc agir vite. Mais s'il tuait Dzing tout de suite, il se retrouverait seul contre Browne et ses favoris, menacé par la condamnation à mort que Browne n'avait pas annulée.

Et s'il stoppait simplement l'accélération, le Karn reviendrait aussitôt, pour voir ce qui s'était passé.

Hors de question et pourtant, que faire pour l'éviter... ?

Lesbee pensait que plus il retarderait l'action définitive, meilleures seraient ses chances d'obtenir quelques informations vitales. Par exemple, il devait savoir comment au juste Dzing avait accéléré le vaisseau. Avec tant de puissance nouvelle en action, la moindre tentative inconsidérée pouvait tuer instantanément des membres de l'équipage et même endommager le vaisseau.

Tout plein de cette pensée, il entreprit d'examiner soigneusement le tableau de commande en face de lui. Les minutes s'écoulaient, interminables ; Lesbee poursuivait ses calculs. La fatigue restait le

principal obstacle. Ses yeux se fermaient d'eux-mêmes ; parfois, il se laissait gagner par le sommeil, sans trop s'en rendre compte, et se réveillait effrayé à l'idée d'avoir dormi.

Mais il finit par comprendre.

L'accélération était de douze  $g$ . La pesanteur artificielle atteignait huit  $g$ . L'écart entre les deux forces – quatre  $g$  – représentait la terrible pression qu'ils subissaient maintenant.

Lesbee fut saisi d'une terreur admirative. La technique était entièrement nouvelle, inouïe. Dzing avait bouleversé l'action du propulseur et des bobines de pesanteur artificielle par l'envoi d'ondes cérébrales à distance.

Jusqu'alors, on n'avait jamais pu employer la pesanteur artificielle en même temps que l'accélération : la puissance était tout simplement insuffisante. Mais Dzing avait comblé cette lacune en créant une source immense d'énergie nouvelle ; l'éjection rapide et l'expansion des particules multipliaient l'énergie disponible par un facteur énorme : théoriquement, des dizaines de milliers de fois. En pratique bien sûr, à vitesse plus basse, l'énergie n'était multipliée que par quelques centaines.

Ce qui suffisait amplement à satisfaire tous les besoins imaginables.

Écroulé sur son fauteuil, cherchant son souffle, Lesbee prenait conscience de la fantastique réalité de l'Univers.

*L'Espoir de l'Homme* avait donc en réserve ce formidable potentiel d'énergie et de vitesse.

« C'est ce que le Dr Tellier n'a pas compris ! » pensa le jeune homme.

Pas compris ! Pour cette erreur d'un seul, toute une cargaison d'êtres humains avait erré, génération après génération, dans les noires profondeurs de l'espace interstellaire, pendant plus d'un siècle.

Et Lesbee pensait : « Dès que j'actionne la première phase de ma commande à distance, Dzing ne peut plus agir sur le propulseur et la pesanteur artificielle. »

Malheureusement, le Karn s'en rendrait compte aussitôt et viendrait aux nouvelles sans perdre une seconde.

Lesbee comprit qu'il ne pouvait prendre aucun risque de ce côté. Il devait employer le Stade Trois de son petit appareil pour

déclencher le mécanisme d'autodestruction que le robot portait en lui. Mais, par un ennuyeux paradoxe, Dzing était une protection pour John Lesbee.

Détruire le robot, c'était rendre à Browne tout son pouvoir sur le vaisseau. Lesbee réfléchissait. « Si je peux gagner seulement quelques minutes ici, tandis que je manœuvre Browne. »

Encore un moment de réflexion. Puis, comme s'il n'osait plus attendre, il pressa le premier bouton et le troisième.

Instantanément, son corps heurta la ceinture ; la pesanteur venait de disparaître. Lesbee était en alerte, l'oreille tendue. Mais si une explosion s'était produite quelque part dans le vaisseau ? Aucun écho ne lui était parvenu.

— Grands dieux ! Se peut-il que le système d'autodestruction n'ait pas fonctionné ?

Mais cette panique disparut devant un nouveau problème urgent. À l'autre bout de la salle, Browne se remettait, debout, comme un boxeur qui vient d'être sonné.

Il marmonnait :

— ... Vaut mieux retourner... à mon fauteuil.

Après quelques pas incertains, il parut frappé par une pensée soudaine. Levant les yeux, il fixa Lesbee d'un regard fou.

— Oh, dit-il, dans un sursaut de compréhension horrifiée.

Plus le temps de penser à Dzing. Au moment où il enfermait Browne dans un complexe de rayons tracteurs, Lesbee dit :

— C'est juste. Vous êtes en face de votre ennemi. Comprenez bien cela parce que nous n'avons pas beaucoup de temps. Maintenant, je vais vous poser quelques questions.

Browne était pâle. Il répondit, la voix rauque de colère et de peur :

— J'ai agi comme le fait n'importe quel gouvernement légitime en état d'urgence. J'ai jugé la trahison sans formalités mais en réunissant les preuves indispensables.

Cette justification n'était qu'une sottise si l'on pensait à l'histoire du vaisseau. Mais Lesbee ne prit pas la peine de discuter. Tous ses nerfs lui disaient que le temps travaillait contre lui. Devoir lutter à la fois contre Browne et Dzing était une affreuse gageure mais il n'y avait pas moyen d'y échapper. En toute hâte, il fit décrire un demi-cercle aux rayons, amena Browne devant lui et prit son

désintégrateur.

Lesbee se sentit mieux quand il eut l'arme en sa possession. Mais il restait encore un autre danger. Sans se retourner, Lesbee dit pour l'écran qui reliait le P.C. d'urgence à la passerelle.

— *Monsieur* Miller, vous êtes là ?

Pas de réponse.

Lesbee dit à Browne :

— Conseillez à Miller de ne rien faire pour prendre la priorité de commande sur la passerelle. S'il tente de diriger lui-même le vaisseau, je vous décharge ce désintégrateur en pleine figure. *Compris, Miller ?*

Sa voix ne laissait aucun doute sur la fermeté de ses intentions.

Toujours, pas de réponse.

Browne avança, timidement :

— Il s'est peut-être évanoui sous le choc de l'accélération.

Lesbee l'espérait du fond du cœur mais il n'avait pas le temps de vérifier. Maintenant, pour quelques minutes vitales, il fallait rester seul avec Browne, sans interruption. Lesbee en était au point où il ne pouvait plus rien faire sans la science de l'autre.



## XVII

C'était le moment de combiner adroitement la ruse et la franchise. Lesbee aurait donné beaucoup pour une seule question à l'équipage, sur l'intercom. Il souhaitait, désespérément, demander si une explosion s'était produite quelque part dans le vaisseau.

Mais dans l'affirmative – si Dzing était détruit – les partisans de Browne sauraient que l'opposition se réduisait à un seul homme ; et ils agiraient sans attendre.

Lesbee n'osait donc vérifier ce point crucial.

Mais Browne pouvait l'aider pour certaines choses et le ferait sans doute durant ces quelques minutes, s'il se sentait suffisamment menacé.

— Écoutez, Browne. Comment cette créature a-t-elle pu sortir d'ici sans souffrir de l'accélération ? Cela paraît impossible et pourtant, elle l'a fait.

Il finit sur un mensonge.

— Pour ma part, je n'ai aucune envie d'agir contre cette créature avant de savoir ce qu'elle a fait au juste.

Lesbee diminua un peu la tension du rayon tracteur, mais sans couper le courant. Browne semblait plongé dans ses pensées. Enfin, il hocha la tête :

— D'accord. Je sais ce qui s'est passé.

— Dites-le-moi ! Je vous écoute.

Browne changea de sujet et poursuivit, sans hâte :

— Qu'allez-vous faire de moi ?

Lesbee le fixait, n'en croyant pas ses oreilles.

— Vous ne comptez pas garder cette information pour vous, je suppose ?

— Que pourrais-je faire d'autre ? Jusqu'à ce que je sois renseigné sur mon sort, je n'ai rien à perdre.

Lesbee eut alors quelques mots grinçants.

— Tiens donc ? Auriez-vous par hasard l'intention d'employer des créatures étrangères à la destruction d'êtres humains ? Placez-vous votre sécurité personnelle plus haut que celle du navire et que sa mission ? Vous ne trouvez pas que cela justifierait une exécution sommaire ?

À ces mots, Browne dut prendre peur car il répondit, très vite :

— Écoutez, Lesbee, vous n'avez plus besoin de conspirer. Vous voulez retourner sur Terre, n'est-ce pas ? C'est bien cela votre désir profond ? Vous ne comprenez donc pas que cette nouvelle méthode d'accélération peut nous y ramener en quelques mois ?

Browne s'arrêta, incertain.

Lesbee était furieux.

— Qui essayez-vous de berner ? Nous sommes à environ douze années-lumière de la Terre. Vous voulez dire quelques années, pas quelques mois.

Browne hésita :

— Bon. D'accord. Quelques années. Mais certainement pas toute une vie. C'est déjà quelque chose. Alors, si vous promettez de ne plus rien faire contre moi, je vous donnerai ma parole que...

— *Votre parole !*

D'abord déconcerté par le chantage que Browne venait d'improviser, Lesbee reprenait vigueur. Il frémissait maintenant d'une rage entêtée. C'est à peine si son abattement avait duré quelques secondes. Il savait maintenant qu'il n'allait plus tolérer la moindre dérobade.

— Mr. Browne, je finis cette phrase et vingt secondes après, vous commencez à parler. Je pense ce que je dis.

— Vous allez me tuer ? C'est la seule chose qui m'intéresse. Je veux être rassuré. Écoutez – sa voix se fit pressante – nous n'avons plus aucune raison de nous battre. Nous pouvons rentrer chez nous. Vous vous rendez compte ? Cette longue folie touche pratiquement à sa fin. Personne ne doit mourir. Mais dépêchez-vous, bon sang, détruisez cette créature avec votre système de commande à distance !

Lesbee hésitait. Les paroles de Browne contenaient une part de

vérité. Bien sûr, il essayait de représenter douze ans comme douze jours ou tout au plus comme douze mois. Mais il n'en restait pas moins que le voyage de retour serait bref en comparaison du siècle qui représentait jusqu'à ce jour la durée minimum de l'expédition.

Lesbee se demandait s'il allait ou non tuer Browne.

Bien sûr, dans les circonstances actuelles, il se voyait mal pressant la gâchette du désintégrateur. Mais, si ce n'était pas la mort, quoi d'autre ? Lesbee restait assis là, hésitant, incertain. Les secondes décisives passaient et il ne voyait pas encore de solution. Enfin, il se dit, au désespoir : « Je dois lâcher du lest, pour le moment. »

— Je peux vous faire une promesse, Mr. Browne. Si vous trouvez le moyen de garantir ma sécurité sur un vaisseau commandé par vous, je suis prêt à prendre votre projet en considération. Et maintenant, monsieur, parlez. Tout de suite.

Browne hocha la tête.

— J'accepte cette promesse. Je vois deux explications possibles et naturellement je préfère la plus simple. Je pose pour acquis que ce robot emploie l'un ou l'autre flux d'énergie, par exemple, des rayons tracteurs et presseurs, qui s'équilibrent mutuellement. Le Karn s'en sert dans le même système de *feedback* instantané, ou très rapide, semblable à celui que nos propres muscles utilisent pour que nous puissions garder l'équilibre lorsque nous marchons dans des conditions normales de pesanteur.

— Et la seconde explication ?

— Elle nous entraîne fort loin des réponses habituelles et des situations énergétiques normales. Quand nous avons vu le robot pour la dernière fois, il présentait toutes les apparences d'un objet échappant à l'inertie. S'il en est ainsi, nous nous trouvons devant un phénomène vraiment extraordinaire. Pour le comprendre, il faut faire appel aux théories de la vitesse-lumière et, particulièrement, aux théories de la Contraction de Fitzgerald et Lorentz. À la vitesse de la lumière, la masse devient infinie mais les dimensions se réduisent à zéro. Donc, la matière échappe immédiatement à l'inertie, telle que nous la connaissons. Il n'existe dans l'Univers aucune autre situation susceptible de provoquer ce phénomène de façon naturelle. Dzing peut créer artificiellement cette situation – si toutefois, la seconde interprétation est la bonne.

— L'équilibre tracteurs-presseurs me paraît plus raisonnable. Y a-t-il moyen de déterminer la méthode qu'il a employée ?

Browne ne voyait pas comment.

— Si c'est une combinaison de flux d'énergie, elle a dû s'inscrire sur notre tableau de commande au moment même. Et elle se marquera de nouveau lorsqu'il rentrera dans la pièce.

« Dans ce cas, pensa Lesbee, il sera trop tard pour en tirer avantage. » Et il demanda, profondément perplexe, à court d'imagination :

— Il n'y a rien que cette créature puisse nous apprendre ?

— Nous l'avons appris déjà. Cette chose possède un certain pouvoir sur les énergies et une compréhension du temps spatial de loin supérieure à la nôtre. C'est pourquoi nous n'avons rien à faire dans le système de ce soleil. Décampons d'ici le plus vite possible.

Lesbee se rappelait comment, sur le canot, les Karn avaient feint d'être affectés par l'inertie alors qu'ils n'en souffraient aucunement.

Et il dit, tout haut :

— Réflexion faite, votre seconde interprétation correspond peut-être mieux aux faits.

Browne hocha la tête.

— Non. S'il avait pu réussir cela, Dzing serait revenu ici en quelques instants. Il existe un état de « temps comprimé » à la vitesse de la lumière.

— Qu'est-ce que ça veut dire ?

Browne parut soudain mal à l'aise.

— L'heure n'est pas aux discussions intellectuelles, Lesbee.

— Je veux savoir ce que ça veut dire.

— Le temps se condense, si vous voulez. Le rapport entre notre temps et celui du Karn serait de plusieurs centaines à un. Dix minutes pour nous ne représentent peut-être qu'une seconde pour Dzing.

— Alors, il devrait être revenu ici depuis longtemps ?

— C'est ce que j'essaie de vous expliquer.

Lesbee ne put réprimer son excitation qu'au prix d'un gros effort. En poussant le bouton Trois aussitôt après le bouton Un, il avait donc empêché ce retour presque immédiat.

« Et je l'ai fait sans même savoir à quel point la situation était dangereuse. Simplement, je me suis montré logique, parce que je ne

voulais pas prendre de risques. »

Il ressentit au plus profond de son être une grande joie.

— Pour l'amour de Dieu, Lesbee...

Le sentiment d'exaltation disparut aussi vite qu'il était apparu, car Browne représentait toujours le même danger mortel.

Lesbee tourna vers l'adversaire un regard sombre.

— Pour l'amour de Dieu, Lesbee, vous n'avez pas l'air de vous rendre compte que cette chose va revenir d'une seconde à l'autre. Dites-moi quel accord vous voulez conclure et j'accepterai.

— Je pense que nous devrions organiser des élections.

— D'accord, répondit Browne aussitôt. Vous vous occuperez de tout vous-même ; maintenant, délivrez-moi de ces tracteurs et mettons-nous au travail !

Lesbee lut sur le visage de Browne la même sincérité, la même franchise qu'il avait cru lire avant l'ordre d'exécution et il se dit :

— Que peut-il faire ?

Plusieurs choses, chacune plus déplaisante que l'autre. Et Lesbee en conclut : « Il a l'avantage puisqu'il possède des connaissances plus étendues que les miennes. D'un autre côté, je connais d'innombrables détails techniques qu'il ignore. C'est la seule arme que je puisse lui opposer lors du combat décisif. »

Mais – qu'est-ce que Browne pouvait faire dans l'immédiat ?

Lesbee dit, à contrecœur :

— Avant de vous libérer, je vous transporte près de Mindel. Prenez son désintégrateur et donnez-le-moi.

— Bien, répondit Browne, comme s'il n'y prenait pas garde.

Quelques minutes plus tard, il tendait à Lesbee l'arme de Mindel. Ce n'était donc pas cela qu'il avait en tête.

« Miller est sur la passerelle, pensa Lesbee. Est-il possible que Miller lui ait envoyé un signal sur l'écran pendant que je tournais le dos au tableau ? Et que Miller soit maintenant prêt à l'aider ? »

Mais peut-être Miller avait-il, comme Browne, été réduit à l'impuissance pendant la période d'accélération ? L'état de santé de Mr. Miller devenait d'une importance vitale.

Lesbee mit le contact de l'intercom avec la passerelle. Le rude visage du Premier Officier couvrit tout l'écran. Derrière lui, Lesbee pouvait voir un coin de la passerelle et, plus loin, l'espace étoilé. Lesbee prit la parole, avec courtoisie :

— Vous n'avez pas trop souffert de l'accélération, monsieur Miller ?

— Elle m'a eu par surprise, Capitaine. Je peux dire que j'ai reçu la raclée. Je crois que je me suis évanoui, un moment. Mais ça va, maintenant.

— J'en suis heureux. Comme vous l'avez sans doute entendu, le Capitaine Browne et moi sommes arrivés à un accord. Nous allons détruire cette créature en liberté dans le vaisseau. Restez à votre poste.

Lesbee coupa le contact, avec une joie cynique.

Miller était là, certes, prêt à intervenir. Mais la question se posait : qu'est-ce que Miller pouvait faire ? Évidemment, il pouvait prendre la priorité de commande. Et dans ce cas – se demandait Lesbee – quelle en serait la conséquence ?

Soudain, il trouva la réponse.

Il avait compris le plan de Browne. Avec Miller, il attendait que Lesbee baisse sa garde, par fatigue ou négligence. À ce moment, Miller prendrait la priorité, délivrerait Browne du tracteur et capturerait Lesbee lui-même dans le rayon.

Condition primordiale pour les deux officiers : Lesbee ne devait pas avoir le temps de tirer sur Browne avec son désintégrateur. « En ce qui me concerne, pensa Lesbee, c'est la seule chose qui les inquiète. » Et, une fois Lesbee mort ou réduit à l'impuissance, Browne prendrait l'appareil dans sa poche et presserait le bouton Trois – pour détruire Dzing.

Lesbee ne voyait qu'une faille à ce plan. Il pouvait tout aussi bien se retourner contre ses auteurs.

Sa décision prise, Lesbee estima que les préparatifs devaient aller vite, pour que Browne n'eût aucun soupçon.

Le jeune homme se tourna vers le tableau de commande, alluma l'intercom.

— Ordre à tout l'équipage, dit-il. Asseyez-vous de nouveau et fixez vos ceintures. Aidez les blessés à s'arrimer convenablement. Peut-être va-t-il y avoir une nouvelle secousse. Vous avez environ une minute, je pense, n'en perdez pas une seconde.

Il coupa l'intercom général, et prit l'intercom en circuit fermé reliant le P.C. d'urgence aux postes techniques.

— Instructions spéciales pour le personnel technique. Écoutez-

moi bien. Quelqu'un a-t-il entendu une explosion, il y a plus ou moins dix minutes ?

La réponse vint très vite.

— Ici, Dan. J'ai enregistré une explosion dans le corridor près de mon poste – mais il y a plus de dix minutes, je crois.

Lesbee parvint à contenir son excitation.

— Où cela, Dan ?

— Corridor D – quatre dix-neuf.

Lesbee pressa les boutons des télé-observateurs correspondants et vit un corridor qui semblait défoncé par les coups de poing d'un géant. Les parois, le plafond, le plancher – ne formaient plus qu'une masse informe de métal tordu.

Dzing était bien « mort ». Une telle destruction ne pouvait s'expliquer autrement.

Soulagé, mais à nouveau conscient du danger qu'il courait toujours, Lesbee accorda le stade Deux de son petit appareil au tableau de commande du P.C. d'urgence. Puis, il se tourna vers Browne. Visiblement, celui-ci ne comprenait pas très bien ce qui venait de se passer.

— Qu'est-ce que c'est que toute cette histoire ? demanda-t-il.

Lesbee lui annonça la destruction de Dzing.

— Oh !... Très adroit de ne pas l'avoir révélé plus tôt.

— Je n'en étais pas tout à fait sûr. Ce vaisseau est vraiment bien insonorisé. Le bruit de l'explosion n'est pas venu jusqu'ici.

Browne parut accepter cette explication.

— Maintenant, dit Lesbee, si vous voulez bien attendre une seconde que je range ce désintégrateur, je vais remplir ma part du contrat.

Il fit disparaître l'arme. Il suspendit l'exécution de son plan, par simple pitié.

Browne venait de dire que le voyage de retour vers la Terre pouvait ne prendre que quelques mois. Le Capitaine était revenu sur cette déclaration, mais Lesbee ne cessait d'y penser. Et si c'était vrai ! Alors, personne ne devait mourir.

— Mr. Browne, pour quelle raison avez-vous dit que le voyage de retour prendrait – euh – moins d'un an ?

— À cause de cette extraordinaire compression du temps à la vitesse de la lumière, ou presque. La distance, comme vous-même

l'avez fait remarquer, dépasse douze années-lumière. Mais grâce à ce nouveau principe d'accélération, nous pouvons pousser le rapport de temps jusqu'à trois, quatre ou cinq cents à un, et boucler le voyage en moins d'un mois. Quand je vous en ai parlé pour la première fois, j'ai vu que les chiffres ne vous disaient rien parce que la situation vous rendait trop nerveux. Je vous jure que moi-même j'avais peine à y croire.

— Alors, nous pouvons rejoindre le Système Solaire en quelques semaines. Mon Dieu !... Écoutez, Mr. Browne, je vous reconnais comme mon chef. Nous n'avons pas besoin d'élections. Le statu quo peut être maintenu pour une brève période. Vous êtes d'accord ?

— Bien sûr ! C'est cela que j'essayais de prouver.

L'expression de son visage était parfaitement sincère. Lesbee qui l'observait avec attention pensait, désespéré :

« Qu'est-ce qui se passe ? Pourquoi feint-il d'accepter ? Parce qu'il ne veut pas renoncer si vite à son commandement ? »

Dans ce combat déprimant pour la vie de son adversaire, Lesbee essayait de se mettre dans sa peau, d'envisager le retour sur Terre dans l'optique de Browne. Ce n'était pas facile. Mais, après quelques secondes de réflexion, il crut comprendre enfin.

Et il dit, doucement, prudemment, pour ne pas vexer Browne :

— Ce ne serait pas très agréable de rentrer sans avoir réussi un seul atterrissage. Grâce à la nouvelle vitesse, rien ne nous empêche de visiter une douzaine de systèmes et de nous retrouver sur Terre en moins d'un an.

Le visage de Browne s'assombrit un bref instant ; et Lesbee devina qu'il avait touché juste.

Mais, après avoir réfléchi une seconde, Browne hocha vigoureusement la tête.

— Non. Nous n'avons pas le temps de nous offrir des excursions. Nous devons laisser l'exploration de nouveaux systèmes stellaires aux expéditions futures. Les gens de ce vaisseau ont fait plus que leur part. Nous rentrons chez nous, tout droit.

Le visage de Browne était entièrement détendu, maintenant. On n'y lisait plus la moindre inquiétude. Ses yeux bleus paraissaient vraiment sincères.

Lesbee n'avait plus rien à dire. Jamais, il ne pourrait jeter un pont sur l'abîme qui le séparait de Browne.



Sans aucun doute, le Capitaine avait l'intention de tuer son rival, de retourner finalement sur Terre et de déclarer, en s'attribuant tout le mérite, que la mission de l'*Espoir de l'Homme* avait été menée à bien.

## XVIII

Lesbee employa le rayon tracteur pour repousser Browne à environ six pieds de lui. Puis, il le déposa sur le sol et coupa le courant. Toujours aussi délibérément, il abandonna les commandes des rayons tracteurs et fit pivoter son fauteuil. Le dos tourné au tableau, il s'offrait, sans défense, à l'attaque de Browne.

Ce dernier bondit en hurlant :

— Miller, prends la priorité !

Le Premier Officier obéit à l'ordre de son Capitaine.

En prenant la priorité sur la passerelle, Miller provoqua toute une série de changements dans la commande automatique du vaisseau.

Le tableau du P.C. d'urgence fut placé hors-circuit.

Le courant dérouté ouvrit et ferma certains relais, selon les lois du flux électrique.

Les deux tableaux étaient parfaitement synchronisés : le programme imposé à l'un était intégralement repris par l'autre, en cas de changement de priorité. Normalement, celui-ci aurait dû se faire sans incident.

Mais la situation était ce jour-là tout à fait inhabituelle : sur le tableau du P.C. d'urgence, une des commandes obéissait au petit appareil qui se trouvait dans la poche de Lesbee. Il contrôlait ainsi douze *g* de propulsion et huit *g* de pesanteur artificielle... en marche arrière, comme Lesbee l'avait reprogrammé en pressant le bouton Deux.

Quand la passerelle prit la priorité, les propulseurs se remirent en action, instantanément.

Et instantanément, *l'Espoir de l'Homme* décéléra – sur un écart

atteignant quatre *g*.

Lesbee encaissa le choc sur le dos et le côté droit, mais le robuste dossier du fauteuil lui servit de support. Un support parfaitement adapté aux circonstances.

Quant à Browne, il fut pris à contre-pied. Il venait de biais sur son adversaire. L'impact terrifiant de la décélération le précipita sur le tableau de commande, suivant le même angle. Sa tête heurta le métal avec un horrible bruit sourd et ne bougea plus, comme collée aux cadrans.

Un relais que Lesbee avait également préprogrammé sur le tableau du P.C. d'urgence se ferma, coupant les moteurs aussi brusquement qu'ils avaient démarré. Pendant la période d'apesanteur qui suivit, le corps de Browne se dégagea, glissa sur l'estrade.

Douze taches ternissaient l'uniforme. Le sang se mit à suinter, goutte à goutte, sous le regard fasciné de John Lesbee.

## XIX

— Tu vas organiser des élections ? demanda Tellier.

Le vaisseau spatial, qui était maintenant aux ordres de John Lesbee V, avait fait demi-tour et recueilli les hommes de la mission. Ensuite, le canot, avec les cinq Karn, avait été mis sur orbite autour d'Alta III et abandonné à son sort.

Les deux jeunes gens étaient assis dans la cabine du Capitaine.

La question posée, Lesbee s'appuya contre le dossier de son fauteuil et ferma les yeux. Plus besoin de s'interroger sur son manque total d'enthousiasme à cette suggestion. Déjà, Lesbee connaissait les voies du pouvoir et les savourait pleinement.

Dès la mort de Browne ou, tout au moins, fort peu de temps après, Lesbee s'était rendu compte qu'il commençait à partager les mêmes idées : entre autres, les dangers d'une élection à bord d'un vaisseau spatial. Il attendit un peu avant de répondre à la question de Tellier. Ilsa, l'une de ses trois épouses – la plus jeune des deux veuves laissées par Browne – était occupée à lui servir un verre de vin ; la jeune femme quitta la pièce. Alors, Lesbee éclata d'un rire grinçant.

— Mon cher ami, nous avons tous beaucoup de chance que le temps soit si « comprimé » à la vitesse de la lumière. Au rapport de cinq cents pour un, une exploration nous prendra seulement quelques mois, quelques années au plus. C'est pourquoi la seule personne qui comprenne vraiment cette nouvelle méthode d'accélération ne peut courir le risque d'une défaite électorale. J'attendrai de savoir exactement quelles explorations nous allons entreprendre, avant de dévoiler à l'équipage les vitesses que nous pouvons atteindre. Mais j'ai toujours cru, et je crois encore, qu'une

autre personne devrait être mise au courant. Je choisis bien entendu l'homme en qui j'ai confiance, le Premier Officier Armand Tellier.

Lesbee leva son verre.

— Dès que j'aurai un mémoire complet sur la question, tu en recevras une copie.

— Merci, Capitaine, dit le jeune homme.

Mais il était visiblement soucieux, en buvant son vin à petites gorgées. Enfin, il rassembla son courage et dit :

— Je crois que tu te sentirais beaucoup mieux après des élections. Je suis certain que tu seras vainqueur.

Lesbee eut un rire condescendant, hocha la tête.

— J'ai bien peur que tu ne comprennes pas les mécanismes du gouvernement. Jamais ou presque dans l'histoire, un homme investi d'un pouvoir quelconque ne l'a cédé volontairement à d'autres. (Et Lesbee conclut avec toute la confiance et toute la désinvolture d'un chef absolu :) Je n'ai pas la prétention de m'ériger contre un tel précédent.

Il regardait Tellier avec un sourire cynique, lorsque le timbre de la porte d'entrée résonna dans la pièce adjacente. Lesbee devina qu'une de ses épouses allait ouvrir. Mais, ensuite, il n'entendit plus rien. Aucun salut, aucun remerciement. Un silence total.

« Quelqu'un lui aura sans doute remis une lettre », pensa Lesbee.

Cette hypothèse dissipa son inquiétude. Il allait s'installer confortablement dans son fauteuil lorsqu'une voix rude mais calme se fit entendre, juste derrière lui.

— Mr. Lesbee, votre règne s'achève et le nôtre commence.

Lesbee se figea. Puis, se retournant, il vit, avec horreur, des hommes armés qui se pressaient derrière celui qui venait de parler. Lesbee n'en connaissait aucun, mais il reconnut des ouvriers, des jardiniers et des aides-cuisiniers. Des gens dont il avait à peine soupçonné l'existence.

Le chef du groupe reprit la parole.

— Mr. Lesbee, mon nom est Gourdy. Nous prenons le commandement – mes compagnons et moi – parce que nous voulons rentrer chez nous, sur la Terre... Soyez raisonnable et il ne vous arrivera rien, ni à vous, ni à vos amis.

À ces mots, Lesbee poussa un soupir de soulagement. Tout n'était pas encore perdu.



## XX

Quand il conduisit la révolte qui renversa Lesbee V, Gourdy avait trente-quatre ans. C'était un petit homme râblé, aux yeux très noirs. On l'avait élevé dans le souvenir de son père, chef d'une rébellion ratée. Très tôt, Gourdy s'était juré d'accomplir les idéaux de son père, jusqu'à la mort s'il le fallait. Gourdy tenait son courage de la haine, et sa ruse d'une méfiance continuelle devant tout ce que la passerelle voulait bien dire aux ponts inférieurs. Dès le retour de Lesbee, il avait compris la fausseté de ses rapports avec Browne, découvert la lutte menée sous les apparences d'une amicale collaboration. De plus, Gourdy avait tout de suite vu quel parti il pouvait tirer de cette rivalité cachée. L'occasion était trop belle et il l'attendait depuis très longtemps.

Gourdy prit ses quartiers dans l'appartement du Capitaine et comme tout était neuf à ses yeux, il se méfia de tout. Sa curiosité n'avait pas de limites ; rien n'échappait à son regard aigu, toujours sur la défensive ; ce qu'il voyait lui donnait simplement le désir d'en voir davantage. C'est ainsi qu'en soulevant les plaques métalliques du plancher, à la recherche d'un piège éventuel, il découvrit le détectaphone qui permettait d'entendre une conversation dans chaque pièce du grand navire. Gourdy ne s'arrêta pas en si bon chemin. Il fit sonder les murs et trouva le labyrinthe de coursives où les techniciens comme Lesbee pouvaient surveiller les fils de l'installation électrique ; la longueur de ces fils mis bout à bout aurait atteint des dizaines de milliers de kilomètres.

Pour la première fois, Gourdy comprit de quelle manière on avait tué son père – l'assassin était sorti d'une coursive, alors que son père se croyait à l'abri derrière les portes barricadées de l'entrepôt.

L'existence de ces passages et d'autres endroits secrets démystifiait certaines réalités scientifiques du vaisseau. Gourdy en tira la bonne conclusion : pour diriger l'astronef, il n'était pas indispensable d'être soi-même un savant, mais il faudrait sans doute tuer quelques individus avant que le personnel scientifique s'inclinât devant Gourdy et ses compagnons, tout aussi ignorants que leur chef.

Dès que Gourdy fut au pouvoir, son extrême méfiance et sa haine le poussèrent à prendre des mesures « pratiques », indispensables au succès d'une révolution populaire. Il fit descendre chaque « suspect » dans les quartiers ouvriers et les coupa de tout contact avec les ponts supérieurs, jusqu'à nouvel ordre. Sûr qu'en ce qui concernait les détenteurs des postes clé, toute décision hâtive pourrait être désastreuse, Gourdy les interrogea lui-même, malgré leur nombre.

La plupart des savants parurent se résigner à la collaboration. Beaucoup se réjouirent de voir enfin au commandement du vaisseau un homme décidé à mettre le cap sur la Terre. Tous ceux-là reçurent l'autorisation de reprendre leurs postes mais Gourdy leur imposa une nouvelle discipline : un tiers seulement du personnel scientifique pouvait se trouver à la fois dans les laboratoires.

Une vingtaine de personnes environ mettaient Gourdy mal à l'aise, par leur façon de se comporter, par leurs propos, ou encore par le travail qui leur était confié. Gourdy rangea ces hommes dans une catégorie bien spéciale. On ne les reverrait pas de sitôt sur les ponts supérieurs.

Aux officiers de Browne et de Lesbee, Gourdy annonça brutalement son intention d'employer leurs connaissances à son profit. Il ajouta que, pour le moment, ils ne seraient admis « en haut » qu'un à la fois et sous bonne garde.

Le personnel scientifique comptait à peu près deux cents personnes : seuls un technicien et deux savants subalternes tentèrent de résister. Ces gens-là méprisaient ouvertement le nouveau pouvoir installé sur *l'Espoir de l'Homme*. Tous trois répondirent par des insultes aux interrogatoires de Gourdy. Ils se moquèrent de ses vêtements, de sa manière de parler, et le couvrirent d'injures.

Gourdy les écouta sans broncher, d'un air pensif. Il ne croyait pas une seconde que les trois fissent partie d'une conspiration : leur



attitude était trop stupide pour cela. À son avis, le trio était tout simplement d'une inconscience folle ; mais lui-même était trop dur pour se montrer compréhensif. Prêt à tout sacrifier pour la réussite de son action, il ne fit pas de quartier ; il n'avait d'ailleurs aucune sympathie pour ces hommes. Il se dit qu'il pouvait enfin faire un exemple.

Il tua donc les trois hommes et annonça les exécutions une heure avant la période de sommeil.

Cela fait – *tous* les préliminaires achevés – il donna l'ordre à ses gardes de lui amener Lesbee. Quelques minutes plus tard, et pour la première fois depuis la révolution, les deux hommes se retrouvaient face à face. De sa voix froide et coupante, Gourdy dit à son prisonnier :

— Je pensais vous garder pour la fin...

Le nouveau Capitaine n'expliqua pas ce qu'il entendait par là mais, pour Lesbee, cela ne tirait pas à conséquence, puisque les exécutions avaient eu lieu. Il était trop tard, maintenant. Assis là, sous le regard perçant de Gourdy, Lesbee se maudit en silence. Peu de temps auparavant, il avait eu l'impression, passagère mais très réelle, que Gourdy allait prendre des mesures extrêmes. Lesbee avait même songé à lui envoyer une lettre, lui demandant de ne pas agir de manière irrévocable sans l'avoir entendu d'abord. Mais Gourdy aurait probablement voulu connaître d'abord les intentions de Lesbee. C'est pourquoi ce dernier n'avait pas envoyé son message.

En vérité – une vérité peu flatteuse pour lui – Lesbee n'avait pas été fâché de voir Gourdy remettre sans cesse son interrogatoire. Ce répit lui donnait un peu plus de temps pour réfléchir et pour se composer une attitude. Finalement, il en était arrivé à la conclusion que personne, et lui moins qu'un autre, tirerait le moindre bénéfice d'un voyage prolongé sous les ordres de Gourdy.

C'est pourquoi il avait eu l'intention de révéler à Gourdy ce qui se passait à la vitesse de la lumière.

Le meurtre des trois hommes le fit changer d'avis. Plus question de parler maintenant. Gourdy n'aurait, bien sûr, aucune envie de retourner sur la Terre où il devrait répondre des exécutions devant un tribunal. Ébranlé, Lesbee camoufla son trouble en adoptant une attitude essentiellement scientifique. Remettre la direction

complète à des gens non formés pour cette tâche serait une erreur terrible : tel était son argument. Sur ce, il proposa que ses partisans et ceux de Gourdy travaillent ensemble au voyage de retour. Il suggéra en outre la création d'un Conseil de Commandement avec Gourdy, deux de ses acolytes, Tellier et lui-même.

— Ce qui vous donne une majorité de trois voix contre deux, plus la collaboration sûre de deux personnages capables de conduire le vaisseau et, comme vous, persécutés par le régime précédent.

En réalité, Lesbee n'avait jamais espéré que Gourdy donnerait son accord à un compromis de ce genre. Il n'en attendait qu'un adoucissement de sa politique.

Si c'était le cas, rien ne le laissait encore prévoir. Gourdy ne croyait pas du tout au principe de la direction collégiale et il exposa son point de vue avec toute la clarté souhaitable. Le vaisseau n'avait qu'un commandant – lui. Toutes les personnes à bord devaient coopérer avec lui au mieux de leurs talents. Toute désobéissance grave et tout sabotage seraient punis de mort.

Ce programme fut exposé avec tant de violence que Lesbee se mit à trembler pour sa vie. Mais il reprit assez vite son sang-froid et promit calmement d'obéir aux ordres de Gourdy.

Lorsqu'il eut parlé, Gourdy le fixa pendant un long moment. Puis son attitude changea brusquement, l'hostilité fit place à une sorte de cordialité bourrue.

— Si on buvait quelque chose là-dessus, hein ?

Gourdy remplit deux verres de vin, en tendit un à Lesbee, leva l'autre pour porter un toast.

— Mr. Lesbee, j'ai voulu vous interroger en dernier lieu parce que vous êtes sans doute le seul expert en qui je puisse avoir confiance – même si c'est à vous que j'ai ravi le pouvoir.

Tous deux burent une gorgée de vin. Lesbee se sentait mal à l'aise. Il restait toujours aussi convaincu qu'il ne pouvait révéler la proximité de la Terre. Gourdy, de son côté, était plutôt embarrassé par les réticences qu'il devinait chez Lesbee mais il était sûr d'avoir bien placé sa confiance. Cette conviction le fit sortir de sa réserve, il devint presque aimable :

— Dans une semaine ou deux, si vous êtes raisonnable, je vous donnerai une cabine, et votre femme, la vraie, pourra vivre avec vous... Je n'ai encore rien fait à ce propos, mais je devrai

probablement garder les deux autres femmes. Croyez-le si vous voulez, mais ma propre épouse insiste pour que je les prenne. Quand elle m'a dit cela, je n'en croyais pas mes oreilles. Elle qui était si jalouse, en bas. Ici, ce n'est plus du tout la même chose. Enfin – Gourdy fronça les sourcils – je suppose qu'il n'est pas bon pour une femme de voyager sur un vaisseau comme le nôtre. Elle doit ressentir une sorte de vide, à l'intérieur. Elle m'a déjà suffisamment cassé les pieds avec cette histoire. À mon avis, elle pense que je ne serai pas vraiment Capitaine tant que je n'aurai pas repris les épouses du Capitaine. Mais rassurez-vous, la vôtre ne sera pas du nombre.

Lesbee ne répondit rien. Il se demandait si l'instabilité émotionnelle des femmes n'était pas due aux conditions du voyage. Puis, il se rendit compte qu'après tout, cela n'avait aucune importance.

Gourdy poursuivit ses confidences, l'air malheureux.

— Ça me met dans une drôle de situation. En bas, nous étions tous contre ces histoires de polygamie. De quoi aurons-nous l'air si nous nous mettons à collectionner les épouses dès que nous sommes au pouvoir ? (À nouveau, il fronça les sourcils. Puis, il redressa les épaules, leva son verre.) Bah, je penserai à ces dames plus tard. À la santé de votre épouse ! (Le vin bu, son attitude changea de nouveau. Il posa son verre et dit, d'un ton sec :) Au travail ! Remettons ce vaisseau en route vers la Terre.

Gourdy conduisit Lesbee au P.C. d'urgence.

— Pas encore de passerelle pour vous. Et n'essayez pas de me jouer un tour maintenant.

Lesbee marcha lentement vers le tableau de commande. Une question lui venait à l'esprit. S'il se contentait des gestes nécessaires, régler deux cadrans et baisser deux manettes, Gourdy se croirait peut-être capable de diriger le vaisseau lui-même ? Par contre, s'il en remettait un peu trop, le gaillard pourrait bien faire tout vérifier par quelqu'un d'autre... Miller ou Mindel.

En fin de compte, Lesbee réduisit le bluff à deux petites manœuvres superflues. Comme Gourdy voulait savoir ce qu'il faisait au juste, il le rassura par une explication à double entente. Quelques minutes plus tard, Lesbee avait porté l'accélération à douze  $g$  et la pesanteur artificielle à onze ; l'écart était donc d'un  $g$ , exactement la

même pesanteur que sur la Terre.

Cette programmation achevée, Lesbee resta dans le P.C. tandis que Gourdy prévenait l'équipage par les haut-parleurs. Sa dernière phrase fut :

— Nous rentrons chez nous. Oui, camarades, nous nous dirigeons maintenant vers la Terre... Dormez dans vos ceintures car nous comptons augmenter l'accélération pendant la nuit.

Lesbee écoutait, embarrassé, honteux même. Cette prétendue « augmentation » de l'accélération signifiait simplement qu'il allait augmenter l'écart entre la poussée du propulseur et la pesanteur artificielle, ce qui était tout à fait inutile. Comme Dzing avait « adapté » les bobines des moteurs et les synchronisateurs du système de pesanteur artificielle, les unes et les autres pouvaient recevoir simultanément plus de puissance pour maintenir l'écart à un  $g$ , quel que fût le taux d'augmentation.

Mais tout le monde à bord ignorait les initiatives de Dzing, et Lesbee n'avait aucune intention de les révéler. Il avait intérêt à immobiliser l'équipage et ses chefs.

En entendant Gourdy, Lesbee pensait, cynique mais terrifié : « Quelle situation ! S'il découvre combien nous sommes proches de la Terre avec cette nouvelle méthode de commande, il me tuera sur-le-champ. »

## XXI

Les jours passèrent. Et les semaines. Lesbee s'aperçut que de tout le personnel scientifique, il était le seul à être admis dans les deux postes de commande et dans la salle des machines. Plus le temps passait et plus il devenait certain que toute action éventuelle dépendait de lui.

Mille plans lui encombraient la tête. Et pourtant, le seul projet réalisable lui était venu à l'esprit dès le premier jour. Il le rejetait sans cesse, y découvrait trop de défauts et donc trop de dangers. Mais, le vingt-sixième jour, il confia son idée à Tellier, pendant l'une des rares minutes où il était sûr de n'être pas espionné : Gourdy avait quitté les ponts inférieurs quelques instants plus tôt, il devait être en route pour l'une ou l'autre inspection et loin de tout télé-observateur, de tout détectaphone. Lesbee pouvait parler librement.

Son projet plongea Tellier dans le désarroi.

— Dépasser la vitesse de la lumière ! Tu parles sérieusement ?

Lesbee sut défendre son idée.

— Nous ne la dépasserons pas vraiment. Mais je dois prévoir cette vitesse, la pré-programmer pour la tenir à notre disposition le cas échéant. Gourdy est un tueur – n'oublie jamais cela !

— Si c'est ta meilleure solution, nous pouvons nous attendre à de sérieux ennuis.

— À notre taux actuel d'accélération, nous atteindrons 99,9999998 % de la vitesse de la lumière dans trois jours environ. À ce moment, sur un trajet de deux petites heures seulement, le vaisseau pourra sauter de nombreuses années-lumière. Et continuer à la même allure jusqu'au Système Solaire. C'est pourquoi nous devons absolument arrêter l'accélération ; dans le cas contraire,

nous passerions comme une flèche à travers notre Galaxie. Maintenant, comment ralentir sans détromper Gourdy qui croit toujours que nous mettrons trente ans pour arriver sur la Terre ?

Tellier le regarda. Une expression étrange envahit son fin visage d'intellectuel. Il saisit le bras de Lesbee et dit, la voix rauque :

— John — pendant ces trois jours — pourquoi ne pas équiper un des canots, couper les moteurs, provoquer une panne d'éclairage et en profiter pour nous enfuir tous les deux ?

Lesbee fut complètement déconcerté par cette suggestion. Quitter le navire ? D'abord, il se dit que l'idée était impraticable. Puis il s'étonna de ne pas y avoir pensé lui-même. Mais il comprit aussitôt. *L'Espoir de l'Homme* était une part intégrante de sa vie. On ne se sépare pas de soi-même.

Finalement, Lesbee répondit à Tellier. En fait, c'était plutôt penser tout haut que répondre.

— Ce n'est pas si simple d'équiper le canot. Ralentir le vaisseau prendra beaucoup de temps. Non. Voici ce à quoi je pense. Quand nous approcherons de la vitesse de la lumière, je tripoterai un peu la pesanteur et l'accélération ; Gourdy me donnera l'autorisation de couper les moteurs.

Il restait là, debout, maussade, perdu dans ses pensées. Tellier voulut connaître la cause de son mutisme.

Lesbee vit à l'expérience combien il était difficile d'expliquer à un tiers à quel point ses rapports avec Gourdy tenaient de la corde raide. Péniblement, au prix de nombreuses hésitations, il essaya de décrire la méfiance paranoïaque du rebelle.

— Gourdy connaît assez les commandes pour savoir quand elles fonctionnent. J'ai bien dû le lui apprendre ; sinon, il aurait aussitôt désigné quelqu'un d'autre pour vérifier les moteurs. (Il s'arrêta de nouveau, récapitula mentalement les conséquences d'une telle initiative et poursuivit :) Et cela, c'est ce qu'il faut éviter à tout prix ; je ne peux pas prendre le risque qu'il le fasse maintenant.

— Et alors ? demanda Tellier.

Lesbee comptait dire au Capitaine Gourdy que les moteurs ne fonctionnaient pas convenablement et lui demander la permission de couper la propulsion avant que le vaisseau n'atteignît la vitesse de la lumière.

— Mais... je programmerai les machines à ma manière. S'il

soupçonne quelque chose et m'interdit de monter sur la passerelle, les moteurs repartiront tout seuls au bon moment et nous feront dépasser la vitesse de la lumière. Quand il constatera que les difficultés prédites sont en effet apparues, Gourdy me rendra sa confiance.

Il se rendit compte que Tellier lui jetait un regard admiratif.

— Tu as vraiment le sens de l'intrigue, n'est-ce pas ? (Puis, il ajouta d'un ton angoissé :) Mais s'il ne soupçonne rien, tu nous tiendras de ce côté-ci de la lumière ?

— Bien sûr ! Me prends-tu pour un fou ? Crois-moi si tu veux mais, comme précaution ultime, j'ai déjà réglé le vieil appareil de guidage sur le Système Solaire et la Terre.

Pour terminer, les deux hommes choisirent le sas par où ils s'échapperaient du vaisseau et décidèrent quand et comment ils se retrouveraient à cet endroit.

Un peu plus tard, au cours du même après-midi, Lesbee programma l'accélération supplémentaire, en n'employant que les commandes électromagnétiques. L'idée lui était venue qu'on ne pouvait se fier aux systèmes purement mécaniques à des vitesses approchant celle de la lumière. Ceci fait, il s'en fut trouver Gourdy, lui affirma crânement que les moteurs ne marchaient pas bien et qu'il devrait couper la propulsion pour voir ce qui n'allait pas.

Aussitôt, Gourdy prit peur.

— Mais nous continuerons en vol plané pendant votre vérification ?

— Certainement, Capitaine. Nous en serions arrivés là un jour ou l'autre, de toute façon : stopper les moteurs pour économiser le carburant. Mais pas avant plusieurs mois.

Lesbee avait déjà joué quelque peu avec cette idée : laisser les choses suivre leur cours naturel et attendre le moment où le vol plané s'imposerait. Mais plus longtemps il resterait au pouvoir de Gourdy et moins son plan aurait de chances de se réaliser. Même maintenant, à la vitesse extrêmement élevée qu'il avait choisie, il faudrait, en chute libre, des années et des années avant d'arriver au terme du voyage. Beaucoup trop de temps, et cela déplaisait à Lesbee. On ne pouvait atteindre les énormes vitesses relatives qu'en approchant de très près la vitesse de la lumière.

Gourdy et Lesbee se trouvaient alors sur la passerelle, devant la

nuit infinie, criblée d'étoiles. Les yeux de Gourdy se rétrécirent soudain ; encore ses fameuses arrière-pensées ! Lesbee sentit la tension nerveuse lui nouer l'estomac.

— Est-ce que cette panne semble dangereuse, Mr. Lesbee ?

— Capitaine, plus vite j'aurai l'occasion de vérifier et mieux cela vaudra. Mais ça peut attendre jusqu'à la période de sommeil.

— Eh bien !... (Gourdy semblait arriver à une décision)... Je suppose que vous pouvez y aller. La pesanteur ?

— Je devrai la couper, mentit Lesbee.

— Alors, attendez la fin du dîner. Si je ne vous ai pas donné de nouvelles une heure avant la période de sommeil, programmez l'arrêt des moteurs pour la nuit. Je l'annoncerai sur l'intercom et je dirai aux gens de dormir dans leurs ceintures de sécurité. Combien de temps cela prendra-t-il, d'après vous ?

— Environ deux jours.

Gourdy resta silencieux, les sourcils froncés. Enfin, il dit :

— Ce sera très ennuyeux, mais enfin nous devons en passer par là. De toute façon, attendez, comme je vous ai dit. D'accord ?

— D'accord.

Lesbee n'osa plus ajouter un mot. Il descendit l'échelle, la gorge serrée ; quand il arriva au dépôt de vivres, il fut très soulagé d'entendre Gourdy annoncer la manœuvre de ralentissement pour la nuit.

Mais Lesbee n'était pas au bout de ses peines. Au moment même où il reposait le micro de l'intercom, Gourdy se souvint, par le plus grand des hasards, que Lesbee n'était pas ingénieur mais seulement technicien. Et il se demanda si Lesbee était qualifié pour réparer le propulseur atomique ou même pour reconnaître l'opportunité d'une réparation.

Ce doute n'impliquait aucun soupçon quant aux mobiles de Lesbee. Gourdy se demandait tout bonnement s'il était sage de confier à un simple technicien un travail aussi vital pour l'avenir du vaisseau.

Le Capitaine réfléchit quelques minutes puis convoqua l'ancien Premier Officier Miller au P.C. d'urgence.

Gourdy lui dit, sans plus :

— J'ai des raisons de croire que les moteurs ne fonctionnent pas convenablement. Voulez-vous vérifier et me donner votre avis ?



C'était placer Miller devant un dilemme. Miller n'avait jamais connu d'autre position que celle d'officier. Il méprisait Gourdy et n'aimait pas Lesbee mais, plus que tout, il haïssait sa situation actuelle, l'exil sur les ponts inférieurs. Au large d'Alta, après l'épisode du robot, il s'était évanoui pendant la discussion de Lesbee et Browne sur la vitesse de la lumière. Il n'avait donc pas compris les dernières bribes de conversation où les deux adversaires se référaient aux théories de Fitzgerald et Lorentz. Jamais, ni à ce moment ni depuis lors, Miller ne s'était aperçu que la vitesse de l'astronef était plus grande qu'auparavant.

Et il se retrouvait devant les commandes pour la première fois depuis la prise du pouvoir par Lesbee. Heureux d'être à nouveau dans son élément, Miller examina chaque cadran avec intérêt. Il eut vite découvert que les moteurs marchaient parfaitement. Mieux, il se souvint des maxima théoriques donnés par ses vieux manuels et eut l'impression qu'en général, pour une raison encore obscure, le propulseur « tournait plus rond » que jamais.

Le traditionnel mépris de l'ingénieur pour le technicien l'amena à la conclusion que Lesbee avait mal interprété les données, d'une façon ou d'une autre. C'est là que se posait le dilemme : comment Miller pouvait-il exploiter cet avantage pour regagner un poste plus élevé dans la hiérarchie du vaisseau ? Devait-il soutenir Lesbee et participer lui-même à ces réparations superflues ? Ou lancer, tout de suite, une attaque contre Lesbee et essayer de lui ravir son titre ?

Miller opta pour l'attaque. « Après tout, pensa-t-il, c'est chacun pour soi. »

Au moment même où il prenait cette décision, son regard tomba sur les indicateurs de vitesse ; ces cadrans ne se trouvaient pas sur le grand tableau principal mais sur un tableau séparé, dans un angle de la pièce. Les aiguilles indiquaient des chiffres inouïs. Les sourcils froncés, Miller se rapprocha des compteurs ; il calculait mentalement la portée réelle de cette lecture. Tout à coup, son visage bouffi trembla d'excitation. Miller pivota, tourna le dos au tableau.

— Capitaine Gourdy, je commence à comprendre beaucoup de choses.

Un peu plus tard, lorsqu'il eut expliqué ce qu'il entendait par là, Miller quitta la passerelle, s'arrangea pour rencontrer Lesbee, qui ne

se doutait de rien, et lui dit :

— Le Capitaine Gourdy vient de me faire vérifier les moteurs.

Cette nouvelle frappa Lesbee de stupeur, mais il fallait bien dire quelque chose. Conscient d'être espionné, il déclara d'une voix aussi ferme que possible :

— Je pensais justement demander au Capitaine de vous faire vérifier mes lectures.

La réponse vint, brutale.

— Si vous voulez jouer la comédie, libre à vous. Mais sachez que beaucoup de choses se sont mises en place quand j'ai vu ces compteurs de vitesse. Je n'avais pas compris lorsque Browne est mort. (Et, avec un sourire entendu :) Très habile de monter presque jusqu'à la vitesse de la lumière, sans nous prévenir.

Lesbee se sentait blêmir. Il aurait frappé l'autre avec joie, écrasé à coups de poing cette face triomphante et stupide. Il s'approcha de Miller, tout près, et dit, la voix basse et hargneuse :

— Idiot ! Vous ne vous rendez pas compte que Gourdy ne peut pas se permettre de retourner sur la Terre ? Vous et moi, nous ne sommes plus que des morts en sursis !

Lesbee eut un bref moment de joie devant l'expression terrifiée de Miller qui venait de comprendre. Malade de dégoût, il tourna les talons. Quelques minutes plus tard, sans aucune surprise, il fut convoqué par Gourdy.

En fait, il n'atteignit même pas la cabine du Capitaine. Des gardes l'arrêtèrent en route pour le jeter dans une des cages-prisons. C'est là que Gourdy vint le voir. Ses yeux de charbon fixaient Lesbee à travers les barreaux. Il dit, menaçant :

— Je vous écoute, Mr. Lesbee. À quelle vitesse exacte marchons-nous ? Je veux toute la vérité.

Lesbee pria le Ciel que sa conversation avec Miller n'ait pas été enregistrée, et feignit d'ignorer complètement de quoi Gourdy voulait parler. Le seul espoir, lui semblait-il, était de convaincre ce terrible petit homme de son innocence complète.

Gourdy, qui ne s'attendait pas du tout à cette attitude, en fut troublé. De plus, la situation apparaissait si fantastique qu'il avait presque tendance à croire Lesbee. Un simple technicien pouvait fort bien ne pas avoir compris ce qui se passait. Mais Gourdy n'en analysait pas moins l'autre possibilité : Lesbee avait tout compris,

pesé tous les dangers, et projetait de stopper le vaisseau pour s'échapper, en laissant les autres résoudre seuls le mystère. Cette seule idée mit le Capitaine dans une colère bleue.

— Vous l'aurez voulu ! dit-il, la voix sinistre. Si vous ne parlez pas, je n'ai plus qu'une chose à faire ! Vous traiter comme un rebelle et un saboteur.

Mais cette colère ne put le soulager. Gourdy rentra dans sa cabine, effrayé, malheureux, sa belle confiance perdue, sûr que les derniers événements le menaçaient, lui plus que tous les autres. Il fallait agir vite.

Comme toujours lorsqu'il se savait en danger, Gourdy se laissa guider par ses sentiments. D'abord la nécessité de prendre toutes les précautions souhaitables. Aussi, dès le commencement de la période de sommeil, le Capitaine organisa-t-il une véritable rafle aux ponts inférieurs et arrêta dix-huit personnes, y compris Miller et Tellier. Toutes furent mises au secret, dans des cages séparées.

Gourdy passa la deuxième heure de la période de sommeil à se promener de long en large dans sa cabine, réfléchissant à ce qu'il venait de faire. Il en sortit convaincu que tout ce qu'il avait ordonné — plus particulièrement les exécutions — entraînait la même conclusion : le voyage devait encore durer trente ans au moins pour assurer le Capitaine Gourdy de l'impunité.

« Autant voir la vérité en face, pensa-t-il, je ne peux pas prendre le risque de retourner maintenant sur la Terre. »

C'est alors qu'il élaborait son nouveau plan : forcer Lesbee à ralentir le vaisseau de telle manière qu'il faille vraiment trente années pour rallier le Système Solaire. Ensuite, lorsqu'il aurait trouvé une bonne excuse, il exécuterait Lesbee, Miller, Mindel et les autres suspects dangereux. Le prétexte serait, bien sûr, facile à découvrir. Un complot pour s'emparer du vaisseau. Mais il faudrait étudier soigneusement les détails pour que l'équipage crût cette belle histoire ou, tout au moins, n'eût pas trop envie de ne pas y croire.

Une heure plus tard, Gourdy était toujours couché sur son lit, à réfléchir, à peser ses moindres paroles et actions futures, lorsque, sous ses reins, le vaisseau fit un bond, comme frappé par une force gigantesque. Aussitôt après, Gourdy sentit dans tout son corps le choc bien connu de l'accélération.

Lesbee avait fui le sommeil, pour mieux se préparer au moment terrible. À la seconde du formidable bond en avant, il fut jeté contre la ceinture qui lui recouvrait partiellement le corps. D'après sa programmation, l'écart préliminaire entre l'accélération et la pesanteur artificielle devait atteindre trois  $g$ . C'était suffisant pour paralyser tout le monde à bord jusqu'à ce que l'astronef dépasse la vitesse de la lumière.

Malade d'angoisse, Lesbee se rendit compte qu'en ce moment même, le temps et l'espace devaient déjà se télescoper, à des vitesses astronomiques. « Plus vite ! Plus vite ! » Il n'avait presque plus la force de penser.

Comme l'accélération et la pesanteur artificielle augmentaient ensemble, rien ne prouvait qu'il allait ressentir physiquement le passage dans la zone incroyablement « comprimée », les quelques pouces-lumière avant la vitesse critique et au-delà. Pourtant, Lesbee raidit ses muscles en prévision de cette épreuve. Il espérait que tout allait se passer en une petite fraction de seconde.

Cette angoisse, cette préparation à la douleur, fut en quelque sorte un signal. Couché là, dans l'attente du supplice, Lesbee eut une sorte d'hallucination, si vite disparue qu'il l'oublia tout à fait. Puis une autre, un visage – qu'il n'avait jamais vu auparavant – et qui s'évanouit aussitôt. À ce moment, des images commencèrent à défiler devant ses yeux. Toutes en sens inverse : il se vit lui-même et d'autres personnes du bord, qui marchaient vraiment à reculons comme sur un film truqué. Aucune scène ne durait plus d'une brève seconde ; il en défila des milliers, certaines le renvoyant à son enfance.

Puis les images se troublèrent. Il eut une sensation bizarre, comme s'il sortait de lui-même. C'était désagréable mais ce n'était pas le supplice attendu. Et alors, John Lesbee perdit connaissance.

## XXII

Averill Hewitt raccrocha le téléphone et répéta à haute voix le message qu'il venait de recevoir :

— Votre vaisseau spatial, *l'Espoir de l'Homme*, entre dans l'atmosphère terrestre.

Les mots ne cessaient de marteler son esprit, en échos discordants. Hewitt se dirigea en trébuchant vers un canapé et s'effondra sur les coussins.

D'autres pensées vinrent grossir le tourbillon furieux que le message avait provoqué :

— Après six ans... *L'Espoir de l'Homme*... après six ans, alors qu'en mettant les choses au mieux, un cinquième du chemin devait être parcouru entre la Terre et les soleils de Centaurus... Et voilà que le vaisseau rentrait déjà dans l'atmosphère terrestre !

Hewitt pensait, désespéré :

— Voilà dix ans que je crois avec l'astronome John Lesbee que notre Soleil va se comporter comme une Céphéide variable... et maintenant je sais que c'est vrai, que cela va se produire dans quelques mois !

Pire encore, il avait consacré la plus grosse part de son immense héritage à construire ce vaisseau géant. Le monde l'avait tourné en ridicule, surnommé « le plus riche gogo de tout l'Occident » ; sa femme Joan l'avait quitté, emmenant les enfants avec elle. Il ne lui était resté que son idée, le gigantesque plan de colonisation stellaire qui, après bien des efforts, avait enfin obtenu l'appui du gouvernement.

Et tout cela était désormais réduit à néant par le retour de *l'Espoir*, à la veille même du désastre en prévision duquel le

vaisseau avait été construit.

— Qu'est-ce qui peut bien pousser John Lesbee à faire demi-tour ?

Le téléphone sortit Averill Hewitt de ses amères réflexions. Il quitta le canapé et, se dirigeant vers l'appareil, résolut d'agir.

— Je *dois* monter à bord et les convaincre de reprendre le voyage. Dès leur atterrissage, je...

Cette fois, la Police de l'Espace était au bout du fil. Hewitt essaya de comprendre tous les aspects de la situation qu'on lui décrivait. Malgré plusieurs tentatives, aucune communication n'avait pu être établie avec l'équipage de l'*Espoir*.

— Mr. Hewitt, nous avons envoyé des astronautes observer chaque hublot du vaisseau, ainsi que la passerelle. Naturellement, ils n'ont pu voir à l'intérieur puisque la vision n'est possible que dans l'autre sens. Mais ils ont frappé sur les parois pendant plus d'une heure, sans aucune réponse.

Hewitt hésita. Aucun commentaire positif ne lui venait à l'esprit mais il dit finalement :

— Quelle est la vitesse du vaisseau ?

— Il se rapproche de la Terre à seize cents kilomètres à l'heure environ.

C'est à peine si Hewitt entendit la réponse. Son esprit travaillait plus vite maintenant.

— J'autorise toutes les dépenses nécessaires pour pénétrer à l'intérieur de l'*Espoir*. Je serai là moi-même dans une heure.

En route vers son vaisseau personnel, il pensait : « Si je peux entrer, je leur parlerai. Je les convaincrai. S'il le faut, je les forcerai à repartir ».

Hewitt les y aurait contraints sans aucun remords. À son avis, pour la première fois dans l'histoire de la race humaine, la fin justifiait n'importe quel moyen.

Deux heures plus tard, Averill Hewitt, incrédule, atterré, disait :

— Vous pensez vraiment qu'il est impossible d'ouvrir le sas ?

Il se trouvait alors dans le vaisseau de sauvetage, le *Molly D*, et regardait les astronautes qui tentaient de dévisser l'une des écrouilles de l'*Espoir* à l'aide d'un énorme aimant.

Perdant patience, gagné par l'irritation, Hewitt refusait d'admettre qu'il avait pu se passer quelque chose à bord et qu'il

fallait en tenir compte.

— Essayez encore, voyons ! Ce sas est certainement bloqué. Mais il est construit pour s'ouvrir vite et facilement.

Les autres lui laissaient la direction du sauvetage. D'une certaine façon, c'était assez naturel. Le *Molly D*, un vaisseau de sauvetage commercial, avait été réquisitionné par la Police de l'Espace. Maintenant que Hewitt était à bord, l'officier chargé de la mission, le Lieutenant-Colonel Mardonell, jouait de son propre gré le rôle d'un simple observateur. Et le Capitaine du navire obéissait évidemment à celui qui payait les factures.

Plus d'une heure après, l'énorme aimant n'avait déplacé la porte du sas que de trente centimètres environ. Pâle, nerveux et à court d'idées Hewitt tint conseil avec les deux officiers.

L'altimètre du *Molly D* indiquait cent quarante-cinq kilomètres. Et le Lieutenant-Colonel Mardonell fit le commentaire décisif à ce propos :

— Nous avons perdu quinze kilomètres d'altitude en soixante-huit minutes. Comme nous nous dirigeons vers l'avant, nous toucherons la surface suivant une trajectoire oblique, dans dix heures.

Au rythme de trente centimètres à l'heure, il faudrait beaucoup plus de dix heures pour dévisser les douze centimètres de filetage maintenant la porte du sas.

Hewitt réfléchissait, furieux. Rien de plus irritant que de ne pouvoir entrer dans le vaisseau alors que normalement il ne devait y avoir aucune difficulté. Être obligé de s'acharner ainsi sur un détail alors que le problème, le terrible problème, se trouvait ailleurs, c'était à devenir fou !

— Nous devons employer un chalumeau, dit-il, ou une grosse foreuse, et pratiquer une ouverture dans la coque.

Par radio, Hewitt demanda une foreuse. Bien que la Police de l'Espace soutînt la requête de tout son poids, il fallut attendre deux heures et demie avant que la machine soit en position, prête au travail. Hewitt ordonna de lancer le puissant moteur.

— Appelez-moi lorsque la foreuse aura presque terminé.

Depuis quelque temps il sentait la fatigue le gagner, l'épuisement physique et mental. Il se retira dans une des cabines, s'étendit sur la couchette. Hewitt dormit très mal, s'attendant à ce qu'on vînt

l'appeler d'une minute à l'autre. Il se tournait et se retournait sur sa couchette chaque fois qu'il se réveillait, la même question lui torturait l'esprit : qu'allait-il faire lorsqu'il serait enfin dans le vaisseau ?

Hewitt se réveilla pour de bon et vit à sa montre que plus de cinq heures s'étaient écoulées. Il s'habilla avec le pressentiment d'un désastre. Dans la coursive, il rencontra Mardonell. L'officier lui dit :

— Excusez-moi de ne pas vous avoir appelé, monsieur, mais dès que j'ai constaté qu'il serait impossible d'entrer, j'ai pris contact avec mon quartier général. En réponse, nous avons reçu les conseils de plusieurs savants, parmi les plus fameux de la Terre. (À ce moment, Mardonell devint tout pâle.) Malheureusement, j'ai peur que cela ne serve pas à grand-chose. Tous les conseils du monde n'empêcheront pas la foreuse de s'user. Nous avons bien essayé le chalumeau mais en vain.

— Que voulez-vous dire ?

— Venez jeter un coup d'œil.

Quand Hewitt s'approcha du hublot, la foreuse tournait toujours. Il ordonna de l'arrêter, examina la coque de l'*Espoir*. Le diamant l'avait pénétrée – Hewitt fit vérifier la mesure – sur une longueur de trois quarts de millimètre exactement.

— Mais c'est insensé, voyons ? Ce métal se laissait forer sans aucune peine, il y a six ans, lorsqu'on a construit le vaisseau !

— Nous avons fait venir deux autres foreuses, dit Mardonell. Pas de résultat. Elles sont impuissantes contre ce métal... Autre chose : d'après nos calculs, l'*Espoir de l'Homme* va s'écraser quelque part dans les contreforts des Rocheuses. Nous avons pu déterminer le point de chute avec assez de précision et les habitants sont prévenus.

— Et que faites-vous de l'équipage du vaisseau ? s'écria Hewitt. Qu'est-ce que vous faites de...

Il coupa net sa phrase. Il était sur le point de dire : « Qu'est-ce que vous faites de la race humaine ? » Mais il ne le dit pas. La situation était déjà suffisamment difficile, inutile d'inquiéter ou d'irriter les autres avec ses propres obsessions. Tremblant, Hewitt regardait par le hublot du *Molly D*. Au jugé, ils se trouvaient à vingt-quatre kilomètres environ de la surface terrestre. Dans deux heures à peine, ce serait l'écrasement. Lorsque cette marge fut réduite à



vingt minutes, Hewitt donna l'ordre de s'écarter. Le navire de sauvetage s'éloigna lentement et reprit de l'altitude. Un peu plus tard, Hewitt, l'estomac noué par un horrible sentiment d'impuissance, vit l'énorme vaisseau percuter le flanc d'une colline.

À quinze cents kilomètres à l'heure, l'*Espoir* laboura le sol, soulevant un gigantesque nuage de poussière. Aucun son ne parvint à Hewitt et ses hommes, mais le spectacle ne laissait aucun doute sur la violence du choc.

— C'est fini, dit Hewitt, en avalant sa salive. À supposer qu'il y eût encore quelques survivants, il n'en reste aucun à présent.

Les conséquences de l'écrasement s'imaginaient sans peine : des éclaboussures sanglantes sur les plafonds, les planchers, les parois, c'était là sans doute tout ce qui restait de l'équipage.

Le bruit de l'impact parvint un peu plus tard aux occupants du *Molly D*. Une explosion sèche, comme un bang supersonique, extraordinairement amplifié ; même le vaisseau de sauvetage trembla sous le choc.

Quelqu'un cria :

— L'*Espoir* traverse la colline !

— Mon Dieu ! Mon Dieu !

C'est tout ce que Hewitt put dire devant l'incroyable spectacle.

La colline, un entassement de roches et de terre, large comme vingt fois le vaisseau spatial, se fendait en deux. Hewitt aperçut alors l'astronef qui longeait la vallée, de l'autre côté, et en touchait le fond, dans un gigantesque nuage de poussière. La machine ne ralentit pas sous le choc, c'est à la même vitesse qu'elle continua à s'enfoncer dans la terre.

Le nuage de poussière se dissipa lentement. Sur la pente de la colline suivante, il y avait un trou béant, de deux cents mètres de rayon. Aussitôt, le cratère s'effondra. Des tonnes de roches déboulèrent du bord supérieur.

C'est alors qu'arriva le premier message radio. Une montagne s'était écroulée à quatre-vingts kilomètres de l'impact. La Terre comptait une vallée de plus, mais il y avait des morts et trois secousses sismiques ébranlaient la région.

Pendant vingt bonnes minutes, les rapports ne cessèrent d'affluer. En bas on commençait à s'effrayer. Quatorze nouveaux tremblements de terre venaient de se produire. On en comptait

deux parmi les plus violents jamais enregistrés dans le secteur. Le dernier fit trembler le sol à six cent cinquante kilomètres du premier ; mais ils se produisaient tous sur le chemin de l'astronef. Un message très différent des autres stupéfia les hommes du *Molly D*. Chacun reprit courage. Le vaisseau spatial venait de sortir en plein désert et s'éloignait de la planète, reprenait de l'altitude, suivant une trajectoire de faible inclinaison.

Moins de trois jours plus tard, le vaisseau de sauvetage s'accrochait de nouveau à la coque de l'énorme machine. Ses aimants recommençaient leur travail obstiné sur la grande porte du sas. Et Hewitt déclarait aux trois savants des services gouvernementaux montés à bord entre-temps :

— La première fois, nous avons mis une heure pour déplacer la porte de trente centimètres. Il nous faudra donc trente-cinq heures pour en finir avec ce filetage de douze mètres. À ce moment, bien sûr, nous nous trouverons devant la porte intérieure. Mais c'est un autre problème... Messieurs, si nous confrontions nos points de vue sur l'incroyable événement qui vient de se produire ?

Suivit une discussion qui n'aboutit à rien.

Beaucoup plus tard, alors que la porte extérieure était déjà ouverte depuis un bon moment, tous se pressèrent aux hublots pour voir le gros aimant s'attaquer à la porte intérieure. Un boutoir en métal fut introduit dans le sas pour enfoncer la porte. L'homme qui le dirigeait s'acharna quelques instants puis, il se tourna et jeta un coup d'œil interrogateur à Hewitt, derrière sa barrière transparente. Hewitt répondit sur son walkie-talkie.

— Rentrez. Nous allons envoyer de l'air comprimé. Avec cela, la porte doit s'ouvrir.

Hewitt devait se faire violence pour garder la voix calme, pour ne pas laisser deviner sa colère. La porte extérieure s'était ouverte sans peine dès qu'on y avait mis le temps. Apparemment, il n'y avait aucune raison pour que la porte intérieure résiste plus longtemps que l'autre. *L'Espoir de l'Homme* ne cessait de leur jouer de mauvais tours.

Le Capitaine du *Molly D* n'avait pas l'air très convaincu lorsque Hewitt lui transmit l'ordre d'envoyer l'air sous pression.

— Si la porte est calée, monsieur, il ne sera pas possible de prévoir quelle pression nous devons employer pour l'ouvrir.

N'oubliez pas que les deux vaisseaux ne sont reliés que par des aimants. Il suffirait de peu de chose pour les séparer.

Hewitt fronça les sourcils, réfléchit longtemps et finit par répondre :

— Peut-être ne faudra-t-il pas beaucoup de pression. Et si nous sommes séparés, ma foi, nous ajouterons d'autres aimants... Au fond, pourquoi ne pas construire une cloison jusque dans le sas, joindre les deux navires par une passerelle d'acier ?

On résolut d'essayer l'air comprimé, en augmentant graduellement la pression. Planté devant le cadran, Hewitt vit l'aiguille monter, monter encore. L'instrument était gradué en livres et en atmosphères. Soudain, un peu au-dessus de quatre-vingt-onze atmosphères, la pression tomba, très vite, jusqu'à quatre-vingt-six. À ce point, elle se stabilisa puis se remit à monter. Le Capitaine hurla un ordre à la salle des machines et l'aiguille arrêta son ascension. L'homme se tourna vers Hewitt.

— Eh bien ! nous y voilà. À quatre-vingt-onze atmosphères, les joints de caoutchouc ont commencé à perdre leur étanchéité ; pour qu'ils la retrouvent, il faut que la pression tombe.

Hewitt hocha la tête, complètement stupéfait.

— Mais je ne comprends pas. Je ne comprends pas. Cela fait plus de quatre-vingt-dix kilos au centimètre carré !

À bout de ressources, il établit le contact radio avec le sol et demanda le matériel nécessaire pour jeter une sorte de passerelle entre les deux engins. En attendant son arrivée, ils essayèrent encore plusieurs méthodes pour ouvrir la porte. Ils ne s'attendaient pas à réussir et les faits leur donnèrent raison. De toute évidence, il fallait une pression beaucoup plus forte pour se frayer un passage.

Il fallut une pression de neuf cent soixante-quatorze atmosphères.

La porte s'ouvrit lentement, comme à regret. Hewitt surveillait le cadran de la pression, s'attendait à voir l'aiguille tomber brutalement. Par la porte ouverte, l'air devait se précipiter dans le grand vaisseau, dissiper sa pression dans cet énorme cubage libre, balayer les coursives, comme une tornade, en détruisant tout sur son passage.

La pression descendit de neuf cent soixante-quatorze atmosphères à neuf cent soixante-treize. À ce point, l'aiguille

s'arrêta.

Et l'aiguille ne bougea plus. À côté d'Averill Hewitt, un savant des services gouvernementaux dit, la voix étranglée :

— Qu'est-ce qui se passe ? Ça s'équilibre à un niveau incroyable ! Comment est-ce possible ? C'est une pression abyssale !

Hewitt s'écarta du hublot.

— J'aurai besoin d'un scaphandre spécialement dessiné, dit-il. Nos équipements actuels ne pourraient supporter une telle pression, ne fût-ce qu'une minute.

Il fallait donc retourner sur la Terre. Certes, la fabrication du scaphandre n'allait pas prendre beaucoup de temps. Plusieurs firmes pouvaient y arriver en quelques jours. Mais Hewitt devait être sur place pour superviser les travaux. Il s'embarqua donc dans un canot qui faisait la navette avec la surface. En chemin, Hewitt pensait, à nouveau : « Tout ce que j'ai à faire, c'est de monter à bord et remettre le vaisseau sur la route de Centaurus. Je devrai sans doute les accompagner. Mais ça n'a plus d'importance maintenant. » En effet, il était trop tard pour construire d'autres vaisseaux et organiser d'autres voyages de colonisation.

D'un moment à l'autre, Hewitt se sentit en confiance, persuadé que cet extraordinaire problème allait se résoudre bientôt. Aucune prémonition défavorable.

Tôt le matin, il atterrit dans la ville. La nouvelle de son arrivée l'avait précédé. Peu après midi, quand il sortit de l'usine où l'on fabriquait les costumes spatiaux, un groupe de reporters l'attendaient ; Hewitt leur dit ce qu'il savait mais les laissa sur leur faim.

De retour à son bureau, il commit l'erreur d'appeler Joan au téléphone. Tous deux ne s'étaient plus parlé depuis des années. Joan avait surmonté quelque peu son amertume car elle engagea le dialogue d'un ton léger.

— Eh bien, Averill, qu'as-tu encore inventé cette fois ?

— De nous réconcilier, toi et moi.

— Pour l'amour du Ciel !

Et elle éclata de rire.

Sa voix semblait plus aiguë qu'à leur dernière rencontre, plus stridente. Le cœur serré, Hewitt comprit que les vagues rumeurs parvenues jusqu'à lui étaient fondées : Joan ne se montrait pas

seulement avec un seul homme – ce qui eût été normal dans sa situation – mais avec plusieurs.

Cette révélation l'arrêta un moment. Il poursuivit, calmement :

— Je ne vois pas pourquoi cette idée te paraît drôle. Ne m'as-tu pas juré un amour éternel, autrefois ?

Joan demeura un moment silencieuse.

— Je te crois assez innocent pour me proposer une réconciliation. Mais aujourd'hui j'ai acquis un peu plus de cervelle ; alors, j'ai compris que tu m'appelais à cause du retour de ton vaisseau spatial. Tu veux que je rassemble la petite famille et que nous partions tous avec toi pour Centaurus ?

Hewitt se dit qu'après un début aussi peu prometteur, il serait idiot de poursuivre la conversation. Mais il ajouta néanmoins, la voix pressante :

— Écoute. Pourquoi ne me laisses-tu pas reprendre les enfants ? Le voyage ne leur fera pas de mal et, au moins, ils seront à l'abri lorsque...

Joan le coupa net, par un nouvel éclat de rire.

— Tu vois ? J'ai deviné ta stupide histoire !

Et elle raccrocha brutalement.

On lui téléphona de la rédaction de journaux du soir à propos de l'incident. La version de Joan fut ensuite publiée. Hewitt grinça des dents lorsqu'il lut les articles. On l'appelait, l'*amoureux des Nova*. Il fit alors l'impossible pour échapper aux journalistes. Mais ceux-ci montèrent la garde vingt-quatre heures sur vingt-quatre dans le hall de son hôtel.

Deux jours plus tard, Hewitt dut appeler une escorte de police pour le conduire à l'usine où il prit livraison de son scaphandre spatial, puis au cosmodrome où il s'embarqua dans le canot menant au *Molly D*.

Hewitt passa plus d'une heure à essayer son nouvel équipement. Le « scaphandre » était en fait une sorte de capsule hermétique montée sur roues et mue par un moteur individuel. Non sans difficulté, un aimant ferma la porte intérieure de l'*Espoir de l'Homme*. Puis la pression de l'air dans la passerelle reliant les deux vaisseaux fut réduite à une atmosphère. Un palan sortit Hewitt du *Molly D* et le déposa dans le passage. La porte se referma derrière lui. À nouveau, on pompa de l'air dans la passerelle. Hewitt surveilla

très attentivement les cadrans de sa capsule, tandis que la pression extérieure montait, petit à petit, jusqu'à neuf cent soixante-treize atmosphères. Cela prit de longues minutes. La capsule tint bon, ne montrant aucun signe d'affaissement. Rassuré, Hewitt se mit en route, à faible vitesse, et poussa doucement la porte intérieure.

Quelques instants après, il était à bord de l'*Espoir*.

## XXIII

Le changement était survenu à la seconde même où il pénétrait dans le vaisseau. Un spectacle à couper le souffle ! De l'extérieur, le couloir semblait normalement éclairé. Maintenant, il se trouvait dans un monde gris noir, dans une pénombre effrayante. Graduellement, ses yeux s'adaptèrent à cette étrange grisaille. Hewitt n'avait plus mis les pieds sur l'*Espoir de l'Homme* depuis des années et pourtant quelque chose le surprit aussitôt : tout semblait tellement plus petit !

Il se trouvait dans un corridor menant – il le savait mieux que personne – droit au cœur du vaisseau. Le corridor était plus étroit que dans son souvenir. Beaucoup plus étroit. Six ans plus tôt, c'était une large « artère », spécialement construite pour le passage du matériel lourd.

Hewitt ne pouvait pas se faire une idée de la longueur exacte. À l'origine, le corridor longeait tout le vaisseau. Hewitt ne voyait pas aussi loin. Devant lui, le corridor s'évanouissait dans une ombre impénétrable.

Ce « rétrécissement » ne semblait pas affecter la hauteur qui, apparemment, atteignait toujours dix mètres.

Mais le corridor n'avait plus qu'un mètre cinquante de large, au lieu de onze. Et il ne semblait pas avoir été démonté puis reconstruit sur de plus petites dimensions. D'ailleurs, une telle transformation eût été impossible. Derrière les parois, la charpente d'acier était partie intégrante des membrures vitales.

Hewitt devait donc prendre une décision : continuer ou battre en retraite. Un problème vite résolu. Pour atteindre son but, il devait continuer.

Avant de poursuivre sa route, il alla fermer la porte du sas. Et là... Hewitt reçut un nouveau choc. En bougeant, la porte se déforma complètement. Mais le phénomène n'était pas visible de l'extérieur. Quand il referma violemment la porte, sa largeur normale de quatre mètres se réduisit à un mètre vingt.

Devant un changement aussi étrange, la sueur lui perla au front. Et Hewitt comprit, stupéfait et tremblant : « Mais c'est l'effet prévu par les théories de Fitzgerald et Lorentz ! » Son esprit sauta de suite au corollaire, encore plus incroyable : « Ce qui veut dire que ce vaisseau voyage maintenant pour ainsi dire à la vitesse de la lumière ! »

Hewitt rejeta cette idée. C'était impossible. Cela n'avait pas de sens. Il *devait* exister une autre explication.

Avec prudence, il mit sa petite machine en route vers la cabine du Capitaine, sa première destination. Le long du corridor, les ombres s'ouvrirent devant lui, non sans résistance. Hewitt dut s'en approcher jusqu'à trois mètres pour distinguer la rampe menant aux étages supérieurs.

Il trouva quelque soulagement à voir réapparaître les choses dont il gardait le souvenir. Et, ce qui était encore plus important, ces choses paraissaient se trouver à la bonne distance. D'abord le sas, puis la rampe, puis de nombreux ateliers. Le corridor s'élargit à la rampe puis se rétrécit à nouveau. Tout semblait bizarrement étriqué par suite de l'étrange phénomène. Mais les longueurs n'avaient pas changé.

Hewitt craignait que la porte de la cabine ne fût trop étroite pour offrir un passage suffisant à sa capsule. Mais lorsqu'il arriva sur place, il trouva la même largeur que six années plus tôt. « Évidemment, même dans un effet Fitzgerald-Lorentz, ceci resterait vrai. La contraction s'effectue dans la direction du vol. » La cabine se trouvant à angle droit par rapport à la ligne de vol, les dimensions de la porte ne devaient pas changer. Toutefois, le chambranle serait plus étroit, dans l'hypothèse de la contraction Fitzgerald-Lorentz.

Le chambranle *était* plus étroit. Hewitt stoppa la capsule pour mieux s'en assurer. Son visage pâlit d'angoisse. « Ça ne va pas. Comme dans le corridor, la largeur diminue selon un rapport de trois pour un, alors que la pression de l'air varie de neuf cent



soixante-treize à l'unité. ».

À nouveau, Hewitt était persuadé que les fameuses théories ne pouvaient expliquer le phénomène. Après tout, la vitesse n'entrait pas en ligne de compte. Quelle qu'eût été sa vitesse dans le passé, *l'Espoir de l'Homme* était pratiquement au repos maintenant.

Hewitt dut faire un effort pour penser à autre chose. « Allons ! Je perds mon temps ! Je dois continuer ! »

De fait, ceci ne devait être qu'une reconnaissance rapide pour préparer son action future. Il se remit en marche et franchit la porte.

La première pièce de l'appartement était vide. Hewitt traversa le luxueux salon du Capitaine et passa dans la chambre principale. La porte était fermée mais s'ouvrit lorsque Hewitt la poussa légèrement, avec l'un des « bras » articulés de son petit véhicule, mû par son propre moteur électrique. Hewitt hésita longtemps avant d'entrer. La pièce contenait deux lits jumeaux. Dans l'un d'eux, une femme couverte d'un drap léger, semblait dormir normalement. Le regard d'Hewitt fut alors attiré par l'occupant de l'autre lit : un homme gisait, recroquevillé, comme projeté par une brusque accélération ou un arrêt soudain. Dans cette position, certaines parties de son corps paraissaient anormalement étriquées. Hewitt fit le tour du lit : de face, l'homme avait l'air normal. Mais, vu de côté, ce n'était plus qu'une caricature, une image bizarre renvoyée par un miroir déformant.

Hewitt ne croyait pas avoir jamais rencontré cet individu. Il ne ressemblait absolument pas au Capitaine John Lesbee qui commandait l'astronef, six années auparavant.

C'est à ce moment que Hewitt abandonna tout espoir de pouvoir tirer déjà des conclusions définitives. Certains phénomènes suggéraient l'effet de Fitzgerald et Lorentz. Mais la plupart ne pouvaient s'expliquer que si le vaisseau marchait simultanément à plusieurs vitesses différentes. Impossible.

Hewitt quitta la cabine du Capitaine. Malgré son trouble, il prit le temps de jeter un coup d'œil dans l'autre chambre. Trois lits étaient occupés chacun par une femme recouverte d'un drap mais le corps de ces femmes-ci était déformé. Le « visiteur » recula violemment, en frissonnant. Une monstruosité paraît encore plus impressionnante chez une femme que chez un homme...

Quand il se retrouva dans le corridor, Hewitt rassembla toutes ses forces pour accepter l'étrange milieu où il se trouvait. Il reprit son exploration, plus calme, plus attentif, prêt à affronter de nouveaux événements. Tout d'abord, il examina les appartements réservés aux officiers et aux savants. Presque toujours, la chambre principale était occupée par une femme et les chambres plus petites par des enfants.

Lorsque Hewitt aperçut le premier adolescent, il souleva entièrement le drap – ce qui demandait un effort considérable – et contempla le corps déformé. Par la suite, il vit d'autres jeunes hommes et des jeunes filles. Certaines semblaient avoir déjà dix-huit ans.

Mais où étaient les hommes ?

Hewitt découvrit enfin trois gaillards d'apparence peu commode, dans les appartements desservis par un autre corridor, près de la cabine du Capitaine. Eux aussi étaient étendus sur leur lit mais comme ils n'étaient pas tous tournés dans la direction du vol, ils formaient un groupe ahurissant. Le corps du premier était mince comme un bâton. Le deuxième était rabougri, tassé, informe. Vu de profil, le troisième avait perdu toute épaisseur, n'était plus qu'une « tranche d'homme ».

Hewitt ne vit personne d'autre avant d'arriver aux ponts inférieurs. Là, dans les petits dortoirs jouxtant les spacieuses salles communes, il trouva plusieurs centaines d'hommes mais aucune femme. À première vue, cependant, rien n'exigeait que tous les hommes fussent rassemblés en bas, toutes les femmes et tous les enfants aux étages supérieurs.

Hewitt allait de surprise en surprise, la tête lui tournait. Il y avait à bord du vaisseau des hommes, des enfants, des femmes de tous âges et il ne reconnaissait personne. Pourtant, six années plus tôt, il avait parlé, ne fût-ce qu'un moment, avec tous les membres de l'équipage.

Hewitt parvint à la salle des machines. Dès le premier regard à la rangée de cadrans, il trembla d'excitation et de frayeur.

La pile atomique était brûlante. L'aiguille indiquant le rendement du transformateur restait étonnamment stable pour la charge que l'appareil devait supporter. Et la résistance à l'accélération devait être incroyable car l'accéléromètre marquait pratiquement zéro.

Tout en examinant les panneaux de contrôle, Hewitt se souvint de ses conversations avec Tellier, sur la vitesse de la lumière et les moyens de l'atteindre. Soudain, il fronça les sourcils, s'approcha encore de l'intégrateur de vitesse... Ce n'était pas possible ! Trois cent dix-sept mille neuf cent vingt kilomètres par seconde. *Le vaisseau dépassait la vitesse de la lumière !*

« Mais ça ne signifie pourtant pas que... »

Son esprit refusa cette idée. Immédiatement, Hewitt battit en retraite, franchit le sas en sens inverse et retourna sur le *Molly D.*

## XXIV

Pendant son absence, un homme était arrivé sur le navire de sauvetage. Il écouta le récit de Hewitt avec les autres et resta silencieux, plongé dans ses pensées, pendant la plus grande partie de la discussion qui suivit. Sa présence paralysait les jeunes savants des services gouvernementaux. Aucun d'eux ne voulait risquer de se rendre ridicule.

En conséquence, on parla abondamment mais seulement d'une explication « naturelle ». Hewitt écouta tout ce qu'il put supporter puis coupa, nerveux, impatient :

— Après tout, c'est comme ça. Qu'entendons-nous exactement par « naturelle » ?

L'homme s'éclaircit la gorge et prononça ses premières paroles :

— Mes amis, je voudrais débayer un peu le terrain, si cela ne vous ennuie pas. (Puis, se tournant vers Hewitt :) Permettez-moi de vous féliciter, monsieur. Pour la première fois dans l'histoire, l'« observateur supposé » – cette bizarrerie mathématique – a existé en chair et en os. Vous avez vu des phénomènes qui, jusqu'à présent, n'étaient rien d'autre qu'une série d'équations.

Il se lança alors dans une interprétation qui acceptait l'action de « certains aspects de la vitesse de la lumière ». Et il poursuivit :

— La situation ne nous permet pas de discuter longuement sur les raisons de ces faits ; ce sera donc pour plus tard, mais je voudrais quand même avancer dès maintenant une hypothèse. Mr. Hewitt a vu que les compteurs indiquent une vitesse supérieure à celle de la lumière. N'est-il pas possible qu'en atteignant cette vitesse, le vaisseau nous place devant une relation espace-matière inconnue jusqu'à présent ? À mon avis, le vaisseau voyage à une vitesse plus

grande que celle de la lumière, dans sa zone d'existence propre, dans une sorte de temps parallèle au nôtre.

Ce n'était bien sûr qu'une supposition.

— Pour le moment, il nous faut trouver une solution pratique. Voici ce que je vous propose.

On allait rédiger une lettre, très soigneusement. Puis on retournerait sur l'*Espoir de l'Homme*, on placerait des copies de la lettre aux endroits où les principaux membres de l'équipage n'auraient aucune peine à les trouver en se réveillant.

La lettre décrirait la situation, donnerait aux responsables du vaisseau l'ordre d'arrêter le propulseur et le pilote automatique. Si cela n'était pas fait dans un certain délai – et en tenant compte du décalage du temps – la Terre en déduirait que la lettre avait été mal comprise. Dans ce cas, Hewitt effectuerait un nouveau passage sur l'*Espoir*, essaierait de couper le pilote automatique et de renverser lui-même l'action du propulseur.

Toutefois, avant de quitter le navire après sa prochaine visite, Hewitt déclencherait une alarme générale à bord pour s'assurer que le réveil ne prendrait pas trop de temps.

Hewitt accueillit ces suggestions avec un froncement de sourcils. Il ne voyait aucune raison logique qui pût faire échouer le plan. Mais il était entré dans le vaisseau, il en avait vu toutes les perspectives faussées, la porte du sas, les couloirs rétrécis, les passagers au corps tordu, immobiles, comme morts. Hewitt sentait confusément qu'on négligeait un facteur de première importance.

Ainsi l'homme ratatiné contre le montant du lit, dans la cabine du Capitaine. Pareille anomalie exigeait une explication. Mais le projet de l'homme soulevait également quelques objections pratiques. Le scaphandre-capsule devait recevoir un équipement supplémentaire pour déclencher l'alarme et pour exécuter les autres travaux dans les conditions de temps régnant à bord du vaisseau. Et, à propos d'un troisième voyage éventuel, Hewitt fit ce commentaire d'une voix calme et posée :

— Si je dois également couper le propulseur, je ferais bien d'emmener des provisions ; la différence de temps peut compliquer beaucoup ce genre de travail.

Les hommes du *Molly D* avaient mis trente-six heures à ouvrir un sas qui devait normalement céder en cinq minutes. En

comparaison, inverser l'action du propulseur pourrait demander plusieurs semaines d'un labeur sinon pénible, du moins constant. Il valait mieux que l'équipage du vaisseau s'en chargeât lui-même.

Quelqu'un suggéra d'équiper la capsule de façon à pouvoir détecter, observer et enregistrer les réactions du propulseur aux phénomènes causés par la vitesse de la lumière.

Ceci déclencha une véritable tornade d'idées créatrices. Hewitt dut freiner un peu les enthousiasmes.

— Messieurs, la capsule ne peut recevoir qu'un nombre limité d'instruments. Je propose donc que deux ou trois d'entre vous m'accompagnent à l'usine ; ils pourront voir sur place quelles sont les modifications possibles. Dans l'intervalle, on peut rédiger la lettre et tirer les copies. Nous pouvons revenir ici dans un délai raisonnable. À ce moment, je retournerai à bord de l'*Espoir*.

La suggestion fut adoptée, un petit groupe atterrit pour ramener la capsule à l'usine. Hewitt y laissa les savants.

À son avis, le travail durerait une semaine. Il comptait d'abord prendre quelques heures de repos.

Hewitt rentra donc en hâte à son hôtel.

## XXV

À bord du vaisseau, Lesbee ouvrit les yeux.

Pendant un long moment, il demeura immobile sans avoir la moindre idée de ce qui s'était passé. Puis la mémoire lui revint, les souvenirs se bousculèrent dans son esprit. Et Lesbee dit, à mi-voix :

— Oh, mon Dieu !

Il eut d'abord très peur ; puis, soudain, ce fut le soulagement. Il vivait encore. La vitesse trans-lumière n'était pas fatale. Le vaisseau avait progressé pendant un certain temps, exactement à cette vitesse ; on était maintenant arrivé à l'instant critique.

Lesbee se demanda combien de temps il était resté sans connaissance. Aussitôt, cette pensée lui rappela que la situation restait précaire. Il aurait dû se trouver dans la salle des machines à tout essayer, tout vérifier, tout préparer pour la manœuvre de ralentissement.

C'est alors qu'il se souvint de Gourdy. « Peut-être est-il mort ? » Il l'espérait de tout son cœur mais n'y croyait pas trop.

Machinalement, Lesbee alluma la lampe placée au-dessus de la couchette. Mais quand la lumière inonda la petite cellule, il comprit que les impulsions électriques, les ondes de lumière et l'antigravité fonctionnaient normalement. Lesbee détacha sa ceinture d'accélération et s'assit.

Il y eut un bruit devant la porte. Une clef joua dans la serrure, et la porte s'ouvrit. Gourdy passa la tête dans l'encadrement. Il portait un bandage autour du front. Une silhouette plus massive apparut derrière lui : celle d'un ancien cuisinier nommé Harcourt. En voyant le Capitaine, Lesbee fut cruellement désappointé. Il s'y attendait, mais Gourdy vivant détruisait le fragile espoir auquel il se

raccrochait intérieurement. Cette amertume disparut rapidement.

L'arrivée de Gourdy représentait une victoire.

Après tout, il avait programmé le propulseur dans ce but : contraindre ce rusé petit assassin à venir lui demander son aide.

Lesbee parla le premier pour guider la pensée de l'autre.

— Je me suis évanoui sous l'effet de l'accélération. Je viens à peine de reprendre connaissance. Que s'est-il passé ? Pas trop de casse ?

Gourdy le regardait, l'œil fixe, complètement dérouté.

— Alors, vous aussi ? Vous vous êtes laissé surprendre ?

Lesbee ne répondit rien. Il craignait que la moindre comédie révélât sa supercherie.

— Lesbee, vous êtes sûr que vous ne mijotez pas un vilain tour ?

Lesbee put répondre, avec la plus parfaite candeur, qu'il ne mijotait rien du tout. Désormais, la situation était entièrement nouvelle ; les vitesses trans-lumière provoquaient des phénomènes imprévus.

Ses dénégations devaient avoir rassuré Gourdy. Le Capitaine hésita une seconde. Puis, la voix rude, déclara :

— Je vais encore vous donner une chance, Lesbee. Descendez à la salle des moteurs. Harcourt va vous accompagner. Et prenez garde ! Pas de coups fourrés !

Mais Gourdy avait probablement compris la futilité des menaces car il ajouta :

— Écoutez, Lesbee. Trouvez-moi ce qui cloche, remettez tout en ordre – et ensuite, nous parlerons un peu, vous et moi. O.K. ?

Lesbee ne lui faisait pas confiance. La situation de Gourdy n'avait pas changé, il ne pouvait toujours pas se permettre de retourner sur la Terre. Mais Lesbee répondit quand même :

— O.K. Bien sûr.

Gourdy esquissa une grimace qui pouvait passer pour un sourire.

— À bientôt, dit-il.

Il partit interroger les autres captifs. Il pensait avoir réglé le cas de Lesbee et ses soupçons se tournaient maintenant vers Miller. Qui donc avait pu programmer la vitesse sinon la seule autre personne ayant pénétré dans la salle des machines ? Gourdy revoyait Miller examinant les cadrans. C'est alors, probablement, qu'il avait fait son coup. « À mon nez et à ma barbe ! » Cette seule idée le mettait dans



une rage folle.

Harcourt sur les talons, Lesbee arrivait au P.C. d'urgence. Un regard rapide aux écrans : le vaisseau se dirigeait droit dans le noir de l'Espace. Fébrilement, Lesbee inversa le propulseur sur la base de douze *g* plus onze de pesanteur artificielle. Sa programmation achevée, il tendit la main vers le levier principal, crispa les doigts autour du manche...

Et arrêta net son mouvement.

Plusieurs problèmes vitaux restaient à résoudre. Sinon, l'ultime manœuvre risquait de provoquer une catastrophe.

L'accélération jusqu'à la vitesse-lumière l'avait conduit au résultat qu'il espérait, malgré tous les risques. Il était sorti de prison. Mais, fondamentalement, rien n'était changé dans sa situation.

S'il échouait, ou même s'il poussait la prudence jusqu'à ne prendre aucune initiative, Gourdy l'assassinerait un jour ou l'autre. Cela ne faisait aucun doute, toute son action présente devait s'appuyer sur ce fait indéniable.

... prendre le désintégrateur de Harcourt et mettre ce type hors de combat, d'une façon ou d'une autre ; le ligoter, le tuer peut-être – oui, si c'était indispensable. Mais l'écarter de la scène, à tout prix.

Ensuite, libérer Tellier... quitter le vaisseau comme ils en avaient fait le projet.

Son plan arrêté, Lesbee tendit une fois encore la main vers le levier.

Mais, à nouveau, il recula, sans avoir touché la manette. Un facteur moins personnel mais peut-être plus important l'inquiétait. « Pourquoi me suis-je évanoui au point de transition ? »

On ne perd pas connaissance ainsi. À moins d'être sous l'influence d'un anesthésique, l'homme s'accroche aux dernières bribes de conscience, jusque dans les conditions extrêmes de choc et de douleur, avec une ténacité presque incroyable.

Se tournant à demi vers le grand gaillard, Lesbee demanda :

— Avez-vous perdu connaissance, Harcourt ?

— Ouais.

— Vous vous rappelez quelque chose ?

— Non. Je suis tombé dans les pommes. Je suis revenu à moi. Je me suis dit que je ferais mieux d'aller voir Gourdy. Je l'ai trouvé

dans sa chambre, tout ratatiné contre le bois de son lit et...

Lesbee lui coupa la parole.

— Vous n'avez pensé à rien ? Pas d'images, pas de rêves, pas de souvenirs étranges ? Juste avant de reprendre connaissance, je veux dire.

Lui-même n'avait eu que quelques visions indistinctes, où tout marchait à l'envers.

— Eh bien ! (Harcourt semblait réfléchir intensément.) Maintenant que vous m'y faites penser, je me souviens d'un rêve. Tout ça n'est plus très clair, vous savez.

Lesbee attendit. Inutile de le bousculer.

— Voyez-vous, Mr. Lesbee, si on va au fond des choses, je crois que nous, les hommes, nous avons vraiment la vérité en nous.

Intérieurement, Lesbee rageait. Ce type pensait et parlait avec une lenteur insupportable.

— Écoutez, Harcourt, je dois inverser le moteur maintenant. Nous parlerons plus tard.

Il tendit la main vers la commande. Cette fois, il poussa doucement le levier à fond de course. Il s'assit ensuite dans le fauteuil principal, saisit un microphone et annonça que la décélération allait commencer. Il était sur le point de s'attacher, en prévision du choc, quand il vit que Harcourt avait déjà bouclé sa ceinture. Il frissonna. Devait-il attaquer Harcourt maintenant ? Le souffle court, Lesbee se laissa retomber sur son siège. « Non, pas maintenant ! » La décélération pouvait se produire d'une minute à l'autre, interrompre le combat, ou même en changer le cours. Lesbee résolut d'attendre. Les doigts tremblants, il attacha sa ceinture.

Il fixait les cadrans d'un regard angoissé.

Tout à coup, les aiguilles se mirent à osciller.

Par réflexe, Lesbee banda tous ses muscles. Mais il ne se passa rien de spécial. Il n'avait programmé qu'un *g* d'écart entre la poussée de décélération et la pesanteur artificielle ; la différence était trop faible.

« Oui, mais peut-on espérer que cette situation va se maintenir, même aux vitesses trans-lumière ? »

Les aiguilles réagissaient toujours de la même façon.

Harcourt parlait, maintenant.

— Vous savez, Mr. Lesbee, c'était un rêve curieux, pour sûr. J'ai vu chaque partie de mon corps qui se balançait, comme ça, *flip-flop*, *flip-flop*. J'étais aussi grand que tout l'Espace et je pouvais voir mes entrailles. Toutes ces petites taches de lumière, floues, qui tournaient à toute vitesse, sont devenues très grosses et chacune a cessé de tourner puis est repartie dans la direction opposée. Ça me faisait tout drôle, j'avais l'impression d'aller à l'envers. Je crois que je suis tombé dans les pommes à ce moment-là.

Lesbee s'était tourné vers Harcourt pendant qu'il décrivait ses expériences. Le récit fut une révélation. Avec le bon sens des simples, Harcourt avait, intuitivement, tout compris.

... « *flip-flop*... » Bien sûr ! Quoi d'autre ?

« ... aussi grand que tout l'Espace. » Exactement ce que disaient les théories : à la vitesse de la lumière, la masse devient infinie mais les dimensions se réduisent à zéro.

« ... des taches floues... » Les électrons, bon Dieu, tournant sur leurs orbites et prenant tout à coup la direction opposée !

Évidemment. C'était incroyable, mais évident.

Et naturellement, c'était *alors* qu'il avait perdu connaissance. Au moment précis où les électrons changeaient de sens. La structure même de la vie et de la matière devait avoir été bouleversée. Soudain frappé de terreur, Lesbee pensa : « Se peut-il que le vaisseau ait enfoncé les barrières du temps et de l'espace alors que nous étions plongés dans nos petites querelles mesquines ? »

Le jeune homme eut quelques visions grandioses : l'espace immense, là, conquis par la découverte et l'exploitation de ses propres lois. La distance vaincue à jamais et aussi, sans doute, le temps dompté, mis au service de l'homme.

Lesbee attendait que le vaisseau franchît le « mur » de la lumière. Crispé, il se préparait à supporter le choc qu'allait provoquer le retour aux vitesses inférieures.

Rapides, les secondes succédaient aux secondes. Les aiguilles continuaient leurs oscillations. Rien ne se produisait.

## XXVI

Sur la Terre, trois semaines s'étaient écoulées.

Hewitt se mordait les poings. Il n'avait épargné aucun effort pour accélérer les préparatifs. Mais les hommes refusaient de dépasser leur rythme normal, fût-ce d'un jour ou même d'une heure.

La lettre provoqua l'un des retards. Hewitt avait fait diligence, talonnant impitoyablement les personnes chargées de la rédaction, et envoyé le texte par messenger spécial aux diverses autorités devant l'approuver.

Mais les corrections, la « perte » de la version finale dans les bureaux du ministre d'État, tout cela avait pris beaucoup de temps.

Enfin, les douze copies lui étaient revenues. Il ne manquait plus que sa signature. Le texte définitif disait :

*À l'équipage de l'Espoir de l'Homme :*

*Votre vaisseau a rejoint le Système Solaire dans un état de matière encore jamais observé. En voici la preuve. Averill Hewitt, le propriétaire du vaisseau, s'est rendu deux fois à bord. Il a circulé parmi vous sans être vu. Par rapport à lui, vous aviez tous l'apparence du mouvement suspendu, comme si votre vitesse était égale, ou même supérieure, à celle de la lumière.*

*Cet étrange phénomène suscite toujours des controverses parmi les savants de la Terre mais tous sont unanimes à vous conseiller les mesures suivantes. Décélérez immédiatement et dans les plus grandes proportions possibles, pour minimiser les effets propres aux vitesses trans-lumière. Ensuite, essayez d'établir le contact radio avec la Terre. Comme les théories de Fitzgerald et Lorentz pourraient s'appliquer à votre cas, l'hypothèse d'une distorsion du*

*temps, aussi bien que de l'espace, n'est pas à rejeter. Sachez donc que six ans ont passé sur la Terre depuis que l'Espoir de l'Homme est parti pour Centaurus. Ceci vous donnera un point de comparaison. Veuillez agir au plus vite car votre vaisseau semble se diriger vers la Terre et peut s'écraser s'il continue dans cette direction.*

*Extrême urgence...*

La place pour la première signature était réservée à Hewitt. Le ministre d'État avait signé directement au-dessous, pour l'Union des Puissances Occidentales. Ensuite, venait le paraphe du Commandant Suprême de la Flotte Spatiale (CSFS). Enfin, les signatures de trois savants : « l'inconnu » – le physicien Peter Linden – un astronome de réputation mondiale et le chef des services scientifiques du gouvernement.

Des hauts fonctionnaires et plusieurs experts accompagnèrent Hewitt à bord du *Molly D* : des officiers de la Patrouille de l'Espace, un médecin, un membre du Cabinet, un représentant des Puissances asiatiques, quelques grands physiciens.

Comme il fallait s'y attendre, l'*Espoir de l'Homme* avait, pendant ces trois semaines, dépassé la Terre de plus de huit millions de kilomètres. Et, chose plus importante encore, le mouvement général du Système Solaire en direction du Bélier, dix-neuf mille deux cents mètres par seconde, faisait apparemment dériver le vaisseau à cette vitesse, suivant une diagonale de seize millions de kilomètres, par rapport au Soleil. Par deux fois, pendant ces trois semaines, les observateurs terrestres avaient vu le grand vaisseau changer de cap ; s'il maintenait sa dernière ligne de vol, il allait, un jour ou l'autre, se retrouver sur l'orbite de la planète.

On en concluait que son dispositif de guidage était toujours programmé pour le retour sur la Terre. Le temps pressait.

Hewitt fit décoller le *Molly D* le plus rapidement possible.

Huit jours plus tard, le navire de sauvetage s'accrochait aux flancs de l'*Espoir*. Près d'un mois s'était écoulé sur la Terre depuis son précédent voyage... Ce qui devait représenter une demi-heure environ à bord du grand vaisseau...

Dès que le sas fut ouvert et relié au *Molly D* par le passage étanche. Hewitt conduisit sa capsule directement à la cabine du

Capitaine, pour buter sur une première difficulté. Dans la chambre principale, l'homme aux cheveux noirs, écroulé à la tête du lit avait disparu. La femme se trouvait toujours sur le lit jumeau.

Hewitt jeta un regard circulaire dans les ténèbres de la chambre adjacente : les trois autres femmes étaient bien là, chacune sur son lit. Mais l'homme à qui Hewitt comptait laisser une des lettres était introuvable.

Au fond, cela n'avait pas beaucoup d'importance. Tous les experts du *Molly D* jugeaient que douze lettres auprès de douze personnes choisies aux quatre coins du vaisseau suffiraient à répandre la nouvelle.

Hewitt posa une copie sur le lit de l'homme, plusieurs autres à portée des femmes dans les cabines des officiers, quatre copies auprès d'hommes choisis au hasard parmi les deux cents du dortoir sur le pont inférieur et une copie à chacun des deux hommes qu'il vit attachés côte à côte sur les fauteuils de la salle des machines.

Hewitt visita cet endroit en dernier lieu parce qu'on lui avait demandé de prendre une série de photos montrant la position des aiguilles sur chaque cadran. À cet effet, sa capsule était munie d'un équipement spécial. Les physiciens du *Molly D* souhaitaient beaucoup pouvoir effectuer une comparaison précise.

Hewitt prit les photos. Mais au moment de presser le bouton qui rentrait automatiquement la caméra dans son étui protecteur, il remarqua une chose très étrange. Les indicateurs ne marquaient plus la même vitesse qu'à sa visite précédente !

Hewitt refit une vérification. Pas de doute ! Sur le cadran, une ligne rouge indiquait la vitesse-lumière. L'autre jour, l'aiguille dépassait franchement la ligne. Maintenant, elle oscillait sur le rouge.

Hewitt fut frappé de terreur.

Le vaisseau était déjà programmé pour le ralentissement. La manœuvre était commencée, il avait déjà réduit son allure jusqu'à quelques kilomètres de la vitesse-lumière.

Hewitt était sûr que le moment de transition serait dangereux pour lui. Il quitta la salle des machines, dans une fuite éperdue. Les gens du bord avaient survécu au passage de la ligne, dans l'autre direction. Mais ils participaient à la vitesse. Comment supporter l'arrivée au point critique, en sens inverse, lorsqu'on n'était pas

impliqué déjà dans le phénomène de contraction ? Une chose semblait certaine en tout cas : même à neuf cent soixante-treize contre un en sa faveur, il n'avait pas le temps de couvrir toute la distance jusqu'à la sortie.

C'est en tournant le coin d'où il pouvait apercevoir la porte du sas que Hewitt eut sa première nausée. Il ne savait pas ce qui allait lui arriver. Mais il fallait ralentir.

Hewitt actionna son frein, sentit la capsule s'arrêter progressivement. Et alors...

Quelque chose le saisit par-derrière et lui pressa le corps à lui rompre les os. La sensation d'être pris dans le poing d'un géant fut si violente qu'il se débattit pour échapper à l'étreinte des doigts monstrueux. Puis, la main se mit à glisser. Hewitt eut l'impression d'être éjecté d'un espace trop restreint et projeté dans un univers immense.

Ce fut sa dernière pensée consciente avant de sombrer dans les ténèbres.

## XXVII

Le passage du choc à l'angoisse et à l'insupportable douleur fut très rapide. Mais Lesbee en ressentit chaque atroce seconde.

Il se trouvait sans doute dans un état voisin du rêve. Il revint à lui d'un seul coup et se dit aussitôt que l'*Espoir* venait de passer le point de transition. La décélération se faisait encore sentir.

« On y est parvenu ! » pensa-t-il, tremblant d'excitation.

... Dépasser la vitesse de la lumière et revenir en deçà ! Quitter notre temps spatial et revenir à la normale !

Sans baisser les yeux, Lesbee détacha sa ceinture et quitta son fauteuil. Il était tellement fasciné par le drame qui se jouait sur les cadrans que la lettre de Hewitt tomba sans qu'il s'en rendît compte. Lesbee fit quelques pas, l'œil toujours rivé aux instruments.

Derrière lui, Harcourt poussa un cri de surprise.

— Hé ! Qu'est-ce que c'est ?

Lesbee pivota sur les talons. Pour se trouver devant un spectacle incompréhensible à première vue. Harcourt lisait quelque chose qui ressemblait à une lettre.

Lesbee fit à nouveau demi-tour vers le tableau de commande.



## XXVIII

Hewitt reprit connaissance. En ouvrant les yeux, il se rendit compte que sa capsule s'appuyait contre une paroi, en équilibre instable. Il ne savait plus très bien comment cela s'était passé.

Quelque chose avait changé, lui semblait-il, mais Hewitt n'avait pas le temps de chercher à comprendre.

Son petit véhicule pouvait en effet basculer d'une minute à l'autre. En hâte, il saisit les commandes, mit le contact et dégagea lentement le frein. La capsule se rétablit sur ses quatre roues.

Du coup, Hewitt respira plus facilement et pensa : « Nous devons avoir franchi le mur de la vitesse-lumière sans trop de problèmes. C'était drôlement pénible mais je n'ai rien de cassé, dirait-on, il n'y a pas trop de mal. »

Il regarda autour de lui et il écarquilla les yeux de surprise. Le corridor était brillamment éclairé. L'étrange effet de pénombre avait disparu, comme s'il n'avait jamais existé. Le couloir n'était plus « rétréci », maintenant. Hewitt jugea qu'il avait plus ou moins retrouvé sa largeur normale, celle que lui avaient donnée ses constructeurs terrestres. Alors, à ce moment même, Averill Hewitt découvrit la vérité.

Il n'était plus « l'observateur étranger » qui assiste à la scène, mais il y participait lui-même. Quelqu'un venu du *Molly D* le verrait, lui aussi, déformé, la silhouette tout de guingois. Alors qu'à ses propres yeux et pour les membres de l'équipage, il serait tout à fait normal. Les gens soumis au phénomène de Fitzgerald et Lorentz ne remarquaient aucun changement dans leur propre apparence. La contraction affectait non seulement leurs corps mais aussi leur système de références. Dans leur nouvelle façon de voir les choses,

rien n'était déformé.

Hewitt se souvint de la sensation qu'il avait éprouvée avant de s'évanouir quand il avait eu l'impression d'être écrasé par une main géante. Il comprit que les différentes parties de son organisme avaient réagi chacune à leur manière pendant la phase de transformation. La face antérieure changeait plus vite que la face postérieure.

Soudain, comme le souvenir de cette douleur devenait plus vif, Hewitt eut un frisson.

Il se reprit et pensa : « Je me demande où nous sommes. »

Une minute ou deux s'étaient écoulées sur l'*Espoir* depuis qu'il était sorti de son évanouissement ; une minute ou deux qui correspondait sans doute à seize ou trente heures, sur le *Molly D.* Mais Hewitt savait que le phénomène de contraction à la vitesse-lumière pouvait encore lui réserver d'autres surprises.

Des années pouvaient avoir passé, à l'extérieur.

S'il en était ainsi, l'*Espoir de l'Homme* se trouvait peut-être, maintenant, à plusieurs années-lumière du Système Solaire.

À cette pensée, Hewitt retrouva son calme, et sentit naître en lui une farouche résolution. Grâce à cet accident, il se trouvait en effet dans la position qu'il souhaitait occuper depuis qu'il avait appris le retour du vaisseau.

Dès le premier message, Hewitt avait voulu monter à bord et convaincre l'équipage de reprendre la longue expédition vers les soleils du Centaure.

Ou, s'il ne pouvait persuader les gens de l'*Espoir*, les y contraindre par la force. Ou leur tendre un piège.

L'impression qu'il ressentait était plutôt bizarre : Hewitt avait atteint son but mais il ne savait trop comment agir. Enfin, il était là, c'était le principal.

Sur le mur, non loin de lui, un haut-parleur cria soudain :

— Attention, tout le monde. Le Capitaine Gourdy vous parle. Je viens d'apprendre par Mr. Lesbee, à la salle des machines, que la décélération se poursuit à un  $g$ , jusqu'à nouvel ordre. Vous pouvez quitter vos ceintures.

Chose incroyable pour quelqu'un de son caractère, Hewitt en eut les larmes aux yeux. Et il comprit aussitôt les raisons de cette faiblesse. Après tous ces phénomènes étranges, toute cette angoisse

devant l'inconnu, il entendait soudain une voix humaine. Mieux, cette voix lançait un message normal et mentionnait un nom familier.

«... *Mr. Lesbee à la salle des machines...*»

Lesbee !... Hewitt revit les deux hommes dans la salle des machines : chacun avait au moins trente ans. Une autre indication sur le temps écoulé depuis que le grand vaisseau avait quitté la Terre.

Et, chose encore plus importante, le message identifiait et localisait une personne à qui Hewitt pouvait parler. Tremblant d'excitation, Hewitt fit faire demi-tour à son engin et fonça vers cette salle des machines d'où il s'était enfui quelques « minutes » plus tôt.

Il franchit un coude du corridor – et arrêta net sa capsule.

Un homme sortait d'une cabine, à l'étage intermédiaire. Il fit un pas dans le couloir, ferma la porte derrière lui et se retourna. C'est alors qu'il vit Hewitt.

L'homme resta pétrifié. Hewitt fit avancer sa machine de quelques mètres et dit dans son micro :

— N'ayez pas peur !

L'homme ne bougeait pas, le visage vide, l'œil fixe. Hewitt poursuivit :

— Tandis que votre vaisseau marchait plus vite que la lumière, il a traversé le Système Solaire. Je suis venu de la Terre sur un vaisseau de guerre et on m'a fait passer à votre bord. Je suis le propriétaire de *l'Espoir de l'Homme*. Mon nom est Averill Hewitt.

Cette déclaration ne s'accordait pas entièrement avec les faits. Le *Molly D* n'avait rien d'un vaisseau de guerre. Mais Hewitt voulait donner l'impression que des forces puissantes se tenaient prêtes à l'aider.

Si l'homme avait compris, cela ne se voyait pas. Ses yeux n'exprimaient rien, ses joues maigres avaient perdu toute couleur.

— Comment vous appelez-vous ?

Pas de réponse.

Le cas échéant, Hewitt savait reconnaître un homme en état de « choc ».

— Allons, mon vieux ! Remettez-vous ! Quel est votre nom ?

La voix sèche et coupante parut secouer l'apathie de l'autre.

— La Terre ? Vous venez de la Terre ?

— Oui. Je suis venu de la Terre, sur un vaisseau de guerre. Maintenant, dites-moi, qu'est-ce qui s'est passé sur l'*Espoir de l'Homme* ? Et qu'est-ce qui se passe maintenant ?

Ce fut dur de lui arracher quelques renseignements. L'homme ne semblait pas comprendre à quel point Hewitt était peu informé. Toutefois, il put dire son nom, Lee Winance, et raconter une partie de l'histoire. Le temps passé depuis le départ, le coup d'État de Lesbee et celui de Gourdy. Pour Winance, c'étaient là deux réalités récentes.

Hewitt parvint même à se faire une petite idée de la situation sociale qui régnait à bord : la polygamie des officiers et jusqu'à la révolution de Gourdy – le système de castes fermées.

Ces informations ne faisaient que compliquer les choses. Déconcerté, Hewitt s'assit dans sa capsule pour réfléchir un peu.

Cinq générations ! Ces gens ne connaissaient plus rien de la Terre qui leur était devenue parfaitement étrangère.

Hewitt était toujours plongé dans ses réflexions quand Winance s'élança soudain, tourna le coin et fonça dans le corridor par où il était venu quelques instants plus tôt. Hewitt perdit du temps à remettre sa machine en route et ne put que crier au fuyard :

— Dites au Capitaine Gourdy que je veux le voir mais que je vais d'abord à la salle des machines !

L'homme ne ralentit pas sa course éperdue. Après un moment, il tourna un autre coin et disparut.

Dans la salle des machines, Harcourt avait appelé Gourdy – qui était retourné entre-temps à la cabine du Capitaine. Gourdy reçut son rapport, avec un froncement de sourcils et un regard mauvais pour la lettre que son garde du corps lui montrait sur l'écran. Gourdy soupçonna immédiatement un complot mais la situation était trop confuse. Mal à l'aise il ne put que répondre :

— Apportez-moi cette lettre immédiatement !

Le Capitaine n'était pas encore entré dans sa chambre et n'avait donc pu trouver la copie qui lui était destinée.

Hewitt se remit en route vers la salle des machines, qu'il atteignit sans autre incident ; il y trouva John Lesbee, seul.

Lesbee vit l'intrus du coin de l'œil et se tourna vers lui.

Sa conversation avec Hewitt le mena de l'incrédulité à

l'étonnement admiratif. Puis, Lesbee accepta la situation telle qu'elle se présentait – et, rassuré par l'arrivée du Terrien, il perdit un peu de sa prudence habituelle.

Par la suite, il n'allait se souvenir que d'une seule réponse à Hewitt, pendant ces quelques minutes d'exaltation et de sincérité : «... Retourner dans l'Espace ! Jamais ! »

C'est alors qu'il aperçut la petite lumière clignotant sur le tableau de commande et il redevint aussitôt fort circonspect. Ce petit voyant rouge était un signal d'avertissement que Lesbee avait monté lui-même. La mise en action signifiait qu'un détecteur était en train de les espionner.

*Gourdy !*

Lesbee ne savait pas depuis combien de temps la lumière lui clignait de l'œil sur le tableau. Avec un grognement de rage intérieure, il comprit que sa réaction au plaidoyer de Hewitt serait employée contre lui par le diabolique petit homme à l'affût derrière son détecteur.

En un instant, Lesbee redevint lui-même : l'homme dont l'esprit était toujours en avance d'une ruse sur d'autres esprits presque aussi tortueux. Debout devant le tableau de commande, il commença par supputer la place exacte qu'allait prendre une personnalité comme Hewitt dans ce microcosme que formait le vaisseau.

« Il ne pourra jamais s'adapter assez vite au jeu meurtrier qui se joue ici. Ce sera donc un pion sur l'échiquier. »

Dès lors, une question se posait : comment employer ce pion précieux à son propre avantage ?

Lesbee conclut qu'à ce stade, Hewitt serait à la fois une source d'information et un leurre dans sa subtile stratégie contre Gourdy.

Pour sa part, Hewitt s'était aussi calmé, après l'enthousiasme de la première rencontre. Si *l'Espoir de l'Homme* était vraiment passé dans le futur, que fallait-il en conclure maintenant ? De deux choses l'une : le désastre prédit par John Lesbee I, la transformation du Soleil en Céphéide variable, s'était produit ou pas. Le vaisseau pouvait retourner sur la Terre et ses occupants se rendraient compte si oui ou non la planète avait subi des dommages importants. Alors, mais alors seulement – il faudrait agir en conséquence.

La décision d'atterrir ou de repartir dans l'Espace ne serait plus

un problème dès qu'on aurait tous les faits sous les yeux.

Profondément soulagé, Hewitt dit, d'une voix ferme :

— En tant que propriétaire de *l'Espoir de l'Homme*, je vous ordonne de mettre le cap sur le Système Solaire et agir en sorte que nous puissions connaître l'état « actuel » de la Terre.

— Je regrette, Mr. Hewitt, mais je ne peux faire cela sans un ordre du Capitaine Gourdy. C'est le seul chef de ce vaisseau.

Lesbee était très heureux d'avoir pu prononcer cette phrase, de façon aussi naturelle, si bien dans le contexte. Ces belles paroles devaient rassurer Gourdy, pour le moment tout au moins.

Hewitt, lui, les trouva fort désagréables. L'objection était justifiée mais elle lui rappelait un aspect de la question qu'il n'avait pas encore envisagé. Ses droits sur le vaisseau dépendaient uniquement du pouvoir terrestre.

Et dans l'éventualité de cette catastrophe qu'il prédisait lui-même depuis tant d'années, il n'existait plus de pouvoir terrestre maintenant.

Hewitt avait l'impression de se noyer : il sentait son importance diminuer, se réduire à rien. Son statut de propriétaire pouvait ne plus avoir aucune signification. Comme en écho à ses propres pensées, il entendit la voix de Lesbee :

— Pourquoi ne parlez-vous pas au Capitaine Gourdy ?

... Parler... à Gourdy... Essayer de convaincre l'homme au pouvoir... Et prendre garde... ! Car il ne fait déjà plus aucun doute que ce Gourdy a droit de vie et de mort sur le vaisseau...

Hewitt fit tourner son engin et roula vers la porte sans presque s'en rendre compte. Dehors, dans le couloir, il ne se dirigea pas vers les appartements du Capitaine mais descendit à toute vitesse la rampe menant à l'étage où il savait trouver plusieurs entrepôts.

Il entra dans une petite salle remplie de pièces de rechange : les piles de matériel s'entassaient jusqu'au plafond. Chaque pièce était logée dans un compartiment particulier. Hewitt alla se garer dans l'espace obscur entre deux piles et mit en action le mécanisme qui ouvrait sa capsule.

Un sifflement. Les deux sections de l'engin se séparèrent ; elles ne tenaient plus maintenant que par les deux écrous de connexions. Hewitt se glissa au-dehors ; un moment plus tard, il se retrouvait debout sur le sol.

Il vacillait légèrement, d'ankylose et de peur. Mais il trouva la force de grimper jusqu'au sommet du dernier compartiment, tout près du toit. À bout de souffle, il se laissa tomber sur l'étroite plateforme, s'étendit dans le noir.

Hewitt resta couché là, l'œil fixé sur le voyant de sécurité qui clignotait parmi les autres cadrans, sur le tableau de bord de sa machine. Soudain, la lumière s'éteignit ; aussitôt, Hewitt descendit de son perchoir, reprit place dans la machine, ferma les deux sections et partit à toute vitesse.

## XXIX

Après avoir « échappé » à Hewitt, Lee Winance gagna à toute vitesse l'appartement du Capitaine, le trouva chez lui et lui raconta son aventure.

Gourdy écoutait, les yeux mi-clos, l'incroyable histoire que l'autre lui débitait. Un soupçon lui vint aussitôt – ce Winance qu'il avait toujours jugé parfaitement insignifiant faisait peut-être partie d'un complot.

Mais très vite, Gourdy reconnut l'absurdité d'une pareille idée.

— Attends-moi une minute ! ordonna-t-il. Et ne bouge pas d'ici.

Il passa dans son bureau. Dès qu'il fut hors de vue, il se précipita vers la petite pièce secrète où il cachait son détecteur.

... Gourdy régla les télé-observateurs sur la salle des machines.

Pendant un bon moment, il resta stupéfait, incrédule, devant l'image de Hewitt et de sa capsule mobile ; puis, à mesure qu'il saisissait mieux l'importance de la conversation entre les deux hommes, il la suivit avec un intérêt passionné ; à chaque seconde, il semblait plus pensif. Lorsque Hewitt quitta la salle des machines, Gourdy le suivit au télé-observateur et le vit se cacher dans une des cabines-entrepôts. Pendant tout ce temps, une seule question lui occupait l'esprit : « Vais-je le tuer ou m'en servir à mon avantage ? »

Il comprit que dans chacune de ces deux hypothèses, il lui fallait d'abord capturer l'intrus. Il ferma le détecteur et rentra dans son bureau. À ce moment, il s'aperçut qu'une des veuves du Capitaine Browne s'était glissée dans la petite pièce.

— Qui est cet homme ? demanda-t-elle, aussi stupéfaite que Gourdy un peu auparavant.

C'était l'aînée des veuves, Ruth, une femme de grande



distinction. Elle avait à peine trente ans. Déjà, Gourdy la désirait ardemment et ne s'était contenu que pour des motifs politiques encore plus puissants ; aussi la traitait-il avec le respect d'un homme qui espère arriver bientôt à ses fins.

Il dit à Ruth qui était Hewitt et ce qu'il venait faire ; et il ajouta que la Terre était peut-être détruite.

— Vous feriez mieux de réveiller tout le monde, de prendre votre petit déjeuner et d'attendre les événements. Je pense que ce sera bientôt l'heure des décisions importantes.

Ruth accepta d'un signe de tête et sortit. Gourdy rejoignit Winance.

Il lui jeta un pistolet automatique que l'autre attrapa maladroitement.

— Viens avec moi !

Gourdy marchait déjà vers la porte du corridor. Winance courut sur ses talons, pâle, le souffle court.

— Où allons-nous, monsieur ?

— Chercher ce type que tu as vu.

— Mais il est armé !

— Nous aussi.

— Oh !

Gourdy ne put s'empêcher de sourire. La réaction de Winance le rassurait sur la nature humaine. La peur gouvernait encore le monde, mais, paradoxalement, un homme apeuré pouvait encore sous la contrainte, prendre des risques.

— Tiens-toi prêt, Winance, et fais ce que je te dis.

— O.K., patron.

Quand ils arrivèrent dans le couloir, ils aperçurent Harcourt qui tournait le coin. Gourdy lui donna le temps de les rejoindre et, une minute plus tard, les trois hommes se dirigeaient vers l'ascenseur le plus proche. Dans la cabine, Gourdy lut sa copie de la lettre, en silence. Ceci expliquait ce qu'il avait déjà vu et le persuadait encore un peu plus qu'il valait mieux ne pas agir à la légère.

Mais son plan pour la capture de Hewitt restait inchangé.

Gourdy pénétra le premier, doucement, prudemment, dans la cabine-entrepôt où Hewitt avait cherché refuge. Il comptait mettre ses hommes en position autour du véhicule et, une fois Hewitt encerclé, lui ordonner de se rendre.

En entrant, Gourdy sursauta : la capsule mobile n'était plus là.

Il eut l'impression que le sol se déroba soudain sous ses pieds. Fébrilement, les trois hommes passèrent dix minutes à fouiller la cabine. Mais Hewitt restait introuvable. Gourdy comprit enfin qu'il s'était fait rouler mais ne put deviner comment.

« Bah, se dit-il, si nous sommes vraiment passés dans le futur, il ne peut pas s'échapper ! »

Depuis quelques secondes, le Capitaine était pris d'une nouvelle impulsion. Il voulait monter sur la passerelle pour voir si la Terre et son Soleil étaient bien tout près du vaisseau.

C'est donc vers la passerelle qu'il emmena ses deux acolytes.

## XXX

Lorsque Hewitt eut quitté la salle des machines, Lesbee se remit ostensiblement au travail et déplaça un tableau de commande. Mais son regard ne quittait pas le petit signal d'alarme.

Soudain, la lampe cessa de clignoter.

Lesbee attendit un peu, pour être tout à fait sûr. Lorsqu'il n'y eut plus aucun doute, il courut à l'écran qui le reliait à la passerelle, mit le contact et observa le Système Solaire, derrière la paroi de plastiglas.

Le Soleil lui apparut comme une étoile brillante, de première grandeur. Lesbee mesura son éclat, fit un rapide calcul et comprit qu'il se trouvait à moins d'un centième d'année-lumière.

Ensuite, il effectua plusieurs opérations sur sa règle à calcul, en tenant compte des renseignements donnés par Hewitt sur le trajet parcouru par l'*Espoir* au sein du Système Solaire, et découvrit que le vaisseau avait été projeté de cinquante à cent cinquante années dans le futur.

Ceci déjouait à l'avance une éventuelle tentative de Hewitt pour imposer son droit à commander le navire.

Ensuite, Lesbee se mit en contact avec les récepteurs radio de la passerelle qui recueillaient automatiquement tous les messages venus de l'extérieur. Depuis l'accession de Gourdy, seuls le nouveau Capitaine et Lesbee lui-même se trouvaient en mesure de recevoir les communications de ce genre.

Et Lesbee entendit son premier message du dehors.

Un signal d'appel très simple et une voix qui disait :

— Ici la Terre. Ordre aux vaisseaux sur le circuit d'arrivée d'employer le canal soixante et onze mètres vingt pour la procédure

initiale.

Lesbee coupa le contact radio, éteignit l'écran de la salle des machines et courut vers la porte. Il y avait un risque, mais pas trop grave : préoccupé par le problème que lui posait l'arrivée de Hewitt, Gourdy ne surveillerait probablement pas les allées et venues de Lesbee.

Malgré le danger, celui-ci prit un ascenseur pour gagner la passerelle.

Arrivé là, il ouvrit le panneau des récepteurs radio, passa la main à l'intérieur, arracha les fils de l'énorme antenne aérienne qui captait les messages venus de l'espace.

Précipitamment, il remplaça le panneau et courut au P.C. d'urgence.

Avec l'espoir que Gourdy fût toujours occupé, il employa les télé-observateurs du second tableau de commande pour repérer la cellule où Tellier était détenu.

Sur l'écran, il vit Tellier étendu sur une des couchettes. Lesbee appela son ami, à voix basse ; Tellier sursauta, s'assit, puis vint au communicateur.

— Écoute, Armand. Nous devons bientôt quitter le vaisseau.

Il expliqua ce qu'il avait fait, promit que, si c'était nécessaire, il viendrait libérer Tellier le moment venu.

— Ne me pose pas de questions. Dis-moi simplement si tu viendras ?

Il ne fut pas déçu par la réponse.

— Sacré vieux Lesbee, toujours le même !

Le visage de Tellier exprimait une franche admiration. Mais aussi quelque frayeur.

— Ça ne va pas être très facile, John. Enfin, puisque tu y crois, c'est bon, je te suivrai !

Lesbee coupa le télé-observateur et, à nouveau, s'élança dans les corridors, courut à toutes jambes. Arrivé à la salle des machines, il se laissa tomber dans un fauteuil, y resta une minute ou deux pour reprendre haleine. Puis, il feignit à nouveau de travailler aux moteurs.

## XXXI

Hewitt quitta la cabine-entrepôt et se dirigea vers l'appartement du Capitaine.

Il y trouva les quatre femmes qui s'affairaient joyeusement à la préparation du petit déjeuner. Hewitt fut accueilli par quatre regards effrayés.

— Ne vous inquiétez pas. Je viens parler au Capitaine Gourdy.

Ses explications eurent vite rassuré les quatre femmes. D'autant plus que Ruth leur avait déjà dit ce qu'elle avait vu sur l'écran du détecteur.

Ruth avait une question à poser.

— Mr. Hewitt, la Terre est-elle vraiment détruite, comme l'affirme notre mari ?

Hewitt n'avait pas abordé ce sujet pendant sa conversation avec Lesbee : c'était donc de la pure propagande de Gourdy que la jeune femme répétait là. Et Hewitt ne put retenir un sourire amer devant l'ironie de sa situation présente à bord de l'*Espoir*. Pour ne pas atterrir, Gourdy déclarait qu'un cataclysme avait ravagé la planète ; lui, Hewitt, avait virtuellement perdu sa réputation sur Terre en prédisant une catastrophe causée par une mutation du Soleil. Mais ici, sur le vaisseau, il avait tout avantage à ce que sa prédiction s'avérât fausse.

Jeté, bien malgré lui, dans la lutte pour le pouvoir que se livraient ces gens, il devait les convaincre que la Terre et ses forces armées existaient toujours. C'était la seule façon d'imposer ses droits de propriétaire.

De toute manière, le sujet était trop dangereux.

Aussi, Hewitt l'esquiva-t-il par une autre question.

— Votre mari, dites-vous ? Puis-je savoir qui est votre mari ?

— Le Capitaine Gourdy ! s'exclama l'aînée des quatre femmes, celle qui s'était déjà présentée sous le nom de Ruth. (Et elle poursuivit, une pointe d'orgueil dans la voix :) Nous sommes les épouses du Capitaine Gourdy... C'est-à-dire, Ilsa et moi, nous sommes les veuves du Capitaine Browne. Puis, nous avons été deuxième et troisième épouse de Mr. Lesbee quand il était Capitaine. (Du doigt, elle montra la blonde élancée dont les yeux bleus rappelaient à Hewitt ceux de Joan.) Voici Ann, la première épouse de Mr. Lesbee. À ce que j'ai pu comprendre, on va la renvoyer auprès de lui, maintenant. (La blonde haussa les épaules mais ne dit rien. Puis, Ruth désigna la jeune beauté brune assise à la table, silencieuse, morose.) Marianne est la première épouse du Capitaine Gourdy. Naturellement, le Capitaine Gourdy va nous reprendre, Ilsa et moi.

Discret, Hewitt s'abstint de tout commentaire. Mais il regarda les trois autres visages, il y lut un accord complet avec les déclarations de Ruth ; il en fut étonné et secrètement ravi tout à la fois.

Ces femmes, pensait-il, incarnaient de façon parfaite un rêve masculin aussi vieux que l'histoire. Depuis toujours et à intervalles plus ou moins réguliers, certains hommes manœuvraient si bien l'appareil de l'État que les femmes acceptaient tout naturellement de partager leurs époux avec d'autres, du moins lorsque ces époux détenaient le pouvoir.

D'innombrables hommes rêvaient ainsi d'un harem, de plusieurs femmes soumises, réunies sous le même toit, en paix l'une avec l'autre, libérées de toute jalousie. Ce désir représentait probablement un besoin psychologique profond et ceux qui en étaient possédés ne voulaient même pas qu'on leur en explique la nature véritable.

Depuis la fin de son adolescence, Hewitt n'avait plus jamais ressenti ce besoin. C'est pourquoi il pouvait garder devant ces femmes la plus parfaite objectivité, comme un homme de science qui étudie un phénomène naturel.

Il eut alors une idée.

— Mesdames, je vais devenir le Capitaine de ce vaisseau. Vous serez donc mes épouses. Alors, si plus tard j'ai besoin de votre aide, répondez immédiatement à mon appel. Ne vous inquiétez pas, ce ne

sera rien de dangereux. (Une pause, puis :) Et, bien sûr, ne parlez de notre entretien à personne, pas même au Capitaine Gourdy, avant d'avoir mon autorisation.

Brusquement, les quatre visages redevinrent tout pâles. Ruth finit par répondre, le souffle court :

— Mais vous ne comprenez donc pas ! Une femme ne choisit pas un homme parmi les autres et ne fait rien qui puisse indiquer une préférence, jusqu'à ce qu'un homme la prenne pour épouse. Alors, automatiquement, elle préfère son mari.

Hewitt les regarda longuement, l'une après l'autre. Ces paroles le fascinaient et le révoltaient tout à la fois. Il savait comment, depuis les débuts de la civilisation, l'homme s'était comporté vis-à-vis de la femme. Mais être au courant des situations passées était une chose et voir ces femmes se considérer comme de simples objets en était une autre. Elles n'avaient même pas conscience de la terrible dégradation qu'impliquaient les paroles de Ruth.

Grâce à sa connaissance du passé, Hewitt avait l'impression de pouvoir comprendre cette situation mieux que toutes les personnes du bord.

Et il comprit. La voix ferme, il dit :

— Mesdames, je suis désolé, mais, pour une fois, vous devrez faire un choix parmi les hommes. Je peux vous dire tout de suite ceci : quand je serai Capitaine, je garderai l'une de vous comme épouse et ce sera celle qui aura le mieux choisi quand je ferai appel à vous.

Ces mots parurent leur causer un véritable choc. Le visage de Ruth prit une expression étrange. Ilsa eut soudain l'air timide d'une enfant. Ann Lesbee devint très pâle. Marianne le fixa d'un regard brillant.

Hewitt sentit que toutes quatre avaient peur. Il comprit leur attitude actuelle comme appartenant à un autre âge : un mélange d'extrême féminité, de soumission devant le pouvoir du mâle et un sens pratique assez singulier.

L'évolution du groupe et de ses mécanismes psychologiques pourrait fournir plus tard un bon sujet de thèse sur le comportement social.

Hewitt rompit le silence.

— Lorsque le Capitaine Gourdy reviendra, informez-le de ma

visite et dites-lui que je vais maintenant au dortoir des hommes. Je l'attendrai là.

Quand Gourdy apprit la chose, une demi-heure plus tard, il s'enferma dans son bureau et mit le détecteur en marche, réglant les télé-observateurs sur le dortoir. Il se crut dans un asile de fous. La grande salle était pleine d'hommes qui, de toute évidence, se croyaient à la veille de débarquer sur la Terre et fêtaient l'événement. Gourdy fut scandalisé de voir ses propres partisans, postés en sentinelles, aussi excités que les autres. Ces piteux gardiens avaient probablement décidé qu'il n'y avait plus de quoi s'en faire et fraternisaient avec les prisonniers, dans l'allégresse générale.

Gourdy contempla cette scène bruyante et s'aperçut – un peu tard – qu'il n'avait pas suffisamment compté avec l'influence de Hewitt. L'arrivée d'un Terrien devait forcément bouleverser l'équipage. Maintenant, il fallait réparer le gâchis. Nerveux, Gourdy se demandait ce qu'il pouvait faire. Après quelques minutes, il fit venir Harcourt et lui montra l'écran du télé-observateur.

— Harcourt, tu descends au dortoir aussi vite que tu peux. Prends l'ascenseur. Glisse-toi dans la salle sans te faire remarquer. Puis parle à chacun de nos hommes, en particulier. Dis-leur que cette situation est très dangereuse pour nous tous. Nous devons garder le commandement jusqu'à notre retour sur la Terre. Sinon, ces prisonniers pourraient bien se venger sur nous. Fais en sorte que nos hommes quittent le dortoir un par un et montent à la petite salle de réunion. Je leur parlerai. Dis-leur qu'il n'y aura pas de représailles. Ils n'ont rien à craindre.

Gourdy se sentit soulagé quand Harcourt eut quitté la pièce à toutes jambes pour remplir sa mission.

Ensuite, le Capitaine tourna ses télé-observateurs vers la salle des machines où se trouvait John Lesbee. Longtemps, il observa le jeune homme penché sur le tableau de commande. Gourdy eut un regret. Beaucoup de choses lui plaisaient chez Lesbee, mais l'actuel Capitaine se persuadait, chaque jour davantage, que son prédécesseur serait un ennemi permanent. Il devait donc être éliminé, comme Hewitt. Bien sûr, ça pouvait attendre...

Gourdy appela Lesbee sur un communicateur.

— Mr. Lesbee, je mets à votre disposition la cabine numéro trois,



sur le pont des officiers. Veuillez vous rendre immédiatement dans cette chambre : j'y envoie votre femme. Dans la situation actuelle, lequel des officiers dois-je faire sortir de prison, à votre avis ?

Sûr que Lesbee comprendrait tout de suite, Gourdy négligea d'expliquer ce qu'il entendait par « situation actuelle ».

Lesbee, qui songeait à son propre plan, répondit aussitôt :

— Je ne libérerais aucun ancien officier de Browne, monsieur. (Il pensa : « Surtout pas tant que je fais tous ces travaux inutiles sur les moteurs ». Il poursuivit, à haute voix :) Pour des raisons évidentes, vous ne souhaitez probablement pas relâcher *mes* anciens officiers en trop grand nombre. Surtout pendant cette période de confusion. Alors, pourquoi ne pas me donner seulement Mr. Tellier, pour m'aider dans mon travail ? (Et il pensait : « C'est ce qui s'appelle aller droit au cœur du problème. » Enfin, pour conclure :) Excusez-moi, monsieur, mais je voudrais être sûr de bien vous comprendre. De quelle situation parlez-vous au juste ?

Gourdy lui raconta l'épisode du dortoir. Puis, il dit, franchement :

— Nous devons faire quelque chose, cela saute aux yeux. Sinon Hewitt va prendre le pouvoir. Qu'en pensez-vous ?

— Je suis d'accord. Me permettez-vous un conseil ?

— Allez-y.

— Hewitt a l'avantage de pouvoir offrir une espérance. C'est pourquoi nous devons jeter un coup d'œil à la Terre. Les hommes sont trop excités maintenant, ils ne croiront rien de ce qu'ils ne pourront voir de leurs yeux. Or, comme vous avez intérêt à poursuivre les premiers objectifs du voyage... (Lesbee trouva cette formule assez réussie :) Voici ce que je vous suggère : feignez de reconnaître l'autorité de Hewitt sans aucune réserve. Acceptez le retour sur la Terre. Cela vous donnera le temps de souffler un peu. Ensuite, nous examinerons les autres mesures possibles.

Gourdy fut soulagé par l'apparente franchise de cette discussion. Une fois de plus, il regretta de ne trouver aucun moyen pour laisser la vie sauve à Lesbee. C'était malheureusement hors de question. La situation sur le vaisseau était devenue par trop complexe. Gourdy ne pouvait pas se permettre de faire grâce.

Et comme il était pressé, Gourdy ajouta, très vite :

— Je donne à Mr. Tellier une cabine sur le pont supérieur et je lui rends aussi sa femme. Je suivrai votre suggestion dès que j'aurai pu

réunir mes hommes et leur donner mes ordres.

Gourdy coupa la communication et se leva, d'un mouvement vif, nerveux. Il avait retrouvé toute son assurance lorsqu'il entra dans la pièce où les quatre femmes finissaient leur petit déjeuner. De but en blanc, il dit à Ann Lesbee qu'elle allait retourner auprès de son époux.

À sa grande surprise, Ann fondit en larmes à l'idée de partir. Les trois autres femmes pleurèrent aussi. Ruth et Ilsa accompagnèrent leur amie dans la seconde chambre pour l'aider à faire ses bagages.

Marianne accabla son mari de violents reproches.

— Ce n'est pas juste ! criait-elle entre deux sanglots, mais avec de la colère dans la voix. Nous avons si peu de choses, nous les femmes. Tu ne devrais pas la renvoyer !

Pour Gourdy, il s'agissait simplement d'avancer un pion sur l'échiquier ; ces réactions lui semblèrent donc pleines d'intérêt mais assez embarrassantes.

— Écoute, Marianne. Je la rends à son jeune et séduisant mari. Qu'est-ce qu'une femme peut souhaiter de plus ?

— Cesse donc de dire des bêtises.

Gourdy n'avait pas le temps de découvrir quelles étaient ces bêtises. Des choses plus importantes réclamaient son attention. Il courut organiser la résistance au grave danger que représentait Hewitt. En chemin, il se dit qu'il avait suffisamment de problèmes à résoudre sans devoir encore s'occuper de quatre femmes en pleurs.

## XXXII

« Bon, pensait Lesbee, pourquoi diable Gourdy veut-il que je remonte tout de suite à ma cabine, simplement parce qu'il y renvoie ma femme ? »

Il résolut de ne pas obéir. Ce serait trop facile de l'emprisonner là-haut, sans que personne n'en sût jamais rien.

Lesbee était alors convaincu que Gourdy tentait de le neutraliser jusqu'à ce que l'incident du dortoir fût réglé. Ceci fait, Gourdy aurait à choisir ses victimes. Il lui fallait quelqu'un pour l'aider à conduire le vaisseau. Lesbee croyait que Gourdy se jugerait plus en sécurité avec Miller et les anciens partisans de Browne. D'abord, Miller était plus compétent et plus instruit que John Lesbee. Mais un autre fait jouait en faveur de l'ex-Premier Officier : Miller n'avait jamais brigué le fauteuil de Capitaine.

Lesbee était sûr que ce facteur serait décisif pour Gourdy. Lui-même et ses amis se trouvaient donc condamnés.

Si les neutres passaient inaperçus dans la confusion suivant l'affaire du dortoir et si Miller remplissait sa part du contrat, l'ancien ouvrier des jardins hydroponiques aurait magistralement réduit le nombre de ses adversaires au seul Averill Hewitt, l'étranger.

... Or, Hewitt était maintenant au centre de l'attention, ce qui le mettait sans doute à l'abri, provisoirement... Plus vite Gourdy libérerait Tellier, plus vite il passerait à l'attaque contre Lesbee et son groupe.

Au moment même où Lesbee arrivait à cette conclusion, Tellier entra dans la salle des machines.

Les deux amis se serrèrent la main, en silence. Lesbee s'assura

que son signal d'alarme ne fonctionnait pas, puis demanda, la voix ferme, résolue :

— Alors, prêt ?

Tellier fut manifestement ébranlé par cette question.

— Tu veux dire... tout de suite ?

— Tout de suite.

— Mais nous sommes encore à un centième d'année-lumière. Tu l'as dit toi-même. Et nous devons toujours naviguer pratiquement à la vitesse de la lumière.

— Il faudra plus de temps pour décélérer dans le canot que dans le vaisseau. Mais nous devons le faire.

— Oh !... Et que vont devenir nos femmes ?

Lesbee eut un sursaut de surprise. Il n'avait pas prévu ce genre d'objection, à l'ultime moment. Impatient, fébrile même, il saisit Tellier par le bras, et l'entraîna vers la porte.

— Viens ! Nous ne pouvons plus attendre.

Tellier insistait.

— Je ne veux pas quitter Lou.

— Elle te perdra, d'une façon comme d'une autre. Si tu restes, tu vas te faire tuer.

— Elle ne comprendra pas.

Lesbee, lui, ne comprenait pas qu'on pût s'inquiéter ainsi pour une femme. Il s'écria, furieux :

— Une femme a-t-elle jamais compris quelque chose ?

Ceci dut éveiller un écho chez Tellier car il abandonna toute résistance. Pourtant, il hésitait encore, semblait très abattu.

— Je crois que je ne peux pas me faire à l'idée de quitter définitivement le vaisseau, John. Pourquoi ne restes-tu pas ici pour combattre Gourdy sur le terrain de la science ?

— Parce que le peuple est pour Gourdy.

— Tu pourrais le tuer. Après tout, il t'a volé le pouvoir.

— Et je devrais me lancer dans une guerre contre ses acolytes. Non. D'ailleurs, si je le tuais, je pourrais bien me retrouver moi-même devant un tribunal terrestre. Je ne veux pas risquer cela. Et j'en ai assez de me balader dans l'Espace.

— Mais avec tout ce qu'il y a comme machines sur ce vaisseau, on doit pouvoir faire quelque chose contre cet ignorant !

— Écoute, mon vieux. On ne peut rien faire, rien faire du tout,

sans appui. Ma rébellion contre Browne ralliait presque toutes les sympathies. Mais les gens ont cru Gourdy quand il leur a dit que nous retournions sur la Terre et comme ils ne souhaitent rien d'autre, ils sont avec lui. Les gens n'ont toujours pas compris que Gourdy ne peut pas se permettre de rentrer ; nous n'avons pas le moyen de les détromper rapidement. Et tant qu'ils n'ont pas compris cela, ils ne soutiendront jamais une autre rébellion.

— À t'entendre, on croirait que les idées ou les sentiments de cette racaille ont de l'influence !

— Oui. Quand les gens savent ce qu'ils veulent.

— Si c'est vrai, pourquoi ont-ils accepté toutes ces folies, pendant toutes ces années ?

— Parce qu'ils ne savaient pas encore que c'étaient des folies.

— Alors, ils ne sont pas très intelligents.

— Juste. Mais aujourd'hui, ils veulent retourner sur la Terre et rien ne pourra les arrêter. Je ne veux pas me trouver au milieu du champ de bataille quand celui qui ne peut pas rentrer – Gourdy – va tenter de les retenir. Tout malin qu'il soit, Gourdy est trop soupçonneux : il ne verra pas qu'il se trouve devant un mouvement de masse. Il croira que nous excitons la foule contre lui et il nous tuera – s'il ne nous a déjà tués auparavant, pour d'autres raisons. Alors, partons, mon vieux, partons au plus vite !

Depuis quelques secondes, le visage de Tellier se détendait un peu. Soudain, il retrouva toute son admiration pour Lesbee. Il saisit le bras de son ami en un geste d'affection spontanée.

— Tu as vraiment pensé à tout. John, tu es formidable.

Sans hésiter davantage, il se dirigea vers la porte.

— Après tout, dit-il, si tu as raison, ils débarqueront sur la Terre et je retrouverai Lou.

Dans le corridor, les deux hommes coururent d'une traite jusqu'au sas, et s'installèrent dans le canot secrètement préparé par Lesbee. L'engin était niché dans un compartiment spécial, le long de la paroi. Hors d'haleine, Lesbee et Tellier s'assirent dans les deux fauteuils de commande et Lesbee poussa le bouton qui déclenchait le lancement automatique.

La porte extérieure de l'astronef s'ébranla en même temps que s'ouvrait la porte intérieure. Le canot glissa hors de son logement et fut poussé dans le sas. La porte intérieure se referma derrière lui.

Les pompes à air se mirent en marche, firent le vide dans le sas.

Une minute plus tard, la porte extérieure s'ouvrit entièrement ; un puissant mécanisme catapulte dans l'Espace l'embarcation et ses deux passagers. Lorsqu'ils eurent dérivé sur plusieurs kilomètres, Lesbee actionna les moteurs avant. Aussitôt, ils commencèrent à ralentir. Loin d'eux, *l'Espoir de l'Homme* parut bondir. Lesbee savait qu'à bord du vaisseau, le voyant d'alarme clignotait maintenant sur les deux tableaux de commande. Mais il savait aussi que personne ne regardait les signaux – ou, tout au moins personne capable de les interpréter correctement.

Tellier rompit le silence.

— Regarde ces étoiles, John ! (Il parlait dans un murmure.) Nous devons être en train de faire des tonneaux.

Lesbee regarda aussitôt le cadran du stabilisateur. Les aiguilles demeuraient pratiquement immobiles. Fronçant les sourcils, il leva les yeux vers l'écran. Et il fut certain que quelque chose n'allait pas. Les étoiles « fixes » semblaient en mouvement.

Il prit le manche à balai, le poussa doucement à gauche puis à droite. Le petit navire répondit à la perfection, s'inclina dans un sens puis dans l'autre. Lesbee ramena le manche au point central. Le canot revint sans heurt à sa position électroniquement stabilisée.

Dehors, les étoiles continuaient à se mouvoir. Durant toutes ces années vécues dans l'espace, Lesbee n'avait jamais rien vu de pareil. Dans l'espace, rien ne change presque jamais de position, c'était d'ailleurs là une des épreuves psychologiques les plus pénibles pour les astronautes. Au fil des années, quelques étoiles « proches » se déplaçaient graduellement de quelques degrés. Les étoiles ne semblaient bouger que si le vaisseau effectuait une rotation.

Maintenant, on pouvait voir toutes les étoiles en mouvement. Du moins, telle fut la première impression de Lesbee. Mais en contemplant le fantastique spectacle, il se rendit compte, petit à petit, que les grandes nébuleuses, les galaxies lointaines, restaient immobiles.

Ceci prouvait que le mouvement des étoiles était bien réel. Même si les nébuleuses lointaines se déplaçaient à la même vitesse que les étoiles proches, cela ne se serait pas vu. Elles étaient trop loin, tout simplement. Même si elles se mettaient à couvrir des vingtaines d'années-lumière à chaque seconde, leur mouvement ne serait pas

immédiatement perceptible.

Une déficience quelconque dans les instruments du canot montrerait toutes les étoiles en mouvement et pas seulement les étoiles proches. La stabilité des galaxies lointaines *prouvait* donc que le mouvement stellaire était un événement réel dans le temps spatial.

Lesbee se demandait comment expliquer pareil phénomène. La seule possibilité, du moins à ce qu'il lui semblait : les étoiles accéléreraient vraiment par rapport au canot.

Lesbee n'osa dire un mot de cette terrifiante hypothèse.

Une heure passa. Puis deux. Et encore beaucoup d'autres.

Dans le noir, devant le canot, Lesbee apercevait une étoile qu'il croyait être le soleil de la Terre. Il fut troublé quand il la vit perdre de son éclat. Ils s'approchaient du Soleil, du moins avaient-ils toutes les raisons de le croire, et le Soleil devenait plus petit ! Un autre problème inquiéta Lesbee pour un long moment : le Soleil ne cessait de se déplacer lentement sur leurs lentilles d'observation. Chaque fois, Lesbee ramenait l'image au centre et, chaque fois, le Soleil reprenait sa lente progression.

Lesbee était proprement abasourdi. D'après le compteur, ils se dirigeaient vers le Système Solaire à une vitesse qui égalait presque celle de la lumière. Pourtant, le Soleil reculait, de façon visible, comme s'il s'éloignait d'eux plus vite qu'ils ne s'approchaient de lui.

Si c'était vrai, le mouvement ne pouvait signifier qu'une chose : le Système Solaire s'éloignait du canot, sur une trajectoire oblique.

De minute en minute, sous les yeux de Lesbee, les étoiles se déplaçaient plus vite suivant des trajectoires plus rapides. Et comme elles n'allaient pas toutes dans la même direction, l'Univers prenait de plus en plus l'apparence du chaos.

## XXXIII

Gourdy avait invité Hewitt à le rejoindre sur le pont.

Aux deux hommes se joignirent d'anciens officiers y compris Miller, Selwyn et Mindel, ainsi que plusieurs savants, dont le chef du service astronomique, Clyde Josephs, et son premier assistant, Max Hook.

Cinq partisans de Gourdy se tenaient dans le fond de la salle. Chacun était armé de deux désintégrateurs.

Tous contemplèrent la sarabande des étoiles pendant une longue minute au moins ; alors, Hewitt s'aperçut que les yeux de l'astronome en chef se mettaient à briller.

— Messieurs ! dit-il, comme frappé d'une terreur sacrée. Nous sommes témoins d'un spectacle qu'aucun homme n'a rêvé voir un jour – et certainement pas les astronomes qui posaient comme acquise l'immobilité de l'Univers dans le temps spatial.

Clyde Josephs parut enfin s'apercevoir de la tension générale. Ses yeux s'agrandirent. Il tourna vers Hewitt un regard innocent, interrogateur ; mais ce fut à Gourdy qu'il adressa la parole.

— Qu'est-ce que vous voulez savoir, Capitaine ?

Gourdy était dans une telle rage qu'il s'en étranglait presque. Enfin, il parvint à crier :

— Qu'est-ce qui se passe ? Qu'est-ce que tout cela signifie ?

— Voilà, répondit Josephs. L'Univers entier semble être en mouvement, à des milliers d'années-lumière par seconde.

Josephs s'arrêta comme s'il comprenait seulement l'énormité de cette affirmation. Il devait être bouleversé car il dit encore :

— J'espère que vous me donnerez l'occasion d'effectuer une étude détaillée de ce phénomène.



Aux traits de Gourdy, il s'aperçut que le Capitaine ne partageait pas cette curiosité scientifique.

Josephs parcourut du regard le cercle des visages tendus, angoissés ; il comprit la peur des autres, voulut les rassurer.

— Mais ne vous alarmez pas, messieurs ! Les étoiles ne vont pas nous brûler la politesse et le temps ne va pas nous faire faux bond. Ce phénomène peut probablement durer pendant des milliards d'années.

À nouveau, Josephs fit une pause. Les douze hommes continuaient à le regarder méchamment.

Soudain, Hewitt changea d'attitude ; il dit, la voix amicale :

— Mr. Josephs, le chiffre que vous venez de citer – des milliers d'années-lumière – montre qu'aucun homme ne s'est jamais trouvé dans une situation aussi grave que la nôtre en ce moment. Maintenant, j'ai peur. Reverrons-nous nos semblables ? Dans l'affirmative, comment y arriverons-nous ? Voilà ce qui nous inquiète.

Josephs restait immobile, les paupières battantes.

— Oh ! dit-il. (Puis, à voix basse :) Le Soleil s'éloigne de nous mais très lentement. J'ose dire que cela prouve une chose : ce que nous voyons aujourd'hui n'est pas uniquement dû à la vitesse.

— Mais, répondit Hewitt, abasourdi, cela signifierait une expansion de temps d'une grandeur absolument incroyable. C'est à ne pas croire !

Et Josephs, comme s'il voulait se faire pardonner :

— Peut-être que si je pouvais commencer mon étude au plus tôt...

— Mais où sont les planètes ? s'écria Gourdy, furieux. C'est ça que nous voulons savoir. Que sont devenues la Terre, Mars, Vénus, Jupiter et... et... toutes les autres ? Elles ne sont plus là !

Ceci l'inquiétait plus que la vitesse. Car la Terre était bien l'objectif final du Capitaine. Sa situation particulière l'obligeait à y retourner plus lentement que ne le désiraient les autres.

Mais il voulait trouver la Terre au rendez-vous le jour où il y arriverait enfin.

À nouveau, Josephs parla sur un ton d'excuse.

— Les planètes sont probablement là, monsieur, mais gravitant autour du Soleil à de telles vitesses que nous ne pouvons les voir. Je suppose qu'un examen suffisamment attentif nous montrerait des

cercles de lumière. Les caméras ultra-rapides du bord pourront certainement prendre quelques photos, plus ou moins bonnes.

Gourdy répondit, les dents serrées :

— Prenez-les. Prenez vos photos, bon Dieu, et envoyez-les-moi tout de suite !

Les photos – remises au bureau de Gourdy plus tard dans la journée – montraient toutes les planètes. Josephs avait joint une note :

*Mon Cher Capitaine,*

*Le Système Solaire semble s'éloigner de nous suivant une trajectoire oblique parce qu'il se dirige toujours vers le Bélier et que nous venons d'une autre direction. Cela étant, nous pouvons prendre en considération le récit que nous a fait Mr. Hewitt sur la manière dont l'Espoir de l'Homme est rentré dans le Système Solaire et est revenu sur la Terre, son retour dans l'atmosphère donnant l'impression d'une vitesse insignifiante. Pourtant, en ce qui nous concernait, à bord du vaisseau, nous progressions plus vite que la lumière.*

*Maintenant que nous avons ralenti, le Système Solaire semble s'éloigner de nous. Ceci est logique dans le cadre de nos références « passées ». Selon toute apparence, en ralentissant jusqu'au-dessous de la vitesse-lumière, notre orientation dans le temps a changé de façon radicale mais, dans l'espace, nous semblons toujours occuper le même secteur général.*

*Toutefois, si nous ne voulons pas perdre le Soleil de vue, je suggère d'accélérer un peu – et de réfléchir ensuite aux mesures à prendre.*

*Clyde Josephs.*

Gourdy feuilleta la liasse de photographies d'un doigt impatient. Il allait rejeter le tout sur la table quand une des photos lui parut étrange. Il la sortit du paquet et la contempla, le sourcil froncé.

On distinguait la courbe de la coque extérieure, placée dans le champ de la caméra. Au-delà, la photo montrait un large secteur du ciel étoilé. Le firmament était clair, merveilleux, tout piqueté de petites lumières – des milliers de soleils lointains. Au dos de

l'épreuve, Josephs avait écrit une note explicative pour cette partie de la photo : *Vue prise en direction du Bélier, le point vers lequel se dirige le Système Solaire.* Ceci était compréhensible, évident même.

Mais, dans le coin inférieur, il y avait une sorte de tache blanchâtre. À cet endroit, la coque du vaisseau s'incurvait et disparaissait de la photo. Le phénomène à l'origine de la tache semblait provenir de la partie de l'astronef, située hors du champ de la caméra. À propos de ce phénomène, Josephs notait : *Je n'ai aucune idée de la nature de cette tache en demi-cercle. On dirait que le film a été surexposé. Comme nous nous trouvons dans un état de matière assez exceptionnel, je n'ai pas voulu conclure à un simple défaut de nos appareils.*

Gourdy n'y comprenait rien non plus. Il haussa les épaules et mit la photo de côté. Dans une situation aussi extraordinaire, il se sentait incapable d'avancer le moindre jugement scientifique. Mais il restait persuadé qu'en bonne logique il lui revenait de superviser les recherches à faire. Les savants devaient éclaircir le mystère puis faire rapport au Capitaine. Celui-ci déciderait des mesures à prendre, et à quel moment.

Il dit à Harcourt, qui lui avait apporté les photos :

— Nous ne manquons pas de savants pour résoudre nos problèmes scientifiques.

Et, sans plus s'inquiéter, Gourdy oublia les inconvénients d'une situation unique dans toute l'histoire de l'humanité.

Car il voyait maintenant que cette situation lui offrait l'occasion qu'il cherchait depuis si longtemps.

— Appelle tout le monde dans la grande salle de réunion, ordonna-t-il. Veille à ce que nos gars soient armés, dis-leur de se comporter comme s'ils n'avaient peur de rien ni de personne.

— Tout le monde ? demanda Harcourt, qui n'en croyait pas ses oreilles. Même les types d'en bas ?

— Tout le monde. Réunion tout de suite après le dîner.

À la réunion, Gourdy fit projeter les photos et chargea Clyde Josephs d'expliquer leur signification.

Quand l'astronome eut terminé, Gourdy s'avança pour prendre la parole.

— Maintenant, mes amis, tout cela veut dire que nous ne pourrons pas retourner sur la Terre avant d'avoir résolu ce

problème. Ce que je vous promets de faire. Les meilleurs astronomes et les meilleurs ingénieurs du bord vont se mettre au travail et – il montra Hewitt assis au premier rang, juste sous l’estrade – je suis sûr que Mr. Hewitt nous y aidera, par sa connaissance générale du vaisseau. Voulez-vous dire quelques mots, monsieur ?

On ne pouvait être plus aimable.

Hewitt monta sur l’estrade, sombre, tourmenté par l’adresse avec laquelle Gourdy maniait l’assemblée. Arrivé auprès du Capitaine, Hewitt lui lança un regard interrogateur.

Et Gourdy, très courtois :

— Mr. Hewitt, si vous nous expliquiez de quelle manière et dans quelles circonstances vous êtes monté à bord de l’*Espoir*.

Quand Hewitt se fut exécuté, Gourdy posa sa question.

— À votre avis, existe-t-il la moindre chance d’employer votre méthode, en sens inverse, pour ramener l’équipage sur la Terre ?

Même si le transbordement avait été possible, Hewitt ne l’aurait jamais admis, pas avec ses projets. Tout haut, il dit :

— Comme nous ne savons pas exactement ce qui s’est passé, je dois vous répondre que c’est impossible. J’ai essayé de comprendre la relation temps-espace au moment où j’ai pris pied sur l’*Espoir de l’Homme* – quels étaient par exemple, les rapports physico-chimiques entre le vaisseau et moi. Je n’ai découvert aucune réponse satisfaisante. Je ferai donc la même suggestion que Mr. Josephs – rattraper le Système Solaire et agir sur la base des observations que nous pourrons faire à ce moment.

Gourdy fit un pas en avant pour se placer aux côtés de Hewitt. Il souriait, mais son esprit lui disait de se méfier. Bien qu’il ne vît aucun danger dans la suggestion elle-même, il soupçonnait une collusion, un complot. Josephs et Hewitt recommandaient la même chose ; ce simple fait lui semblait lourd de menaces. Les deux savants devaient comprendre quelque chose qui lui échappait entièrement. Mais pour l’heure, il n’avait pas le choix :

— J’autorise Mr. Hewitt et Mr. Miller à prendre toutes les mesures voulues pour accélérer le vaisseau jusqu’à la vitesse du Système Solaire.

Puis, Gourdy se tourna vers Hewitt et dit, avec une apparente candeur :

— Que pensez-vous des réparations effectuées par Mr. Lesbee ?  
Ayant déjà vérifié les moteurs, Hewitt savait à quoi s'en tenir.

— Mr. Lesbee n'a fait que déplacer quelques panneaux d'instruments. Tout doit pouvoir être remis en ordre pour la prochaine période de sommeil.

— Alors, au travail ! s'exclama Gourdy avec l'énergie qu'il jugeait indispensable au moral de l'équipage dans les circonstances présentes.

C'est ainsi que la réunion prit fin.

De retour dans sa cabine, Gourdy s'installa dans son fauteuil, fit venir Harcourt et lui dit, la voix pleine d'une satisfaction cruelle :

— Maintenant, nous devons nous débarrasser de Hewitt. Sa petite manœuvre n'a pas réussi mais il n'en a pas moins essayé.

Le soupçon s'était transformé en certitude.

— Seul Hewitt représente encore un danger, maintenant que Lesbee est parti.

En pensant à Lesbee, il hocha la tête avec un étonnement admiratif.

— Ce type avait vraiment quelque chose dans le crâne. On peut dire qu'il m'aura deviné jusqu'au bout. Mais je suis plutôt content qu'il se soit échappé – s'il y est parvenu ; il est peut-être perdu quelque part dans cet Univers en folie. (Puis, tout haut, en se tournant vers Harcourt :) Tiens, bois un coup !

Ilsa leur avait servi un verre de vin. Gourdy ne se préoccupait pas plus de la jeune femme que d'une simple domestique. À son insu il changeait d'attitude envers le groupe des épouses. De plus en plus, il les traitait en quantités négligeables.

Sans porter la moindre attention à Ilsa, il poursuivit :

— Il faut que la mort de Hewitt ressemble à un accident. Mais ne perds pas de temps, Harcourt. Tue-le juste avant le début de la matinée. La meilleure méthode serait de suggérer qu'un court-circuit a fait exploser sa machine.

— Pas facile à réaliser !

À en juger par le ton de sa voix, Harcourt n'y croyait pas beaucoup.

— Ne fais pas l'idiot ! (Gourdy était franchement méprisant.) Le moyen n'a pas d'importance, tant que l'on garde une porte de sortie. Il suffit de trouver quelque chose qui trompe plus ou moins ces

pauvres abrutis. Ensuite, on les persuade qu'il est bigrement dangereux d'avoir des soupçons.

Le visage de Harcourt continuait à exprimer le doute. Gourdy lui lança un regard mauvais :

— Harcourt ! Nous devons le faire. Il n'y a pas à discuter.

— Je ne discute pas, chef. C'est la méthode qui m'inquiète. Comme vous ne lui avez rien pris de son équipement, qui sait ce qu'il peut avoir en réserve dans sa capsule spatiale ? À mon avis, il faut simplement la faire sauter, mais je dois trouver un moyen.

— Je lui ai laissé sa machine parce que je ne voulais pas éveiller ses soupçons. Maintenant, nous allons l'employer contre lui.

— Je crois que j'ai trouvé, chef. Je vais mettre quelques-uns de nos gars au courant. Puis, je descendrai à la salle des moteurs. J'y trouverai Miller et Hewitt occupés à lancer l'accélération. Et je ne quitterai plus Hewitt d'une semelle. Je le suivrai jusque dans sa cabine. J'attendrai dans le corridor que les autres types me rejoignent. À mon idée, nous entrerons pendant la seconde moitié de la période de sommeil et nous le surprendrons au lit. D'accord ?

— Cela me semble parfait ! dit Gourdy.

C'est alors que la jeune femme sortit discrètement de la pièce. Bien que silencieux, son départ ramena l'esprit du Capitaine au problème des épouses.

— Dès que je serai débarrassé d'Hewitt, dit-il, je reprendrai les femmes. J'ai déjà fait revenir Ann Lesbee. Comme elle ne voulait pas retourner près de son mari, j'ai décidé de lui rendre sa position d'épouse du Capitaine. Si ça lui fait plaisir, ce n'est pas moi qui m'en plaindrai.

Et, avec un regard cynique vers l'énorme Harcourt :

— Maintenant écoute-moi bien. J'autorise chacun de mes gardes à prendre une seconde femme. Mais je vous avertis. N'empoignez pas la première venue. Dis aux gars d'en choisir quelques-unes, puis de venir me trouver. Nous déciderons du choix entre nous. Nous ne pouvons pas toucher aux épouses des hommes dont nous avons besoin, ni aux jeunes filles, sinon il y aura du grabuge. Mais on va s'arranger. Nous tiendrons la chose secrète pendant un petit temps.

Les yeux de Harcourt brillaient.

— Ce type, Tellier... Je peux avoir sa femme ?

— Elle est à toi – mais pas avant que tu aies terminé ton travail.

Maintenant, décampe !

Harcourt ne se le fit pas dire deux fois.

## XXXIV

Chose surprenante, Hewitt devint, pour quelque temps, le camarade de Miller.

En d'autres circonstances, les deux hommes se seraient probablement trouvés antipathiques mais ils oublièrent toute animosité personnelle le jour où ils découvrirent ensemble la façon de commander le propulseur.

Ils examinèrent d'abord les modifications presque magiques que Dzing avait apportées au système Bev géant pour accélérer les particules jusqu'à leur expansion actuelle. Les deux hommes découvrirent avec stupéfaction la simplicité géniale de la méthode : il avait suffi de modifier la position des plaques antigravité pour obtenir le déplacement des particules. De cette façon, le maintien d'une antigravité égale à un  $g$  devenait possible quand bien même les valeurs atteignaient des centaines ou des milliers de  $g$ .

C'était une découverte exaltante mais à envisager avec une certaine circonspection car toute cette énergie actuellement disponible devait inciter à la prudence.

Ils refirent soigneusement les tests de Lesbee, augmentèrent graduellement l'accélération jusqu'à douze  $g$  tandis qu'ils équilibraient l'antigravité à onze  $g$ . La perfection de cette technique leur fit briller les yeux. Quand la programmation fut achevée, avec une accélération réglée sur cette différence d'un  $g$ , les deux hommes se donnèrent une poignée de main franche et cordiale.

Sur ces entrefaites, Miller annonça qu'il devait remettre son rapport au Capitaine.

Cependant Hewitt ne quitta pas tout de suite l'abri que lui offrait la salle des machines. La présence de Harcourt ne lui disait rien qui



vaille. Quelque chose dans l'aspect de cette grosse brute... Hewitt pressentait le danger.

Comme première mesure de défense, il glissa dans sa poche une clef anglaise. Ensuite, tout en feignant d'examiner la face interne d'un panneau déplacé par Lesbee, il détacha de son soquet et mit dans son autre poche un petit tube bien particulier... Le gaz qu'il contenait était un poison rare, très violent. Au besoin, Hewitt pourrait jeter le tube sur le sol, aux pieds de Harcourt. L'autre respirerait au moins une bouffée de gaz. Et Hewitt aurait le temps de le frapper avec sa clef anglaise.

C'était tout ce qu'il pouvait faire dans les circonstances actuelles.

En retournant à la cabine d'officier que Gourdy avait ostensiblement mise à sa disposition, Hewitt s'aperçut que Harcourt le suivait à distance... ce qui ne manquait pas d'être effrayant dans ces longs corridors vides et silencieux.

C'est pourquoi Hewitt s'arrêta net pour obliger l'autre à le rejoindre. Quand Harcourt arriva de son pas pesant, Hewitt lui dit :

— Pourquoi ne pas faire le chemin ensemble ?

L'homme murmura quelque chose. Mais il laissa Hewitt marcher à ses côtés. Devant la cabine, alors que Hewitt ouvrait la porte, le grand costaud resta derrière lui à attendre.

Hewitt se retourna.

— Je peux faire quelque chose pour vous ?

Harcourt feignit la sincérité.

— Je suis censé garder un œil sur vous, Mr. Hewitt, veiller à ce qu'il ne vous arrive pas d'ennuis et à ce que vous n'en causiez pas. Je serai dans la pièce de l'autre côté du hall et ma porte restera ouverte. D'accord ?

C'était plausible. Mais Hewitt avait peur quand il pénétra dans son appartement. Il devait se défendre, sans perdre une minute.

Son esprit débordait de plans. Mais il se décida très vite ; il prendrait tout simplement sa capsule pour sortir dans le couloir. Si Harcourt tirait, il lui passerait sur le corps.

La capsule était construite pour résister aux balles et aux rayons des désintégrateurs.

Sa décision prise, Hewitt se dirigea vers la chambre de réserve où il gardait la machine... et s'arrêta soudain.

Un bruit léger... ! Dans sa propre chambre !

Hewitt saisit la clef anglaise – mais il retira la main de sa poche quand il vit Ruth apparaître à la porte de la chambre. Elle mit un doigt sur les lèvres, pour le mettre en garde.

Elle lui répéta rapidement, à voix basse, tout ce qu’Ilsa avait entendu : l’assassinat projeté contre lui. Et elle termina par ces mots :

— Nous devons choisir. C’est vous que j’ai choisi.

Hewitt qui, déjà, pensait à la contre-offensive, dut revenir à cette femme, à ses paroles, à son... choix !

Si Ruth était là, dans sa chambre, c’était en réponse à ce qu’il avait, lui, considéré comme un simple coup de pion sur l’échiquier. Maintenant, Hewitt était très gêné. Car il croyait, simplement et sincèrement, à la monogamie. La rougeur de la femme, son geste timide pour ne pas le regarder dans les yeux, tout cela prouvait que ce n’était pas un jeu, ni pour elle, ni pour les autres épouses.

Ruth se remit à parler.

— Je savais qu’il me faudrait venir ici avant que vous ne rentriez, Harcourt et vous. Alors, vous devez penser à ce que je peux faire pour vous, maintenant... j’ai apporté ceci pour vous aider !

D’un pli de son vêtement, elle sortit un petit désintégrateur qu’elle lui tendit. Hewitt prit l’arme avec reconnaissance. La sentir dans sa paume calmait un peu sa terrible angoisse à l’idée du meurtre qui se préparait. La possession du désintégrateur changeait aussi ses plans.

Vite, il lui expliqua ce qu’elle avait à faire : se cacher dans la chambre, attendre que Harcourt et lui entrent dans la pièce voisine puis se glisser hors de l’appartement.

— N’oubliez pas d’enlever vos chaussures pour ne pas faire de bruit...

Ruth marcha docilement vers la porte de la chambre mais n’alla pas plus loin. Hewitt la vit hésiter. Enfin, elle se retourna et dit simplement :

— Suis-je choisie ?

Hewitt en eut la gorge serrée. Le regard fixé sur elle, il pensait : « Voilà donc ce que l’Espace a fait à ces femmes, le vide affreux auquel il les a réduites : elles se sentent déçues et cela peut conduire les meilleures d’entre elles à la soumission complète. »

Hewitt devina que la situation réclamait plus que des mots. Cette

femme avait besoin qu'on la touche. Il s'avança vers elle, prit l'une de ses mains dans la sienne et posa l'autre sur son épaule, avec une légère caresse :

— Vous êtes choisie, dit-il, doucement.

Un indicible soulagement illumina le fin visage. Elle était acceptée. Brusquement, elle était de nouveau une femme en pleine possession de ses forces, calme, pratique.

— Il vaut mieux que je parte, maintenant, dit-elle. (Et, avec un regard inquiet :) Tout ira bien pour vous ?

Hewitt lâcha sa main.

— Je ferai de mon mieux. À bientôt.

Ruth chuchota :

— Toutes les quatre, nous vous attendons. Puis, elle partit dans la chambre, poussa la porte mais sans la fermer complètement.

Hewitt mit le désintégrateur dans sa poche, avec la clef anglaise, traversa l'appartement, ouvrit la porte du couloir. De l'autre côté, derrière une porte ouverte, Harcourt veillait, assis sur une chaise.

— Puis-je vous demander un petit coup de main, Mr. Harcourt ?

Le grand costaud se leva et traîna les pieds vers la porte, avec un regard insolent pour Hewitt.

— Qu'est-ce que vous voulez ?

— J'ai besoin d'aide pour ma machine.

— Vous allez quelque part ?

Harcourt hésitait. Il n'était pas homme à passer facilement d'un plan à un autre ; la moindre modification dans les ordres le rendait perplexe. Pourtant il entra dans la chambre.

Tout son corps se figea lorsqu'il aperçut le désintégrateur braqué sur lui. L'horreur envahit son visage.

Lentement, il leva les mains.

Quelques minutes plus tard, Hewitt menait sa capsule à toute vitesse le long du corridor. Le temps pressait.

## XXXV

Dans son énervement, Lesbee secoua l'épaule de Tellier pour le réveiller.

Tellier ouvrit les yeux.

— Armand, je crois bien que j'ai trouvé la véritable nature de l'Univers !

Le fin visage de son ami reprenait peu à peu ses couleurs.

— Tu as trouvé... quoi ?

Lesbee répéta sa surprenante déclaration, et ajouta :

— Avec ce que je viens de découvrir, nous pouvons faire n'importe quoi ; retourner sur la Terre, reprendre le vaisseau... n'importe quoi.

Tellier rougit violemment.

— Pour l'amour de Dieu, John, chuchota-t-il. Es-tu sérieux ? Tu sais combien je respecte tes idées, mais quand même...

— Écoute... D'abord, les faits tels que nous les avons vus ou tels qu'ils nous ont été décrits exactement...

Sur ce, il résuma les divers aspects du long voyage en relation avec la physique de l'espace : d'abord, l'impossibilité d'accélérer les particules suffisamment pour atteindre la vitesse de la lumière, la découverte du système correct par le Karn.

Et Lesbee poursuivit sa récapitulation.

— Puis, nous avons le récit de Hewitt sur l'arrivée de l'*Espoir* dans le Système Solaire ; l'état de matière très particulier de l'astronef à ce moment signifie en fin de compte qu'il voyage plus vite que la lumière dans son espace propre. Enfin, quand le vaisseau a réduit sa vitesse à celle de la lumière, Hewitt s'est vu précipité dans le monde du vaisseau. Ça s'est bien passé ainsi, n'est-ce pas ?

Tellier hocha la tête, les yeux ronds.

— Bien. En fait, il y a d'autres facteurs à considérer. Par exemple, les rapports de temps et de pression étaient de neuf cent soixante-treize à l'unité. Mais la configuration extérieure du vaisseau n'a pas changé. Et à l'intérieur, les corridors ne variaient que de trois à un. Je comprends tout cela, maintenant.

— Mais, quelle valeur pratique...

— Regarde ! dit Lesbee.

Il disparut.

... Disparut du petit canot, à des millions de kilomètres, Dieu sait où... Tellier jetait des regards affolés tout autour de l'habitacle, lorsqu'il entendit quelque chose derrière lui. violemment, il fit pivoter son fauteuil. Lesbee était là, debout, un sourire triomphant aux lèvres.

Le sourire s'évanouit, fit place à une sombre détermination.

— Nous retournons sur le vaisseau, dit Lesbee.

Tellier en resta tout ébahi.

— Pour quoi faire ?

Les yeux d'acier le fixaient intensément.

— Pour retrouver ta femme – et la mienne. Pour nous assurer que le vaisseau retourne bien sur la Terre... Nous avons dû oublier tout cela quand il y allait de notre vie. Mais ce n'est plus vrai maintenant.

Tellier lui saisit la main, dans un élan de gratitude.

— Merci, John ! (Puis, il fit un pas en arrière :) Mais, pour l'amour du Ciel, dis-moi ce que tu as trouvé !

— Mettons-nous d'abord en route, dit Lesbee. (Il se tourna vers le tableau de commande et poursuivit :) Maintenant, en théorie, il doit être possible de rejoindre le vaisseau en un instant. La machine peut le faire. Mais rappelle-toi ce qui est arrivé à Hewitt – cette sensation d'être pressé dans une main géante. Les cellules humaines ne survivraient pas longtemps à l'instantanéité. Nous devons donc admettre qu'il faut accorder un petit délai d'adaptation à la substance vivante.

— Mais...

— *Notre univers est un mensonge !* dit Lesbee un peu plus tard. *C'est cela le secret !* Écoute...

Et il décrivit alors un plein subjectif, essentiellement formé de

niveaux de mouvement. Dans cet univers, la vie était née en s'accrochant à de petits morceaux de matière morte. De cette position précaire, comme un insecte cramponné à un fétu de paille au milieu d'un tourbillon, elle s'était mise à étudier les cieux et à s'étudier elle-même.

Progressivement, d'expérience en expérience, elle avait exploré les grands flux de mouvement qui l'entouraient, repliée sur elle-même, en vase clos, dans des carapaces hermétiques, pour pouvoir comparer l'énergie, aux niveaux les plus bas, aux niveaux les plus élevés et par-delà la vitesse de la lumière. Ici, dans un milieu d'expansion infinie et de dimension nulle se trouvait la norme véritable du temps et de l'espace. « En dessous », régnaient les ténèbres infernales du mouvement arrêté et de la matière ; « au-dessus », la lumière infinie et intemporelle de l'éternité.

Quand la vie enfermée dans les carapaces hermétiques – les engins spatiaux – franchissait la ligne de séparation et entraît dans la norme, les barrières tombaient : l'homme sortait d'un puits obscur et se retrouvait dans une prairie, en plein jour, le regard fixé sur le bleu du ciel. Les lois gouvernant la prairie étaient différentes des lois gouvernant le puits, bien qu'il existât une relation certaine entre les unes et les autres. Lesbee dit :

— En théorie, nous pourrions passer instantanément du repos nul à des millions de fois la vitesse de la lumière. Mais comme je te l'ai dit, en pratique, les mouvements propres aux cellules vivantes nous retiennent un peu. À un certain niveau, nous craignons que le mouvement nous menace, nous empoignons alors la rampe et nous nous cramponnons de toutes nos forces...

« Je pense donc, que nous devons avancer avec précaution, pour ne pas malmener nos cellules, mais avancer quand même.

Tellier ouvrait de grands yeux.

— Je ne comprends pas, dit-il. L'état de la matière passé la vitesse de la lumière représente donc la norme. Bon. Mais je me suis déjà trouvé là, moi aussi. Et je n'ai rien remarqué d'anormal.

— Parce que tu es resté immobile. Et parce que tu n'étais pas accordé à un mécanisme d'atterrissage pouvant opérer sous l'impulsion des ondes cérébrales.

Tellier s'exclama :

— Tu ne vas pas me dire que tu as laissé ton appareil connecté

pendant tout ce temps !

— Non. Mais c'est la seule chose que j'aie reconnectée quand je feignais de travailler aux commandes du propulseur.

Et Lesbee expliqua.

Il avait voulu prendre toutes les précautions possibles avant de quitter le vaisseau. Très vite, il avait compris que le dispositif subordonnant le mécanisme d'atterrissage du canot aux commandes de l'*Espoir* – exactement comme il l'avait employé avec Dzing – lui permettrait, le cas échéant, de diriger le grand vaisseau à distance.

— En fait, avoua-t-il, ce n'était qu'un simple projet, une précaution. J'imaginais que Gourdy allait ordonner à Miller de nous suivre – et c'est pourquoi j'ai fait la seule chose qui puisse nous donner l'avantage au moment crucial. C'était mon seul but. Tout le reste m'est apparu lorsque je me suis souvenu de ce qui est arrivé à Dzing au moment où j'ai pressé le bouton.

— Est-ce qu'il n'a pas explosé ?

— Je t'accorde que ça y ressemblait fort.

— Mais enfin, le corridor était en ruine, l'explosion a littéralement volatilisé le Karn. Les débris étaient légers comme un duvet.

— Et tu n'as pas trouvé cela bizarre ?

Lesbee eut un sourire un peu condescendant.

— Ma foi...

Tellier ne savait plus que penser.

À le voir ainsi déconcerté, Lesbee se rendit compte, une fois de plus, à quel point il était difficile pour un homme d'avoir une idée vraiment féconde. Plusieurs années de travail sous la surveillance hostile des Browne l'avaient mis en mesure de réaliser certaines performances intellectuelles. Stimulé par la peur, la colère, l'envie et la certitude d'être dans son droit... Il avait perçu toute la vérité, comme il la comprenait maintenant, dans un éclair d'intuition. Mais Tellier n'avait pas son expérience et il faudrait tout lui expliquer, mot à mot.

Lesbee hésitait devant l'incompétence de son ami. Pour la première fois, il se demandait s'il était vraiment souhaitable de tout partager avec lui.

Tellier qui était assis au fauteuil de commande, se leva soudain,

le front plissé par la réflexion. Il se demandait ce qu'il devait dire.

La fin de l'histoire était extraordinaire mais simple, indiscutablement liée à la structure fondamentale de l'univers – mais explicable. En actionnant le système d'autodestruction de Dzing, Lesbee avait fait exploser le robot. À preuve, les murs démolis, le plafond et le plancher crevés du corridor où l'événement s'était produit. Mais, à ce moment, le Karn s'était trouvé dans la norme. D'un bout à l'autre, Dzing avait fonctionné en dehors des limites espace-temps entre lesquelles *l'Espoir de l'Homme* était enfermé. Le robot avait subi sans dommage quatre  $g$  d'accélération. Ceci ne pouvait s'expliquer par des flux d'énergie. Plus important encore : le poids dérisoire de ses débris s'accordait très bien avec les affirmations de Browne sur la nature de la matière à la vitesse de la lumière. Les théories de la contraction de Fitzgerald et Lorentz s'appliquaient parfaitement et prenaient tout leur sens.

Pendant le sommeil de Tellier, Lesbee avait donc pressé le bouton du mécanisme d'atterrissage dont l'énergie avait amplifié ses ondes cérébrales.

Aussitôt, il s'était trouvé dans la norme de l'univers, à la vitesse de la lumière et au-delà. Il avait fixé le rapport-temps à neuf cent soixante-treize à un, suite à l'expérience de Hewitt. Lesbee admit que les cellules du corps humain – et probablement de tous les organismes – possédaient quelque équilibre naturel à ce rapport. N'ayant pas le temps d'effectuer les vérifications expérimentales nécessaires, il préférait respecter cet état naturel.

C'est alors qu'il avait réveillé son ami, impatient de lui révéler sa grande découverte. Maintenant, son exaltation tombée, il changea d'avis.

Se tournant vers Tellier, il lui dit calmement :

— Armand, je crois que tu as besoin d'un peu de temps pour assimiler toutes ces données nouvelles.

Tellier ne répondit rien. Il avait écouté Lesbee avec un intérêt passionné qui commençait à se dissiper. Dans le comportement de Lesbee, il y avait quelque chose, une certaine dureté, qui l'avait toujours surpris. Elle le surprenait encore. Soudain, il comprit qu'une telle puissance entre les mains d'un homme plein de qualités mais au tempérament de dictateur... n'était pas une bonne chose.

Lesbee reprit la parole, aimable et amical comme toujours.



— Je te raconterai le reste plus tard.  
Il ne devait jamais le faire.

## XXXVI

Une lumière vive frappa les paupières de Gourdy. Il remua dans son sommeil puis se réveilla en sursaut.

Sa chambre était violemment éclairée. Il cligna des yeux pour s'habituer à l'éclat, vit Hewitt et une demi-douzaine d'hommes portant l'uniforme de... Gourdy, en fut éberlué. Il reconnaissait le drap gris bleu qu'il avait déjà vu dans les vieux films en couleur.

... La Police de l'Espace... !

Le visage dur, un des hommes en uniforme dit d'une voix profonde :

— Mr. Gourdy, vous êtes en état d'arrestation. Vous devez quitter le vaisseau.

Deux policiers s'avancèrent, lui saisirent les bras, joignant les poignets. Il y eut un reflet de métal, Gourdy en sentit le froid sur sa peau. Les menottes se refermèrent, dans un cliquetis d'acier.

Alors, Gourdy parvint à s'asseoir. Il luttait encore contre le sommeil. En baissant les yeux sur les bracelets de métal étincelant, il eut l'impression de vivre un cauchemar.

À l'autre bout de la pièce, un policier disait à Marianne :

— Mrs. Gourdy, vous pouvez accompagner votre époux sur la Terre, si vous le désirez.

— Non, non, non... (Elle parlait d'une voix étrange, suraiguë.) Non, je reste ici.

— C'est votre droit, madame. Mr. Hewitt a décidé que le voyage continuait. Vous êtes une des rares personnes à bord pouvant choisir entre rester ou partir.

Des poignes robustes forcèrent Gourdy à se lever.

— Allons-y ! commanda quelqu'un.

Alors, pour la première fois, Gourdy essaya de résister.

L'homme au visage sévère fit un geste. Les deux hommes qui encadraient Gourdy le soulevèrent sans un mot et l'emmenèrent dans le living-room.

Gourdy eut le temps de jeter un dernier regard autour de lui ; il aperçut les trois autres femmes – Ruth, Ilsa, Ann – en robe de chambre, peureusement serrées l'une contre l'autre à la porte de leur chambre. À ce moment, une femme portant l'uniforme de la Police de l'Espace se dirigea vers le groupe et dit :

— Veuillez vous habiller, mesdames.

Ruth acquiesça d'un signe de tête et entraîna doucement les deux autres dans la chambre. La porte se referma.

Deux policiers gardaient la porte du corridor. Ils firent un pas de côté. Quelques instants plus tard, Harcourt, un autre de ses hommes et quatre Policiers de l'Espace firent leur entrée. Les deux acolytes de Gourdy étaient liés l'un à l'autre par des menottes. Ils semblaient si bouleversés que, tout d'abord, ils ne remarquèrent même pas la présence de Gourdy.

Les policiers chuchotèrent quelques mots à Hewitt et quittèrent l'appartement.

Au cours de l'heure suivante, les dix-huit « gardes » de Gourdy furent capturés l'un après l'autre et conduits dans la cabine du Capitaine. Quand le groupe fut au complet, Hewitt fit signe aux policiers de s'éloigner un peu et dit aux prisonniers :

— J'ai tout compris quand j'ai vu cette photo avec la tache de lumière. Ce n'était pas un défaut de l'appareil, je l'ai tout de suite compris. Quand Mr. Josephs nous a projeté l'agrandissement, je me suis aussitôt rendu compte que j'avais sous les yeux une partie de mon propre vaisseau, le *Molly D*. Puis, quand j'ai ouvert la porte et traversé le sas, le *Molly D* était bien là, grandeur nature.

Après une courte pause, Hewitt poursuivit :

» Nous ne pouvons pas encore expliquer scientifiquement une telle dualité de notre situation dans l'espace-temps. Mais cette situation présente quelques caractéristiques absolument exceptionnelles. Par exemple, je me trouvais hier sur la passerelle de l'*Espoir* ; le Système Solaire était à d'innombrables quadrillions de kilomètres. Pourtant, dans une autre relation de temps, j'ai bien vu l'*Espoir* naviguer dans les limites du Système Solaire. En fait, je

pouvais alors apercevoir la Terre et tout semblait se dérouler normalement. Nous pouvons supposer que certaines des créatures que vous avez rencontrées dans l'Espace ont éclairci toutes ces confusions temps-espace et il est certain que le vaisseau doit rester dans l'Espace jusqu'à ce que la race humaine ait également résolu ce problème. Pour nous aider à trouver cette solution, plusieurs savants renommés ont bien voulu monter à bord. Une équipe complète d'experts les accompagnera, ainsi qu'une unité de la Police de l'Espace pour maintenir l'ordre. Quelques-uns de ces hommes amèneront leur famille. D'autres sont célibataires. Dès qu'ils seront à bord, le *Molly D* s'éloignera et nous nous retrouverons seuls comme avant. Quant à vous...

Hewitt s'arrêta, pour s'assurer de leur attention, et ajouta :

» Je crois savoir que personne ne sera mis en accusation pour avoir enfreint les lois terrestres. L'histoire de ce vaisseau sera considérée comme un phénomène sociologique et non comme un phénomène criminel. Mais *vous*, vous êtes indésirables à bord. (Hewitt se tourna vers les officiers de la Police et dit calmement :) – Je crois que ce sera tout.

Gourdy et ses hommes de main quittèrent l'appartement, sous bonne garde. Alors, Hewitt s'en fut retrouver les quatre femmes.

— Restez calmes, dit-il. Tout ira bien. Pourquoi ne prendriez-vous pas votre petit déjeuner ? J'ai beaucoup à faire.

Il sortit sans autre explication. À son avis, les femmes auraient beaucoup de peine à s'adapter. Mais il n'y avait pas que les femmes, tout le monde devrait faire un gros effort pour accepter cette situation nouvelle.

La loi et l'ordre allaient bientôt régner sur l'*Espoir de l'Homme*.

Suivit une période de transformation complète... pendant laquelle Hewitt évita soigneusement la cabine du Capitaine... Le huitième jour, un véhicule de patrouille débarqua les premiers passagers.

Le redoutable Peter Linden comptait parmi les nouveaux arrivants.

— Jeune homme, dit-il à Hewitt, l'œil brillant de joie contenue mais le visage toujours empreint d'un imperturbable sérieux, jeune homme, toutes ces anomalies dans la relation espace-temps m'ont conduit à examiner de près les équations de John Lesbee I. Sa

théorie et les preuves qu'il a obtenues m'amènent à reconsidérer la question ; j'en ai informé l'Union des Puissances Occidentales ; je crois qu'il va réellement se passer quelque chose, que le Soleil peut en effet – que dit encore cette phrase dont on s'est tant moqué ? – ah oui, que le Soleil peut « selon certains aspects, se comporter comme une Céphéide variable ». Nous ferions bien de trouver une parade.

Hewitt avait connu plusieurs années d'amère frustration à ce propos. Il aurait dû triompher, maintenant. Mais il resta silencieux. Car lui non plus n'avait aucune solution facile à proposer.

## XXXVII

Lesbee et Tellier rejoignirent l'*Espoir de l'Homme* pratiquement en un clin d'œil. Lesbee avait mis le canot dans le rapport-temps de neuf cent soixante-treize à un, si bien que leur arrivée fut invisible aux yeux de l'équipage.

Dans le sas, Lesbee réduisit le rapport au temps du vaisseau. Il voulait entrer rapidement et il y parvint sans peine. Mais il devenait nerveux. Dès que le canot fut arrimé dans son compartiment, Lesbee actionna le sas – et lui seul « se mit » dans un rapport-temps plus élevé.

Alors, il gagna directement la passerelle et, avec le petit appareil qu'il avait toujours sur lui, il déchargea le relais qui s'était mis en action dès que le canot était rentré dans son compartiment.

Ensuite, il se dirigea vers l'appartement de Tellier et se matérialisa littéralement sous les yeux de sa femme. Il lui fallut quelques minutes pour rassurer Mrs. Tellier, lui faire comprendre ce qu'il voulait exactement ; le choc émotionnel dura plus longtemps qu'il ne l'avait prévu. Mrs. Tellier ne voulait pas y croire. La surprise se lisait dans ses yeux gris. Et elle ne cessait de répéter à quel point l'absence de son mari lui avait été pénible.

Elle finit par se calmer un peu, mais seulement pour reprendre haleine et se perdre de nouveau dans un flot de paroles. Cette fois, Lesbee apprit pourtant quelque chose : l'arrivée des étrangers appelés par Hewitt. Ceci l'intéressait ; il aurait pu questionner la jeune femme plus longuement, mais cela même, pensa-t-il, cela même pouvait attendre.

Enfin, Mrs. Tellier faiblit, eut un pâle sourire et dit :

— Que voulez-vous que je fasse ?

Il voulait qu'elle rassemble quelques vêtements et qu'elle l'accompagne jusqu'au canot.

Cela prit du temps. Mais ils finirent par y arriver. Lesbee laissa Mrs. Tellier avec son mari.

Quant à lui, il retourna dans le vaisseau pour se faire une idée de la situation générale. Cette fois, il vit les nouveaux venus et put les examiner à l'aise : Lou Tellier avait été singulièrement peu précise dans sa description, elle n'avait pu les identifier correctement.

... C'étaient des officiers de Police et des civils.

Lesbee les pista jusqu'au *Molly D*, et essaya d'analyser ce qui se passait en réalité. Comme on avait déjà transporté de nombreux bagages dans les cabines et comme plusieurs nouvelles familles se trouvaient déjà sur l'astronef, il comprit avec stupeur que le voyage allait reprendre.

Lesbee se cacha dans une caisse vide sur un canot de débarquement du *Molly D* et retourna ainsi sur la Terre.

Il se trouvait pour la première fois sur une planète, les pieds foulant le sol terrestre, en l'occurrence un trottoir. Il se plaça dans un rapport de temps « normal » et passa la plus grande partie de sa première journée à errer par les rues, à regarder la foule et les voitures, à lire les journaux. Puis il se remit provisoirement au rapport de temps élevé ; il entra dans une banque et gagna la salle des coffres, où un employé comptait de l'argent. Lesbee empocha un millier de dollars et sortit. Il faudrait des mois pour découvrir la « perte » des billets.

Lesbee se replaça dans le rapport un à un, prit une chambre dans un hôtel splendide, se fit servir le meilleur dîner de sa vie. Ensuite, au bar, il fit la connaissance d'une jolie jeune femme qui séjournait également à l'hôtel. Tard dans la soirée, ils se retirèrent dans son appartement. Pendant plusieurs heures, Lesbee écouta très attentivement le bavardage de la jeune personne pour s'orienter un peu dans ce monde nouveau pour lui. Au matin, ils prirent leur petit déjeuner ensemble, Lesbee offrit le cadeau qui convenait et chacun reprit sa route.

Ce jour-là, les journaux annoncèrent l'arrestation de Gourdy. Lesbee lut avec inquiétude les charges relevées contre l'ex-Capitaine. Le Conseil de l'Espace avait décidé que le pouvoir terrestre s'étendait toujours à *l'Espoir de l'Homme*, pendant un

siècle et cinq générations. D'après le Conseil, c'était la seule façon de maintenir l'ordre dans les voyages spatiaux. Même pour les expéditions les plus longues, les équipages devaient savoir que s'ils n'acceptaient pas le prolongement « naturel » – c'était le mot employé dans le décret – de l'autorité terrestre à bord d'un vaisseau spatial, ils subiraient toutes les rigueurs de la loi.

Lesbee en conclut que sa propre rébellion lui attirerait peut-être les mêmes ennuis. La prise du pouvoir par Browne pouvait facilement passer pour « naturelle » aux yeux des juges.

Lesbee n'avait plus que deux choix possibles : rester sur la Terre, vivre calmement, ne pas attirer l'attention... Ou retourner sur le vaisseau, le reprendre à Hewitt et poursuivre le voyage.

Le premier choix n'était pas défendable : Un homme sachant ce qu'il savait ne devait pas garder le silence.

Mais autre chose le décida vraiment : plusieurs journaux publièrent un article où Peter Linden soutenait les théories de John Lesbee sur un changement dans l'état du Soleil... Linden avait rédigé ses déclarations avec grand soin : à le lire, on avait tout le temps de réfléchir au problème et de trouver une solution.

Mais Lesbee avait lu le mémoire de son ancêtre, gardé dans les archives du vaisseau, il se souvenait fort bien que pour son arrière-arrière-grand-père, le changement allait se produire dans six à dix ans.

Il fit un rapide calcul mental et constata avec angoisse : « Mon Dieu, mais nous sommes déjà dans la période dangereuse ! »

Il se mit sur une vitesse-temps extrêmement élevée et entra dans la prison pour parler à Gourdy. Ce dernier mit quelque temps à reprendre son souffle après la soudaine matérialisation de Lesbee dans sa cellule. Ensuite, les deux hommes eurent une petite conversation.

D'accord pour reconquérir le vaisseau ! Lesbee prendrait le titre de Capitaine et Gourdy serait son principal Lieutenant. Pour Lesbee, c'était un compromis dangereux mais nécessaire. Un homme seul ne pouvait capturer un vaisseau spatial et moins encore se maintenir au pouvoir.

Lesbee fit passer Gourdy et ses partisans avec lui dans la haute vitesse-temps. Ils embarquèrent sur le canot du *Molly D*, sortirent du petit engin le contenu de plusieurs caisses à l'intérieur desquelles



ils se cachèrent, sur une base de temps normal. De sorte que cette nuit-là, le canot prit son envol avec, à son bord, vingt passagers clandestins.

Occupé aux préparatifs, Lesbee n'eut pas le temps de lire dans les journaux du soir le message radio où Hewitt protestait contre l'arrestation de Gourdy. Les éditoriaux appuyaient l'attitude de Hewitt.

Peu avant minuit, le Conseil de l'Espace dut céder à l'opposition grandissante et promettre de reconsidérer la question lors de sa prochaine assemblée, la semaine suivante.

Mais il était trop tard.

Rentré à bord de *l'Espoir de l'Homme*, Lesbee cacha Gourdy et ses hommes dans une cabine-entrepôt contenant un matériel qui ne devait normalement pas servir avant l'atterrissage sur une planète étrangère... Le groupe allait se « planquer » là jusqu'à ce que toute liaison eût cessé entre le vaisseau et le *Molly D*.

Le technicien Lesbee déconnecta les fils des microphones et des télé-observateurs montés dans les parois de la cabine-entrepôt. Il apporta des provisions et l'équipement nécessaire à un séjour plus ou moins long : des lits de camp, des couvertures, des jeux et des livres – la bibliothèque du bord s'était enrichie de cent mille volumes.

Lesbee se sentait mal à l'aise avec Gourdy et ses hommes, il supportait difficilement leur humour grossier. Mais, il se disait qu'il n'y avait pas d'autre solution.

Le Conseil de l'Espace avait arrêté Gourdy et voulait le juger pour meurtre ; Gourdy avait tué jadis deux techniciens et un savant. Lesbee ne voyait aucune différence entre ces deux décisions. Le Conseil de l'Espace voulait obliger les futurs voyageurs à se soumettre aux lois installés par lui ; Gourdy avait voulu supprimer par la terreur toute résistance à son pouvoir monarchique.

« Aucune différence ! » se disait John Lesbee V. Et il crispa la mâchoire : il était farouchement déterminé à mener à bonne fin son propre coup d'État.

En attendant le départ du *Molly D*, Lesbee observa ce qui se passait sur le vaisseau. Des changements s'y produisaient chaque jour. La Science était montée à bord. Des psychologues faisaient des conférences. Des sociologues interprétaient l'histoire du vaisseau au

profit de ceux qui avaient participé de trop près aux événements, et n'avaient pu de ce fait en comprendre la véritable signification. Lors du premier voyage, les gens s'étaient vu imposer un pouvoir militaire pratiquement à la dernière minute ; ce système faisait place à un autre imaginé, non par les experts des Forces armées, mais par des hommes de science.

Caché sur un balcon d'où il pouvait voir toute la salle, Lesbee entendit un exposé de Hewitt sur la différence entre la conception scientifique de l'organisation sociale et les autres systèmes. Hewitt dit, notamment :

— Avec les savants, on n'est jamais au bout de ses surprises. Sous certains aspects, ils sont conservateurs. Mais dans le cadre de leur formation, un groupe de savants incarne la vérité, l'intégrité, l'ordre, la sensibilité et l'intelligence...

Pour le voyage initial, recruter des savants de tout premier ordre s'était avéré fort difficile ; maintenant, Hewitt avait plus de volontaires qu'il n'en pouvait employer. La raison ? Un vaisseau rentrant d'une expédition ayant duré plus d'un siècle posait un problème clair et immédiat. Chaque aspect de ce problème soulevait la curiosité et l'enthousiasme des savants.

Lesbee put voir les résultats pratiques de cet enthousiasme. On édictait des lois humanitaires. Il y avait une force de police, des magistrats, des tribunaux et des jurés. Il y avait un Capitaine, certes – Hewitt – mais, s'il appliquait la loi à travers le vaisseau, il était lui-même soumis à cette loi, avec ses droits et ses devoirs...

On établit un système d'enseignement général, qui donnait les mêmes chances à chaque élève, avec un conseil de direction et des professeurs nantis de droits et de privilèges personnels...

Lesbee écouta Hewitt expliquer dans une autre causerie pourquoi une société si parfaite n'était possible qu'à bord d'un vaisseau. Une technologie scientifiquement altruiste pouvait agir seulement sur un milieu aussi restreint que l'équipage de l'*Espoir* et y créer très vite un système modèle.

Hewitt dit encore que parmi les nations de la Terre, il n'existait aucune force extérieure comparable. Les vainqueurs des guerres, poussés par la haine et le besoin de dominer, humilier, dépouiller et punir, étaient virtuellement les seules forces extérieures que les êtres humains eussent jamais connues. Les vaincus subissaient leur

destin, la peur faisait supporter le désastre mais pendant ce temps, ils entretenaient leur propre haine et attendaient l'occasion – qu'ils trouvaient habituellement avec la complicité de la politique internationale.

La première impulsion de Lesbee fut de considérer Hewitt comme un parfait naïf : Hewitt ne semblait pas se rendre compte que les habitants du vaisseau acceptaient leurs droits et murmuraient déjà contre leurs devoirs.

Autre chose encore : les hommes étaient outrés par l'attitude des nouveaux venus, leur façon de sous-entendre que les femmes du bord n'avaient pas été traitées correctement.

Mais bientôt, Lesbee se demanda si cette apparente ignorance de Hewitt ne rentrait pas dans un jeu subtil, une méthode adroite pour exercer un pouvoir profond, véritable.

Il pensait encore à tout cela quand le *Molly D* s'écarta du vaisseau. Lorsque Lesbee apprit la chose, il perdit tout intérêt pour le remue-ménage à bord de l'*Espoir*.

L'heure de son coup d'État était venue.

## XXXVIII

Soudain, Lesbee éprouva le besoin de parler à Tellier avant de passer à l'action.

Mais il comprit que ce désir était en réalité une faiblesse. « Je souhaite peut-être inconsciemment qu'il me persuade de ne rien faire. » En fin de compte Lesbee ne se confia pas à son ami.

Pendant quelques secondes, avant de passer du rapport de temps élevé à celui du vaisseau, Lesbee contempla les silhouettes tordues, les caricatures d'hommes qu'étaient devenus Gourdy et sa bande. Un regard peu enthousiaste. Lesbee les détestait. Malheureusement, c'étaient les seuls alliés possibles à ce stade.

Il y pensait encore avec amertume lorsqu'il expliqua, un peu plus tard, la situation à Gourdy. Lesbee était rongé par le doute. « On pourrait croire, pensait-il, que je considère mon action comme dépassée avant même de l'avoir entreprise. Peut-être me suis-je laissé prendre à la propagande de Hewitt ? »

Mais il se rassura bien vite : Hewitt ne visait que le pouvoir, comme les autres ! Gourdy remarqua tout de suite le regard lointain de Lesbee, son air absent. C'était la seconde d'inattention qu'il avait attendue pendant toutes ces longues journées. Il jeta un regard éloquent à Harcourt qui, sur ses ordres, se tenait à bonne distance depuis le début de l'entretien.

Enfin, Lesbee poussa un soupir. « Mieux vaut commencer l'attaque maintenant, pensait-il, et en finir tout de suite. »

C'est alors qu'il vit Harcourt bouger ; les doigts de Lesbee se serrèrent convulsivement sur la petite commande à distance.

Ce fut le dernier geste de John Lesbee V.

Le rayon du désintégrateur l'atteignit juste sur le côté de la tête.

Les ténèbres !... La mort !... instantanément.

En pressant le bouton de la commande, Lesbee s'était projeté dans un autre rapport de temps, à peine inférieur à celui de la vitesse de la lumière, à peu près le même que le premier rapport de Hewitt, neuf cent soixante-treize à un.

Gourdy baissa les yeux sur le corps déformé. Avec sa perspicacité habituelle, Gourdy s'était aperçu que Lesbee portait la main à sa poche avant chacune de ses fantastiques disparitions. C'était même son seul geste dans ce cas.

Gourdy en conclut que Lesbee possédait quelque appareil lui permettant de devenir invisible.

— Tournez-le et voyez ce qu'il a dans sa poche !

Le cadavre était léger, léger, comme s'il était fait de plumes.

Un moment plus tard, Harcourt, triomphant, tendait à Gourdy la commande à distance.

Gourdy pressa le bouton, manœuvra l'interrupteur et l'orienta successivement dans les trois positions... Il ne se passa rien. Ce n'était peut-être pas cela... Les hommes fouillaient frénétiquement les poches de Lesbee, à la recherche d'un autre appareil. Sans succès.

Gourdy s'obstinait à manipuler la commande. Mais comme elle n'amplifiait que certaines pensées, il n'y eut aucune réponse.

Absolument déconcerté, Gourdy regardait le cadavre fragile de son ennemi, avec toute l'amertume, tout le désespoir du non-initié devant la complexité d'un problème scientifique.

À nouveau, Gourdy sut combien il avait besoin de Lesbee ou d'un homme comme lui.

Mais il comprit également pourquoi il avait donné le signal à Harcourt. Il voulait les épouses du Capitaine ; un désir brutal qui s'était installé en lui pendant la période où tout semblait perdu. Un désir qui devenait maintenant presque insupportable.

Gourdy s'inclina devant la défaite partielle que lui infligeait encore Lesbee.

— O.K. ! dit-il à son acolyte, la voix sauvage. O.K. ! nous prendrons le vaisseau exactement comme nous l'avons fait la première fois – à cela près que nous attendrons la prochaine période de sommeil ; ainsi nous les aurons par surprise. Il nous reste environ dix heures. Reposons-nous un peu avant de passer à

l'action.

Quand les dix heures se furent écoulées, Gourdy donna ses ordres.

— Ne tuez que les types de la Police de l'Espace – et Hewitt. Les « anciens » du vaisseau nous sont encore indispensables.

Gourdy prit la tête du groupe. Après une marche désordonnée dans les couloirs déserts, trois hommes se dirigèrent vers la salle des machines. Puis deux autres trios gagnèrent la passerelle et le P.C. d'urgence. Le gros de la troupe suivit Gourdy aux étages supérieurs.

D'après Lesbee, le Q.G. de la Police était installé dans l'appartement du Premier Officier. D'autres policiers occupaient les cabines adjacentes. Deux groupes de trois hommes furent envoyés dans ce secteur avec des passe-partout : ils avaient l'ordre d'agir dans la surprise totale et de tuer sans merci les nouveaux venus.

Gourdy et ses deux derniers acolytes marchèrent prudemment vers la cabine du Capitaine. Avec l'une des nombreuses clefs que Lesbee avait fait faire, Gourdy ouvrit la porte extérieure ; il entra, sur la pointe des pieds... Une minute plus tard, dans la chambre principale, deux femmes se réveillaient en sursaut ; Gourdy se tenait au chevet de leur lit ; il y avait là sa propre épouse Marianne, et Ruth.

Un des deux hommes était entré dans l'autre chambre, occupée par Ilsa et Ann.

« Aucune trace de Hewitt. Il n'a jamais vécu ici ! Pourquoi diable Lesbee ne m'en a-t-il rien dit ? »

Gourdy sentit monter en lui une rage brutale mais passagère. L'action passait avant ses émotions personnelles. Quittant les femmes, il alla se poster devant le détecteur.

Toutes les cabines apparues sur l'écran étaient occupées.

Gourdy chercha Hewitt pendant quelques minutes mais comprit que cette méthode prendrait trop de temps. Finalement, il se brancha sur le dortoir du pont inférieur. La salle était déserte. Les hommes étaient probablement tous retournés auprès de leurs familles.

Il trouva le bouton qui actionnait le détecteur dans la cabine abritant le Q.G. de la Police. L'écran lui offrit un spectacle sinistre

mais pour lui réjouissant : deux cadavres en pyjama. Une femme sanglotait sur l'un des corps.

Passant d'une cabine à l'autre, Gourdy au comble de la joie, vit que ses hommes avaient réalisé un beau coup de balai... Dans deux appartements, ils n'avaient pas pu attaquer par surprise et ils avaient dû se battre. Un de ses acolytes gisait sur le plancher. Mais dans l'autre coin de la cabine, Gourdy aperçut le cadavre d'un étranger.

Le mobilier de ces deux pièces était en morceaux.

Exultant, se frottant les mains avec une joie sans mélange, Gourdy revint dans la pièce principale. Les deux hommes qui l'avaient accompagné se tenaient dans le corridor, nerveux, tendus. Les quatre femmes en peignoir formaient un petit groupe apeuré, devant la porte de la chambre principale.

Les femmes. Bientôt.

— Eh bien, mesdames, dit-il avec un large sourire. On dirait que je vais redevenir Capitaine.

Le silence accueillit ses paroles. À la longue, l'expression des quatre visages devenait irritante.

— Bon Dieu ! Je vais vous flanquer toutes les quatre à la porte si vous ne montrez pas un peu d'intérêt !

Ruth en eut les larmes aux yeux et ne put réprimer un sanglot ; il agit comme un signal. Les quatre femmes commencèrent à pleurer.

Aussitôt, Gourdy se mit dans une rage folle.

— Rentrez dans cette pièce ! (Il montrait la seconde chambre.) Et restez-y !

Les sanglots s'apaisèrent. De nouveau silencieuses, les femmes se réfugièrent dans la chambre et fermèrent la porte.

Les deux partisans de Gourdy étaient entrés pendant la scène. L'un d'entre eux demanda, nerveusement :

— Qu'est-ce qui se passe, Capitaine ?

— Nous avons la victoire, répondit-il.

Mais il courut au détecteur pour s'en assurer encore une fois.

Les doigts tremblants, il régla l'appareil sur la salle des machines. Là aussi, c'était gagné. Les hommes venaient de capturer l'ex-Premier Officier Miller. Gourdy entra en jeu par l'intermédiaire de la vidéo. À Miller, il demanda :

— Où se trouve Hewitt ?

Miller était visiblement en état de choc mais sa réponse parut sincère.

— Dans une cabine du haut. Mais je ne sais pas laquelle. Je vous jure que c'est la vérité !

Gourdy le croyait.

— On va l'avoir, dit-il, sauvagement.

Et il coupa le contact.

Malheureusement, il y avait plus de cent appartements aux étages supérieurs du vaisseau. Gourdy fut troublé à l'idée qu'il n'avait pas eu assez de chance pour repérer Hewitt du premier coup.

« Que le diable l'emporte ! pensait-il. Pourquoi n'a-t-il pas pris ces femmes comme tout homme normal l'aurait fait ? »

Mais ses acolytes venaient l'un après l'autre présenter leur rapport, Gourdy dut alors penser à autre chose et se calma un peu.

— Nous nous sommes parfois trompés de cabine, dit Harcourt. Dès que nous avons reconnu des anciens du vaisseau, nous leur avons donné vos ordres – ne pas sortir et ne rien tenter contre nous... Mais maintenant, quelques-uns d'entre eux savent ce qui se passe.

Presque tous les autres gardes de Gourdy firent un rapport semblable.

Gourdy ne s'en inquiéta guère.

— Nous connaissons bien ces types-là, dit-il, méprisant.

L'intercom fit entendre un son musical ; quelqu'un était en ligne. Instinctivement, Gourdy se dirigea vers l'appareil. Soudain, il s'arrêta, les sourcils froncés de surprise.

— Mais *qui* peut bien m'appeler ? dit-il.

Le visage mauvais, il baissa la manette pour prendre la communication.

Hewitt !

Chacun des deux hommes regardait l'image de l'autre. Gourdy était furieux, Hewitt était grave. C'est Hewitt qui parla le premier.

— Gourdy, on m'a prévenu de votre tentative de coup d'État. J'ignore comment vous êtes monté à bord mais vous avez commis la plus belle erreur de votre vie.

Pour Gourdy, un mot se détachait de tous les autres. « – prévenu – » Il gronda :

— Qui vous a prévenu ? Attendez que je mette la main sur le...



Sombre, Hewitt lui coupa la parole :

— Et j'ai ici une vingtaine d'hommes tout prêts, nous arriverons d'un moment à l'autre.

Gourdy, pour la première fois, sentit un frisson lui parcourir le dos.

— Nous sommes armés ! dit Hewitt. Dans quelques minutes, nous nous mettrons en route ; alors, vous feriez mieux de vous rendre avant qu'il ne soit trop tard.

Gourdy s'était repris.

— Vous n'irez pas loin avec votre bande de couards ! dit-il. Et il coupa le contact.

## IXL

La contre-offensive commença une heure plus tard.

Dans un camp, dix-huit hommes armés de désintégrateurs, de revolvers et de carabines. Dans l'autre, les savants et les techniciens, avec des désintégrateurs, des revolvers, un certain nombre de fusils à gaz et du matériel pris dans leurs laboratoires.

Gourdy était convaincu de la couardise de ses adversaires, parce que, lors de sa première rébellion, ils s'étaient laissés emprisonner sans la moindre réaction. Hewitt savait combien cette opinion pouvait être fausse. Un nouveau facteur intervenait dans la situation. Les « anciens » du vaisseau puisaient maintenant leur courage dans le système social dont ils faisaient partie depuis quelques semaines.

Hewitt savait aussi, sans aucun doute possible, que ces hommes nourrissaient encore un profond préjugé à propos de leurs femmes et gardaient sur d'autres points la même attitude mesquine. Mais pour chacun d'eux, l'idée de retomber entre les mains de Gourdy et de sa bande était absolument insupportable.

Une fois cette décision prise – et prise à l'instant même par de nombreuses personnes, semblait-il –, il n'y avait plus de problème. Instinctivement, ils s'étaient tournés vers Hewitt. Et quand ce dernier leur demanda quelques suggestions pour la contre-attaque, les physiciens, les chimistes et les ingénieurs réalisèrent :

... un laser perfectionné dont le rayon lumineux transportait une charge électrique.

... un champ magnétique agissant sur le système nerveux, provoquant la paralysie de certains muscles.

... une petite sphère qui, lancée dans la salle des machines, alla

s'accrocher à l'un des moteurs, lui prit un peu de son énergie et se mit à irradier de la chaleur. Quand la température atteignit 80 degrés Celsius, la petite garnison postée là par Gourdy envoya Miller en parlementaire avec une offre de capitulation. Hewitt accepta leur reddition.

Les prisonniers lui apprirent le meurtre de Lesbee. Ensuite, Hewitt écouta l'un des hommes lui expliquer comment tout avait semblé s'arrêter tandis qu'ils quittaient la prison et comment cela s'était reproduit à certaines autres occasions. Hewitt vit aussitôt la ressemblance avec sa propre aventure lorsqu'il avait débarqué sur *l'Espoir de l'Homme* pour la première fois.

Cette découverte l'excita grandement. Il lui semblait maintenant qu'une méthode sûre pour la modification mécanique des rapports de temps résoudrait tout leur problème temps-espace. Mais les prisonniers ne pourraient lui offrir aucune aide. Ces hommes frustes n'avaient jamais compris ce qui leur arrivait.

C'est alors qu'un jeune savant nommé Roscoe eut une idée : si Lesbee était rentré sur le vaisseau, Tellier devait se trouver à bord. Hewitt envoya le jeune homme fouiller les canots, avec une patrouille. Tellier était bien là.

Mais il ne put que pleurer en apprenant la mort de son ami. De toute façon, ce qu'il savait des idées de Lesbee était par trop sommaire, presque sans valeur.

À vrai dire, les savants ne firent aucune découverte en vue de la bataille. Aucun des appareils utilisés dans la contre-offensive n'était une invention originale, due à un habitant de *l'Espoir*. Chaque procédé était connu. Toutefois, il fallait un expert pour lui donner une application pratique.

Ces hommes de science considéraient le combat comme un jeu. Ils avaient des dizaines d'appareils à leur disposition et autant de possibilités d'en construire d'autres.

L'homme de Gourdy qui tenait la passerelle fut prié de se rendre. Il refusa. Sur ce, un haut-parleur de la passerelle se mit à émettre un son. Comme le haut-parleur couvrait toutes les fréquences, le son devint bientôt si intense qu'il menaçait de rompre les tympans du malheureux.

Au moment de sa reddition, deux de ses camarades postés au P.C. d'urgence voyaient des flammes jaillir des murs. En fait, le

phénomène était dû au laser : sous son action, les cristaux métalliques des parois émettaient un mélange d'ondes lumineuses ; et celles qui faisaient partie de la bande de chaleur apparaissaient sous forme de « langues » de lumière, pareilles à des flammes. Elles jaillissaient soudain des murs et s'étendaient dans la pièce, sur une distance de trois à six mètres. Ces « flammes » étaient beaucoup moins chaudes que celles d'un feu véritable, mais elles dégageaient assez de chaleur pour créer l'effet psychologique souhaité. Après quelques minutes, les partisans de Gourdy se précipitèrent au-dehors, les mains levées.

Un des savants vint annoncer ce succès à Hewitt et ajouta avec une moue de dégoût :

— Il est tout de même irritant de penser que nous aurions pu combattre la bande avec tous ces trucs, la première fois qu'elle a pris le pouvoir...

Hewitt regarda son interlocuteur, un grand gaillard presque aussi costaud que Harcourt, mais plus vieux, et un moment, il faillit laisser passer la remarque.

Mais il se rendit compte tout à coup qu'il en allait de même sur la Terre. Là aussi, les savants – des dizaines de milliers de savants – formaient le seul groupe social capable de comprendre et d'utiliser les forces de la nature. Et pourtant, même sous une dictature, aucun système ne permettait à ce groupe nombreux et instruit de quitter ses laboratoires et d'utiliser la science à d'autres fins que celles dictées en haut lieu.

Hewitt hocha la tête et répondit au savant qui s'appelait William Lawrence :

— Je ne suis pas d'accord. Pendant un siècle, vous n'avez pas eu la moindre conscience politique. Les maîtres successifs du vaisseau y ont veillé. Maintenant, vous en avez une. (Il sourit, les lèvres pincées.) Cela fait, une différence, n'est-ce pas ?

La période de sommeil touchait à sa fin. Au fil des heures, d'importants effectifs avaient pris position sur tous les itinéraires menant à la cabine du Capitaine. Mais la présence des quatre femmes aux côtés de Gourdy limitait singulièrement le choix des moyens à mettre en œuvre pendant l'attaque. Une délégation de savants conduite par Lawrence vint trouver Hewitt. Leur porte-parole dit gravement :

— J'ai bien peur que nous ne devions sacrifier ces femmes. Sinon, cela pourrait dégénérer en bataille rangée. Nous pourrions perdre trente ou même quarante hommes.

Cette éventualité tourmentait Hewitt depuis quelque temps déjà. Il proposa donc d'amener Gourdy à la reddition en lui promettant l'impunité.

— Avec tous les meurtres qu'il a ordonnés ?

Plusieurs voix s'élevaient, vibrantes d'indignation, contre une telle mesure.

Hewitt, lui, vibrait de colère. Un compromis ne se justifiait qu'à la condition de sauver tout le monde, si possible. C'est pourquoi il répondit :

— Gourdy a tué ces hommes pour des raisons politiques personnelles.

— Ce n'en étaient pas moins des meurtres !

Lawrence avait la voix dure.

Hewitt contint son irritation ; d'un certain point de vue, cette accusation lui paraissait justifiée. Tuer, c'était tuer. Mais jusqu'à une époque relativement récente, le système accepté par les masses rangeait les chefs politiques dans une catégorie spéciale. Et sur ce point, il faudrait sans doute longtemps encore pour voir un changement réel. Les gens qui entraient dans un nouveau système n'avaient pas clairement conscience de cette vérité.

— On pourrait presque, dit Hewitt, déterminer la nature d'une société par le genre de meurtres qu'elle permet et justifie. Et quand nous observons qui, dans cette société, est responsable de l'administration de la mort et des autres peines, nous voyons que les tueurs ont la bénédiction des chefs politiques, lesquels, à leur tour, obtiennent un large appui des masses.

» Ici, sur le vaisseau, vous avez connu tout cela mais dans une version quelque peu particulière. Et maintenant que vous vous trouvez dans une période de transition, vous ne parvenez plus à tolérer la violence caractéristique du vieux système. Si quelqu'un s'est opposé de façon active au pouvoir de Gourdy, j'aimerais l'entendre nous raconter cela.

Après un long silence, l'ex-Premier Officier Miller leva la main.

— J'ai mené une résistance active, dit-il.

— Mr. Miller, je ne puis accepter cette déclaration sans preuve.

— J'ai détesté ce Gourdy dès l'instant où je l'ai vu ! répliqua Miller, indigné.

— Et Browne, vous le détestiez aussi ? Il n'a jamais eu de meilleur laquais !

Miller parut surpris.

— Mr. Browne était le Capitaine légitime de ce vaisseau !

Hewitt lui fit signe de se taire. Il se tourna vers le groupe, avec un léger sourire :

— Vous voyez ce que je voulais dire ?

Le jeune Roscoe murmura :

— Je ne comprends pas encore très bien mais je crois que je devine. D'accord, Mr. Hewitt, promettez-lui l'impunité. Mais que ferez-vous ensuite de cette canaille ?

— J'essaierai de l'adapter au nouveau système, répondit Hewitt avec franchise.

— Et si ça ne marche pas ?

— Je prends le risque. Ai-je votre accord pour essayer de négocier ?

Plusieurs évitèrent son regard mais personne ne broncha.

Quand Hewitt l'appela sur l'intercom, Gourdy éclata d'un rire énorme.

— Écoutez, dit-il. Nous en sommes au point où l'on distingue les enfants des hommes. Vous avez les enfants et moi les hommes. Nous tenons plusieurs cabines-entrepôts et nous avons assez de réserves pour résister pendant des années.

Hewitt répondit que l'équipement scientifique des assiégés arracherait la décision beaucoup plus tôt.

— Je dois donc conclure que vous n'avez pas confiance en ma proposition. C'est bien cela ?

— Mais si, j'ai confiance.

— Alors, pourquoi refuser ? Si vous n'acceptez pas mon offre, vous êtes arrivé au terme du voyage, Gourdy.

— Je crois encore à ma victoire. Vous devez bien vous dire que les autres Capitaines ont veillé à ce que leur cabine soit à l'abri de tous vos trucs scientifiques.

— Oui. Mais elle était à l'abri pour la seule raison que le personnel scientifique se trouvait dans le camp du Capitaine.

Sur l'écran, Gourdy se contenta de hausser les épaules.

Mais ce n'était que du bluff, le coup avait porté.

Au fond de lui-même, il savait que c'était la fin. Pourtant, il ne pouvait y croire. Quelque chose allait arriver. Quoi ? Il n'en avait aucune idée. Mais capituler, ça, jamais.

Hewitt dit encore d'une voix ferme :

— Vous pouvez vous rendre, aux conditions que je vous ai proposées, jusqu'à ce qu'on tire les premiers coups.

Sur ce, il coupa la communication.

Plusieurs savants étaient restés auprès de Hewitt pendant son entretien avec Gourdy. L'un d'eux remarqua :

— Si j'en juge par l'expression de votre visage, vous n'êtes plus tout à fait aussi objectif maintenant.

— Gourdy devient de moins en moins sympathique, je vous l'avoue. Mais je suppose qu'il se sent nerveux, comme nous d'ailleurs.

Hewitt retrouva un peu de calme quand il eut préparé sa capsule et exposé son plan. Puis, il embarqua, donna le signal de l'attaque et se mit en route vers le couloir où se trouvait la cabine du Capitaine.

La première balle frappa le plastique ultra-dur juste devant ses yeux. La « vitre » se déforma puis revint à sa position normale. Instinctivement, Hewitt recula, tremblant de tout son corps.

Mais il se reprit aussitôt et continua de l'avant.

Une ligne d'étincelles grosses comme des billes pointilla toute la partie antérieure de la capsule – un désintégrateur ! L'effet fut si étrange que Hewitt ressentit plus de curiosité que de peur.

Une balle de carabine frappa la capsule de plein fouet. Hewitt en resta presque sourd pendant un bref instant.

Mais il fonçait toujours. À quelques mètres de la cabine, il entendit la voix de Gourdy, derrière la porte.

— Le diable vous emporte, Hewitt ! Qu'est-ce que vous voulez ?

— Vous parler.

— Vous pouvez me parler sur l'intercom.

— Je préfère que nous nous trouvions face à face.

Une pause.

— C'est bon. Entrez !

Hewitt entra. Pourtant, il avait discuté cette situation précise avec ses amis et tous avaient conclu que les « durs » de Gourdy essaieraient de faire basculer la capsule dès qu'elle franchirait la

porte. Ce ne serait pas facile, évidemment. L'engin seul pesait plus de deux cents kilos à un *g* et le poids de l'occupant en ajoutait quatre-vingt-dix de plus. Néanmoins, trois ou quatre hommes pouvaient certainement renverser machine et pilote.

C'est pourquoi Hewitt stoppa sous le chambranle, où les séides de Gourdy n'auraient pas assez de place pour l'empoigner. Et comme son seul but était de sauver les femmes, il n'eut pas un regard pour les occupants de la première pièce. Toute son attention se concentrait sur les portes des chambres.

Miraculeusement, l'une d'elles s'entrouvrit légèrement. Un œil brillant l'observait par la fente. Hewitt ne put distinguer qui c'était.

Il n'attendit pas de le découvrir mais fit brusquement démarrer la capsule. À sa vitesse maximum, c'est-à-dire à quinze kilomètres-heure, elle bondit à travers la pièce. Hewitt aperçut vaguement des hommes qui tentaient de s'agripper au petit véhicule. Leurs hurlements lorsqu'ils touchèrent le champ électrique lui furent plutôt agréables.

À proximité de la porte de la chambre, Hewitt dit dans son microphone :

— Écartez-vous, mesdames !

Quelques secondes plus tard, le véhicule heurtait la porte avec assez de force pour la réduire en miettes si elle avait été complètement fermée. Elle s'ouvrit en coup de vent et Hewitt se retrouva au milieu de la chambre où il vit aussitôt les quatre femmes.

Ce fut un immense soulagement.

Immédiatement, il hurla dans son micro :

— Feu !

De cette manière, il prévenait ses hommes qu'il était en mesure de protéger les femmes et que l'attaque pouvait commencer.

La réponse des savants fut immédiate. Un éclair jaillit d'un point bien précis sur le mur, ricocha sur la partie arrière de la capsule et se déchargea dans la pièce principale.

Des cris d'agonie. Puis Hewitt entendit le bruit mou des corps qui s'écrasaient l'un après l'autre sur le sol.



## XL

Hewitt cria dans son micro :

— Amenez-vous, en vitesse !

Quelqu'un lui répondit froidement :

— Rien ne presse, monsieur. Désormais ils n'ennuieront plus personne.

William Lawrence ! Le ton de sa voix était plein de sous-entendus ; Hewitt en fut alarmé. Sans ajouter un mot, soudain très inquiet, il fit demi-tour avec sa machine et rentra dans la pièce principale.

Il y trouva une douzaine d'hommes écroulés, dans diverses positions. Quelque chose dans leur attitude – une certaine immobilité – lui glaça le sang. Il reprit son micro et dit, d'une voix mal assurée :

— Lawrence, nous avons convenu de...

Le savant eut un gloussement sinistre avant de répondre :

— Mr. Hewitt, je crains fort qu'ils n'aient reçu une dose fatale. C'était purement accidentel.

Plus encore que le fait lui-même, c'est le ton ironique de la voix qui mit Hewitt dans une rage folle.

— Vous n'êtes qu'un assassin, comme les autres !

— Inutile de crier comme cela, Mr. Hewitt. Vous êtes un peu nerveux pour le moment. Mais soyez sans crainte. Rien de ce que vous dites maintenant ne sera retenu contre vous.

Hewitt luttait pour reprendre son sang-froid. Mais sa réponse était pleine d'amertume :

— Je suppose que votre initiative a du bon. Mais vous ne réfléchissez pas plus pour défendre le nouveau système que pour

obéir à l'ancien.

— Vous ne vous imaginiez quand même pas que nous laisserions Gourdy s'en tirer comme cela !

Lawrence était furieux maintenant.

— D'accord, d'accord. (Hewitt se voulait apaisant.) Écoutez, mon vieux, remettons un peu d'ordre ici et allons nous coucher. Je n'en peux plus.

Hewitt avait aperçu la silhouette d'une femme dans l'encadrement de la porte, derrière lui.

— Mesdames, restez dans cette chambre et fermez la porte, je vous prie.

Un instant plus tard, la porte se refermait sans bruit mais, auparavant, il avait entendu quelqu'un éclater en sanglots.

Hewitt fut réveillé par son timbre d'appel. Il passa sa robe de chambre et ouvrit la porte de sa cabine. Le jeune Roscoe attendait dans le couloir.

— L'équipage se rassemble dans la grande salle de réunion, monsieur. Nous souhaitons votre présence.

Hewitt lui jeta un long regard, le sourire de bienvenue s'évanouit. Mais il dit simplement :

— Très bien. Je serai là dans dix minutes.

Hewitt fit une toilette sommaire. Il se résignait, en partie, à ce que les paroles de Roscoe pouvaient impliquer. Peut-être avait-il fait, sur le vaisseau, tout ce que l'on pouvait faire en si peu de temps ? Le reste exigerait une longue étude, la lente conversion de tous ceux qui n'étaient pas encore conscients des possibilités offertes par le nouveau système.

... Car il avait établi une société capable de se perpétuer sans intervention extérieure. Dans un cadre comme celui-ci, chaque individu avait ses raisons personnelles de soutenir l'édifice commun. Des raisons égoïstes, certes. Mais le système y gagnait en souplesse. Par exemple, il n'avait pas besoin d'un code moral particulier ni d'un chef particulier. Hewitt allait maintenant affronter un peuple libre de faire ce que bon lui semblait.

Plusieurs personnes le virent entrer dans la grande salle de réunion. Un homme se dressa et cria :

— Le voici !

Hewitt ne s'attendait pas à un tel accueil. La surprise le figea sur

place.

Tandis qu'il restait là, hésitant, déconcerté, les centaines d'hommes réunis dans le vaste hall se levèrent et lui firent une ovation délirante. Hewitt aperçut William Lawrence sur la scène, le visage éclairé par un large sourire. Hewitt s'avança dans la salle, lentement. Il pressentait que ses ennuis n'étaient pas terminés, loin de là, mais il commençait à voir les choses sous un jour meilleur.

Dès que Hewitt fut arrivé sur la scène, Lawrence leva la main pour réclamer le silence.

— Mr. Hewitt, dit-il d'une voix haute et claire. Comme vous vous en doutez peut-être, vous n'avez que des amis ici. La manière dont vous êtes monté à notre bord, le système social que vous nous avez donné, la pureté de vos intentions nous ont convaincus que tout votre comportement est dicté par les plus hautes considérations morales. Pour ces raisons et d'autres encore, notre assemblée affirme solennellement qu'à ses yeux, vous êtes le chef naturel de cette expédition.

Lawrence dut s'arrêter sous les applaudissements et les cris. À grands gestes, il parvint à rétablir le silence et reprit son discours.

— Toutefois, la direction de ce vaisseau pose certains problèmes bien particuliers et, avant de vous élire Capitaine, nous voulons être sûrs que vous n'allez pas vous immiscer dans un domaine qui n'est pas de votre compétence. Mr. Hewitt, cette assemblée voudrait savoir ce que vous comptez faire des épouses du Capitaine ?

Le passage du général au particulier fut si rapide que Hewitt en resta stupéfait. Il lui fallut un moment pour comprendre que l'équipage lui posait une question personnelle, directe, et sur quel sujet !

Le front soucieux, Hewitt fit un pas en avant ; il était certain que tout allait dépendre de sa réponse. Un moment, il se demanda s'il pouvait s'écarter de la vérité. Non, c'était impossible.

— Messieurs, dit-il, je ne sais combien de temps nous allons encore vivre dans l'Espace. Mais je suppose qu'il nous faudra des années pour effectuer toutes les recherches, les expériences et les corrélations de date dans cet immense laboratoire que représente le continuum espace-temps. Pendant cette période, la vie à bord doit naturellement se poursuivre et se poursuivra suivant les normes humaines. Des gens se marieront, des enfants naîtront...

Soudain embarrassé, Hewitt dut s'interrompre. Ce n'était pas facile de dire ce qu'il avait à dire devant un auditoire plein à craquer. Néanmoins, après un moment, il reprit d'une voix ferme :

— J'éprouve un sentiment très profond pour l'aînée des quatre femmes dont vous parlez ; j'espère que ce sentiment est partagé. J'ai l'intention de lui demander sa main.

Son absolue sincérité eut probablement le don de toucher ses auditeurs. L'assemblée accueillit ces quelques mots tout simples par un silence total. Sur la scène, William Lawrence se frottait le menton, les yeux baissés.

Dans la salle, Roscoe se leva.

— Mr. Hewitt, dit-il. Pendant toute ma vie et toute la vie de mon père, le Capitaine de l'*Espoir* a eu plusieurs épouses. Voulez-vous dire que vous allez changer cela, vous limiter à une seule épouse ?

Hewitt embrassa du regard l'assemblée silencieuse, suspendue à ses lèvres. Chacun le fixait intensément. C'était ridicule, ces imbéciles voulaient sans doute lui imposer leur tradition de polygamie. En s'inclinant, il leur prouverait qu'il allait maintenir l'hégémonie masculine à bord de l'*Espoir de l'Homme* !

Quel que fût leur mobile, il ne pouvait accepter.

— Oui... une seule épouse.

Partout dans l'auditoire, des sourires apparurent aussitôt sur les visages levés.

Lawrence vint serrer la main de Hewitt.

Dans la salle, Roscoe s'écria :

— Eh bien, Capitaine Hewitt, vous avez réussi votre examen. Nous sommes avec vous. Nous avons confiance en vous. Pas vrai, vous autres ?

Hewitt reçut sa seconde ovation.

## XLI

Huit années passèrent à bord du vaisseau.

Les savants du bord trouvèrent expérimentalement par une suite d'essais et d'erreurs ce que John Lesbee avait découvert dans un éclair d'intuition. Mais ils rejetèrent la description qu'il en avait donnée. L'univers n'était pas un « mensonge ». L'univers était ce qu'il était. Une « apparence » avait été perçue par les systèmes nerveux très évolués de l'homme et des animaux. Évidemment – c'était un postulat – la vie, ayant besoin d'une très grande stabilité, avait *créé* pour cette raison des mécanismes cérébraux limitant la perception à ce qui était apparent et stable. Dans ce cadre « solide », la vie vivait son existence assoupie, évoluant avec peine et s'ajustant à l'univers réel, d'une manière continue, à quelque niveau inconscient.

Maintenant, l'homme pouvait enfin reconnaître cette vérité, la science venant au secours des sens.

... Ils traduisirent cette vérité en chiffres, découvrirent des principes de base, en tirèrent des prédictions, dont ils vérifièrent le bien-fondé. Enfin le temps fut maîtrisé grâce au contrôle graduel et mécanique des situations provoquées par la vitesse-lumière.

À l'origine, c'est accidentellement que *l'Espoir de l'Homme* avait subi un décalage dans le temps. Aujourd'hui, l'astronef était dirigé dans l'univers intemporel des vitesses trans-lumière.

Plus de quatre cents semaines s'étaient écoulées à bord, le vaisseau revint dans le Système Solaire, au rapport un-un, une semaine de temps terrestre après le départ du *Molly D* et son retour sur la Terre.

Les deux engins se placèrent sur une orbite terrestre, à un jour de

distance l'un de l'autre. Sept jours s'étaient écoulés pour le vaisseau de sauvetage ; pour le vaisseau interstellaire, près de trois mille jours...

Le gouvernement se réunit d'urgence, le Bloc Asiatique fut consulté et il y eut de nombreux échanges entre les milieux scientifiques.

Alors, et alors seulement, Peter Linden et Averill Hewitt parlèrent au monde entier.

Le physicien fit d'abord une communication scientifique. En bref, il disait ceci : *l'Espoir de l'Homme* avait exploré l'avenir du Système Solaire et vu le Soleil se comporter provisoirement et partiellement comme une Céphéide variable.

Ensuite, la télévision passa un film qui montrait cet événement futur : la flambée soudaine, la vague de chaleur frappant une face de la Terre.

Linden prit soin d'expliquer à plusieurs reprises que ces images retransmises par la TV avaient bien été filmées dans le futur. C'était – ou plutôt ce serait, le jour venu – le résultat d'une action de la vitesse trans-lumière sur la matière fondamentale. Se déplaçant à cette vitesse, sur un front de plusieurs années-lumière, ce phénomène – qui, par la forme, ressemblait à une ondulation, une « vague » de l'espace – envelopperait bientôt le Système Solaire.

La « vague » traverserait le Soleil en quatre secondes environ et couvrirait en six minutes et demie les quelque cent quarante-neuf millions de kilomètres séparant le Soleil de la Terre.

Tous les dommages proviendraient de la chaleur que la « vague » allait absorber pendant ces quatre secondes de contact avec le Soleil.

— Mercure sera horriblement brûlée, dit Peter Linden. Mais toutes les autres planètes, la Terre y compris, survivront.

Néanmoins, il fallait creuser des abris. Pendant la flambée, sur la face de la Terre exposée au Soleil, les habitants devraient être en sécurité sous le sol... Heureusement, le Pacifique supporterait le plus gros du choc...

Quand Hewitt, à son tour, prit place devant les caméras et les microphones, il dit :

— J'ai de meilleures nouvelles.

» Pendant son voyage à la vitesse trans-lumière, *l'Espoir de*

*l'Homme* avait visité plusieurs autres systèmes et découvert trois planètes où l'homme pouvait vivre. On avait besoin de nombreux colons pour grossir l'équipe déjà sur place.

» Au moment où je vous parle, dit Hewitt, ma propre famille – ma femme, Ruth, et nos quatre enfants – se trouve sur une de ces planètes. Nous allons nous y installer de façon permanente ; nous la considérons déjà comme notre pays.

Ainsi débuta son discours de recrutement, renvoyé par les ondes aux quatre coins de la Terre.

*Fin*